





Ha 179

26.18.5



OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.
TOME CINQUIEME.
CONTENANT.

Les Lettres Persanes, *Augmenté de douze Lettres.*

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.
TOME CINQUIEME.
CONTENANT

Les Loix, Politiques, de Rome & de France.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE EDITION,
REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDERABLEMENT
AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME CINQUIEME.

..... *Docuit qua maximus Atlas.*



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez **ARKSTÉE & MERKUS,**
M. DCC. LXIV.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT
AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME CINQUIÈME.

.....



A AMSTÉRDAM ET A LEBZIG,
Chez M. RASTÉ & MÉRKUS
M. DC. LXXIV.

I
LETTRES
PERSANES,

PAR MR. DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION,
AUGMENTÉE DE DOUZE LETTRES

QUI NE SE TROUVENT POINT DANS
LES PRÉCÉDENTES,

Et d'une Table des Matieres.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS,
MDCCLXII



LETTERS
PERSONAL

REVISED EDITION
AUGUSTINE'S LETTERS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
CHICAGO, ILL.

KÖN. PR. FR.
UNIVERS.
ZVHALLE



ANSTADT DER LEHRER
DER RECHTSSCHULE
HALLÉ





QUELQUES REFLEXIONS
SUR LES
LETTRES PERSANES.

*R*ien n'a plu d'avantage dans les lettres persanes, que d'y trouver, sans y penser, une espece de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin: les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux & moins bizarre: & ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caracteres. D'un autre côté, le désordre croît dans le serraïl d'Asie, à proportion de la longueur de l'absence d'Usbeck, c'est-à-dire, à mesure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces sortes de romans réussissent ordinairement: parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle; ce qui fait plus sentir les passions que tout les récits qu'on en pourroit faire. Et c'est une des causes du succès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les lettres persanes.



4 QUELQUES RE'FLEXIONS

Enfin, dans les romans ordinaires, les digressions ne peuvent être permises que lorsqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y sauroit mêler de raisonnemens, parce qu'aucuns des personnages n'y ayant été assemblés pour raisonner, cela choqueroit le dessein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, & où les sujets qu'on traite ne sont dépendans d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne secrète, & en quelque façon, inconnue.

Les lettres persanes eurent d'abord un débit si prodigieux, que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monsieur, disoient-ils, faites-moi des lettres persanes.

Mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres écrites d'une autre main, qu'elqu'ingénieuses qu'elles puissent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis. Mais il sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans, qui devoient y jouer un si grand rôle, se trouvoient tout-à-coup transplantés en

Eu-

SUR LES LETTRES PERSANES. 5

Europe, c'est-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un tems où il falloit nécessairement les représenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premières pensées devoient être singulieres: il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espece de singularité qui peut compatir avec de l'esprit. On n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre religion, on ne se soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne doivent pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parlent de nos coutumes & de nos usages. Et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont



¶ QUELQ. REF. SUR LES LET. PERS.

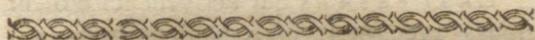
je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles, & la maniere singuliere, naïve, ou bizarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le dessein des lettres persanes sont si à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes.



LET.



LETTRES PERSANES.



INTRODUCTION.

JE ne fais point ici d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre: on le lira, s'il est bon; &, s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premières lettres, pour essayer le goût du public: j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais, c'est à condition que je ne serai pas connu: car, si l'on vient à savoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on savoit qui je suis, on

8 INTRODUCTION.

droit: son livre jure avec son caractère, il devoit employer son tems à quelque chose de mieux; cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on les peut faire sans efflayer beaucoup son esprit.

LES PERSANS qui écrivent ici étoient logés avec moi; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachotent rien. En effet, des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres; je les copiai. J'en surpris même quelques-unes, dont ils se feroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalousie persane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur: toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage asiatique, autant que je l'ai pu, & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusques dans les nues.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins

pro-

INTRODUCTION.

prodigues que nous; & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs & des manières de la nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils y ont fait: sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre; parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'ornez la tête de sa version, ou de sa glose, du panegyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait: on en devinera facilement

10 INTRODUCTION.

ment les raisons. Une des meilleures est que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface.



LET.



LETTRE PREMIERE.

U S B E K à son ami R U S T A N.

A Ispahan.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com-
Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur
le tombeau de la vierge qui a mis au monde dou-
ze prophètes, nous nous remîmes en chemin; &
hier, ving-cinquième jour de notre départ d'Ispa-
han, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut être les premiers,
parmi les Persans, que l'envie de favoir ait fait
fortir de leur pays, & qui aient renoncé aux dou-
ceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher la-
borieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant;
mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent
celles de nos connoissances, & que la lumiere
orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage;
ne me flatte point: je ne compte pas sur un grand
nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erze-
ron, où je séjournrai quelques tems. Adieu, mon
cher Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du
monde où je sois, tu as un ami fidele.

*De Tauris, le 25 de la
lune de Saphar 1711.*

A 6

LET.



L E T T R E II.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE NOIR.*A son ferrail d'Isphahan.*

Tu es le gardien fidele des plus belles femmes de Perse : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice, & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du ferrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumetts, avec respect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les fers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond
abaissé.

abaiffement auprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur, en même tems, sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens: trompe leurs inquiétudes: amuse-les par la musique, les danses, les boiffons délicieuses: persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener: mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame: parle leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

*De Tauris, le 13 de la
lune de Saphar 1711.*

L E T T R E III.

ZACHI à USBEK.

A Tauris.

Nous avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviere & quitter nous litieres, nous nous mîmes, selon la coutume, dans des boîtes: deux esclaves nous porterent sur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton ferrail d'Isphahan? dans ces lieux qui, me rappelant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvel-

le violence? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais; mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la première fois de ma vie, je te reçus dans mes bras; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes: chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté: nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens: tu vis avec plaisir les miracles de notre art; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles; tu détruisis tout notre ouvrage: il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes: il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek! que de charmes furent étalés à tes yeux! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens: ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer: chaque grace nouvelle te demandoit un tribut; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers: tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets: tu nous fis passer, en un instant, dans mille situations différentes: toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue. Usbek; une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensible.

blement devenir la maîtresse de ton cœur: tu me pris, tu me quittas; tu revins à moi, & je scus te retenir: le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales: il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur; elles auroient vu que, si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité. . . . Mais où suis-je? Où m'emmene ce vain récit? C'est un malheur de n'être point aimée; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé? Hélas! tu ne fais pas même ce que tu perds. Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas; il semble que l'amour respire dans le ferrail, & ton insensibilité t'en éloigne sans cesse! Ah! mon cher Usbek, si tu savois être heureux!

*Du serrail de Fatmé, le 21 de la
lune de Maharram 1711.*

L E T T R E IV.

ZEPHIS à USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monstre noir a résolu du me désespérer. Il veut, à toute force, m'ôter mon esclave Zélide, Zélide qui me sert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les grâces. Il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse; il veut encore qu'elle soit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance: &, parce qu'il s'ennuie derrière la porte, où je le renvoie toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vu des choses, que je ne fais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse! Ma retraite, ni ma vertu, ne sauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans: un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même, pour descendre jusques à des justifications: je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien; &, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

*Du serrail de Fatmé 29 de la
lune de Maharram 1711.*

L E T-

L E T T R E V.

RUSTAN à USBEK.

A Erzeron.

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légèreté d'esprit, les autres à quelque chagrin : tes amis seuls te defendent, & ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mere de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne saurois te pardonner ton absence ; & , quelques raisons que tu m'en puisses donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

*D'Ispahan, le 28 de la lune**de Rebiab, 1, 1711.*

L E T T R E VI.

USBEK à son ami NESSIR.

A Ispahan.

UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perse, pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournerons trois ou quatre mois.

18. LETTRES PERSANES.

Il faut que je te l'avoue, Neffir: j'ai senti une douleur secrète, quand j'ai perdu la Perse de vue, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Oïmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit: ma tendresse s'est réveillée: une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Neffir, que je les aime: je me trouve, à cet égard, dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux ferrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même: mais, de ma froideur même, il sort une jalousie secrète qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté, si mes esclaves étoient fideles: que sera-ce, s'ils ne le sont pas? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir! C'est un mal où mes amis ne peuvent porter de remede: c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets; & qu'y pourroient-ils faire? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité, qu'une correction éclatante? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon
cher

cher Nefir: c'est la seule consolation qui me reste, dans l'état où je suis.

*D'Erzeron, le 10 de la lune
de Rebiab, 2, 1711.*

L E T T R E V I I.

FATME à USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek; & dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le ferrail, comme si tu y étois; je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime; qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse; libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme: tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise (*): car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne.

(*). Les femmes persanes sont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes turques, & les femmes indiennes.

fonne. Je te le jure, Usbek, quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations, Usbek. je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chère. Quoique je ne doive être vue de personne, & que les ornemens dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire: je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras; un songe flatteur, qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour, mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous: la nuit se passe dans des songes, qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil: je te cherche à mes côtés: & il me semble que tu me fuis: enfin le feu, qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée. Tu ne le croirois pas, Usbek, il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je
sens

sens si bien ! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ? Dans ces momens, Usbek, je donnois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire ; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée ; que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre ; ornement inutile d'un ferrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de son époux !

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayons des passions que nous ne puissions pas satisfaire : vous nous traitez comme si nous étions insensibles ; & vous seriez bien fâchés que nous le fussions : vous croyez que nos desirs, si long-tems mortifiés, seront irrités à votre vue. Il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir du désespoir de nos sens ce que vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer : mon ame est toute pleine de toi ; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

*Du serail d'Ispahan, le 12 de la
lune de Rebiab, 1, 1711.*

L E T.

L E T T R E VIII.

U S B E K à son ami R U S T A N.

A Ispahan.

LA lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive? la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point: je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite, pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu: je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même tems les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du prince; que, dans une cour corrompue, je ne me foutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences; &, à force de le fendre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens: je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent
 penser

penfer à moi sérieufement: je réfolus de m'exiler de ma patrie; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plaufible. J'allai au roi; je lui marquai l'envie que j'avois de m'inſtruire dans les ſciences de l'occident; je lui infnuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages; je trouvai grace devant ſes yeux; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage. L'aiſſe parler Iſpahan; ne me défens que devant ceux qui m'aiment. Laiſſe à mes ennemis leurs interprétations malignes: je ſuis trop heureux que ce ſoit le ſeul mal qu'ils me puiſſent faire.

On parle de moi à préſent: peut-être ne ſerai-je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Ruſtan, je ne veux point me livrer à cette triſte penſée: je leur ſerai toujours cher; je compte ſur leur fidélité, comme ſur la tienne.

*D'Erzeron, le 20 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

L E T T R E IX.

LE PREMIER EUNUQUE à IBBI.

A Erzeron.

Tu ſuis ton ancien maître dans ſes voyages; tu parcours les provinces & les royaumes; les chagrins ne ſauroient faire d'impreſſion ſur toi: chaque inſtant te montre des choſes nouvelles; tout ce que tu vois te récréé, & te fait paſſer le tems ſans le ſentir.

Il n'en eſt pas de même de moi, qui, enfermé
dans

dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années; &, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ferein, & un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, & non pas la perte: j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuissance de le satisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause; &, bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le ferrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu: je me sentoais animé à chaque instant: mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue, que pour me désoler: pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais déshabillée, que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse.
 Je

Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer: & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les envisageois qu'avec des regards séveres: j'étois perdu, si elles m'avoient pénétré; quel avantage n'en auroient-elles pas pris?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entièrement la raison, & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus, à la première réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours: je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts: mais la beauté, que j'avois faite confidente de ma foiblesse, me vendit bien cher son silence, je perdis entièrement mon autorité sur elle; & elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin, les feux de la jeunesse ont passé; je suis vieux, & je me trouve, à cet égard, dans un état tranquille: je regarde les femmes avec indifférence; & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je me souviens toujours que j'étois né pour les commander; & il me semble que je redeviens homme, dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les envisage de sens froid, & que ma raison me laisse voir toutes leurs foibleses. Quoique je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéir me donne une joie secrète: quand je les prive de tout, il

B

me



me semble que c'est pour moi, & il m'en revient toujours une satisfaction indirecte: je me trouve dans le ferrail comme dans un petit empire; & mon ambition, la seule passion qui me reste, se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, & qu'à tous les instans je suis nécessaire: je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermis dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat: elles me trouvent au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocens: je me présente toujours à elles comme une barrière inébranlable: elles forment des projets, & je les arrête soudain: je m'arme de refus; je me hérissé de scrupules; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie: je les désespère, en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe, & de l'autorité du maître: je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité; & je semble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de desagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir sur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a, entre nous, comme un flux & un reflux d'empire & de soumission: elles sont toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; &, sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre

dre bagatelle: je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices: il semble qu'elles se relaient pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succèdent: souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins; elles me font faire de fausses confidences: tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme au tour de ces murs; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre: toute ceci me trouble, & elles rient de ce trouble: elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derrière leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles savent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs: elles ne manquent pas de prétextes pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occasions, une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes: un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouïe, & si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier. J'aurois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout: je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître: j'ai autant d'ennemis dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre: elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mène dans le lit de mon maître des femmes irritées: crois-tu qu'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus



fort? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassements, & de leurs plaisirs même: elles sont dans le lieu de leurs triomphes; leurs charmes me deviennent terribles; leurs services présents effacent, dans un moment, tous mes services passés; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrâce? Le jour que je fus fouetté si indignement au tour du ferrail, qu'avois-je fait? Je laisse une femme dans les bras de mon maître: dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes; elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient, à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu me soutenir dans un moment si critique? Je fus perdu, lorsque je m'y attendois le moins; je fus la victime d'une négociation amoureuse, & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibby, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusques au dernier de tes jours.

*Du ferrail d'Isfahan, le dernier
de la lune de Saphar 1711.*

L. E. T.

L E T T R E X.

MIRZA à son ami USBEK.

A Erzeron.

Tu étois le seul qui pût me dédomager de l'absence de Rica; & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek; tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagements que le cœur & l'esprit ont formés.

Nous disputons ici beaucoup; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question, si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu? Je t'ai souvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks, qui me désespèrent avec leurs passages de l'alcoran: car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

*D'Ispahan, le dernier de la
lune de Saphar 1711.*

L E T T R E X I.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

Tu renonces à ta raison, pour essayer la mienne; tu descends jusqu'à me consulter; tu me

crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'est ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescis, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit, en Arabie, un petit peuple, appellé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, il ne sifflaient point, ils avoient deux yeux: mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangere, qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement: mais ils conjurerent contre lui, le tuèrent, & exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent, pour choisir un gouvernement; &, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables; & ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particu-

ticuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient: qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux; que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins; & , pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres: chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me seroit inutile: je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature: il y en avoit d'arides & de montagneuses; & d'autres qui, dans un terrain bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles: ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse: les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine;

mais ces misérables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; son voisin en devint amoureux, & l'enleva: il s'émut une grande querelle; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là dessus, il les quitta, & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine: il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin: deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent
de

de sa maison, occuperent son champ: ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper; & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même, naturellement je ne devois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? Vous avez besoin de bled? j'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut être; car vous saurez que le bled est extrêmement cher. & que la famine regne presque par-tout. Mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled; car je ne veux pas m'en défaire autrement, duffiez vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, & donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé; il alla chez tous ceux qu'il

avoit traités, demander son solaire; mais il ne trouva que des refus: il retourna dans son pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais, bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affigeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vint chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les règles de l'équité vous sont inconnues: je croirois offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colere.

*D'Erzeron, le 3 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

L E T T R E X I I.

USBEK *au même.*

A Isfahan.

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échapperent aux malheurs de la nation. Il y avoit, dans ce pays, deux hommes bien singuliers: ils avoient de l'humanité; ils connoissoient la justice; ils aimoient la vertu: autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale,

le, & ne la ressentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître: &, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menotent une vie heureuse & tranquille: la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste: ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible; & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des peres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages: le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un peuple si juste devoit être chéri

des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danses, & par les accords d'une musique champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve; c'est-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir; c'est-là que la pudeur virginale faisoit, en rougissant, un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des peres; & c'est-là que les tendres meres se plaifoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richesses, & une onéreuse abondance; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites; ils ne savoient les desirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la fanté de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendresse de leurs femmes, l'amour & l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient; &, dans un re-
pas

pas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, & leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, & sa félicité: ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs fa- veurs toujours présentes aux hommes qui les im- plorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas: ils décrivoient ensuite les déli- ces de la vie champêtre, & le bonheur d'une con- dition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil. que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs de- sirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere: ils se faisoient des pré- sens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le Peuple Troglodite se regardoit com- me une seule famille: les troupeaux étoient pres- que toujours confondus; la seule peine qu'on s'é- pargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

*D'Erzeron, le 6 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

LE T T R E XIII.

U S B E K au même.

Je ne saurois assez te parler de la vertu des Tro- glodites. Un d'eux disoit un jour: mon pere doit demain labourer son champ: je me lèverai deux heures avant lui; &, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même: il me semble que

ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau: j'en suis bien fâché, dit-il; car il y avoit une genisse toute blanche, que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre: il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frere, que mon pere aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien, il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil, il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites: mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille!

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je foudraierois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie: les peuples voisins s'assemblerent; &
sous

sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlèrent ainsi.

Que vous ont fait les Troglodites? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non: nous sommes justes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux? ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris, ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur: l'un vouloit mourir pour son pere, un autre pour sa femme & ses enfans, celui-ci pour ses freres, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple Troglodite: la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise

prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; & ils céderent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

*D'Erzeron, le 9 de la lune
de Gemadi, 2, 1711.*

L E T T R E X I V.

U S B E K *au même.*

COMME le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi; ils convinrent qu'il falloit désérer la couronne à celui qui étoit le plus juste; & ils jetterent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur ferré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui: à dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me désérez la couronne; & si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu, en naissant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, disoit-

disoit-il! & pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix sévère: je vois bien ce que c'est, ô Troglodites; votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela, vous ne sauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur: vous aimez mieux être soumis à un prince, & obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs. Vous savez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, & languir dans une lâche volupté; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite? Voulez vous qu'il fasse une action vertueuse; parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul penchant de la nature? O Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu?

*D'Erzeron, le 10 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

LET.

L E T T R E X V.

Le PREMIER EUNUQUE à JARON, eunuque noir.

A Erzeron.

J E prie le ciel qu'il te ramene dans ces lieux,
& te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie guere jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur; & pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Le tems vint où mon maître jetta sur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne te dirai point si je te plains, ou si je sentis du plaisir à te voir élevé jusqu'à moi. J'apaisai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance, & fortir d'une servitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit longtems ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant; & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime son fils, si ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment
le

le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis? Je voudrois que mon maitre fit, à son retour, le pèlerinage de la Mecque: vous vous purifieriez dans la terre des anges.

*Du serrail d'Isfahan, le 10 de la
lune de Gemmadi 1711.*

L E T T R E X V I.

USBEK au mollak MEHEMET ALI, gardien
des trois tombeaux.

A Com.

P O U R Q U O I vis-tu dans les tombeaux, divin mollak? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches, fans doute, de peur d'obscurcir le soleil: tu n'as point de taches comme cet astre: mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta science est un abyme plus profond que l'océan: ton esprit est plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes: tu fais ce qui se passe dans les neuf chœurs des puissances célestes: tu lis l'Alcoran sur la poitrine de notre divin prophete; &, lorsque tu trouves quel que passage obscur, un ange, par son ordre, déploie ses ailes rapides, & descend du trône, pour t'en révéler le secret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les séraphins une intime correspondance: car enfin, treizieme iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutissent, & le point de communication entre l'abyme & l'empirée?

Je

Je suis au milieu d'un peuple profane : Permits que je me purifie avec toi : souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites : distingue-moi des méchans , comme on distingue , au lever de l'aurore . le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conseils : prends soin de mon ame : enivre-la de l'esprit des prophetes : nourris-la de la science du paradis ; & permets que je mette ses plaies à tes pieds. Adresse tes lettres sacrées à Erzeron , où je resterai quelques mois.

*D'Erzeron, le 11 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

L E T T R E X V I I .

USBEK au même.

J E ne puis, divin mollak, calmer mon impatience : je ne saurois attendre ta sublime réponse. J'ai des doutes, il faut les fixer : je sens que ma raison s'égaré ; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, source de lumière ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te proposer ; fais moi avoir pitié de moi-même, & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre législateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps ? Il me semble que les choses ne sont en elles-même ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet, qui puisse les rendre telles. La boue ne nous pa-
roit

roit sale, que parce qu'elle blesse notre vue, ou quelqu'autre de nos sens; mais, en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans. L'idée de souillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs?

Les sens, divin mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses? Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même manière; que ce qui donne une sensation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de règle: à moins qu'on ne dise que chacun peut, à sa fantaisie, décider ce point, & distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophète, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

*D'Erzeron, le 20 de la lune
de Gemmadi, 2, 1712.*

L E T T R E X V I I I.

MEHEMET ALI, *serviteur des prophètes, à USBEK.*

A Erzeron.

Vous nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophète. Que

ne

ne lisez-vous les traditions des docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux? qui, toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révèrez la condition des molaks, sans oser, ni l'embrasser, ni la suivre!

Profanes! qui n'entrez jamais dans les secrets de l'éternel, vos lumieres ressemblent aux ténèbres de l'abyme; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere que vos pieds font élever, lorsque le soleil est dans son midi dans le mois ardent de chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums (*): votre vaine philosophie est cet éclair, qui annonce l'orage & l'obscurité: vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté: il ne faut, pour cela, que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint prophete, lorsque, tenté par les chrétiens, éprouvé par les juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le juif Abdias Ibesalon (†) lui demanda pour-quoi dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison, répondit Mahomet: c'est un animal immonde; & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main, avec de la boue, la figure d'un homme; il la jeta à terre,

(*). Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

(†) Tradition mahométane.

re, & lui cria, levez-vous. Sur le champ, un homme se leva, & dit: je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint prophete? Non, répondit-il: mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu; & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or çà, raconte-moi, lui dit l'envoyé de dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi il parla ainsi:

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche: ce qui la fit si fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle; sur-tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conseil de dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek; que, depuis ce tems-là, nous nous en foyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde?

Mais, comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'ertner; & il fortit de son nez un rar, qui alloit rongeat tout ce qui se trouvoit devant lui: ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter dieu encore. Il lui

lui ordonna de donner au lion un grand coup fur le front, qui éternua auffi, & fit fortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux foient encore immondes? Que vous en femble?

Quand donc vous n'appercevez pas la raifon de l'impureté de certaines chofes, c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiffance de ce qui s'est passé entre dieu, les anges & les hommes. Vous ne fçavez pas l'hiftoire de l'éternité; vous n'avez point lu les livres qui font écrits au ciel; ce qui vous en a été révéélé, n'est qu'une petite partie de la bibliotheque divine: & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils font en cette vie, font encore dans l'obfcurité & les ténèbres. Adieu. Mahomet foit dans votre cœur.

*De Com, le dernier de la
lune de Chabban 1711.*

L E T T R E X I X.

U S B E K à son ami R U S T A N.

A Ispahan.

Nous n'avons féjourné que huit jours à Tocat: après trente-cinq jours de marche nous fommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne, on ne trouve pas une feule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foibleffe de l'empire des Osmanlins. Ce corps malade ne fe foutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes vio-

violens, qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices. Les places sont démantelées, les villes désertes, les campagnes désolées, la culture des terres & le commerce entièrement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement sévère: les chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui levent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine; & par conséquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie: il n'y a ni titre, ni possession, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se raffinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance; & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en sont servi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience sur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, fortis d'un rocher (*), font fuir les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presque avec peine que les Européens, toujours

(*) Ce sont, apparemment, les chevaliers de Malthe.



laborieux & entreprenans , viennent le faire: ils croient faire grace à ces étrangers de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smirne qu'on puisse regarder comme une ville riche & puissante: ce sont les Européens qui la rendent telle: & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siècles, fera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

*De Smirne, le 2 de la lune
de Rahmazan 1711.*

L E T T R E X X.

USBEK à ZACHI, sa femme.

Au ferrail d'Ispahan.

Vous m'avez offensé, Zachi; & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite, & d'appaïser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de sa tête son infidélité & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir? Vous avez beau me dire que
des

des eunuques ne sont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite : cela ne suffit, ni pour vous, ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du ferrail vous défendent, pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards; que dis-je, à des regards? peut-être aux entreprises d'un perfide, qui vous aura fouillée par ses crimes, & plus encore par ses regrets, & le désespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre : & peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrilèges; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître; que, couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barrière entre lui & vous; que, frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare : quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre de-



voir. Et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations dérégées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire? Que feriez vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un asyle favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les défavantages de la nature? Que feriez-vous, si, laissée à vous-même, vous n'aviez, pour vous défendre, que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir, que vous avez si indignement trahi? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine: comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre première esclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienséance: voilà la raison de votre haine.

Je devois être, Zachi, un juge sévère; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver in-

in-

innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

*De Smirne, le 12 de la lune
de Zilcadé 1711.*

L E T T R E X X I.

USBEK au PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vous le deviez, lorsque vous souffrites la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieillesse froide & languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilège sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous souffrez que ceux dont la conduite vous est confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux, & sur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils instrumens, que je puis briser à ma fantaisie ; qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre sous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la

foumiffion, d'autre ame que mes volontés, d'autre efpérance que ma félicité ?

Je fçais que quelques-unes de mes femmes fouffrent impatiemment les loix aufteres du devoir; que la préfençe continuelle d'un eunuque noir les ennuie; qu'elles font fatiguées de ces objets affreux, qui leur font donnés pour les ramener à leur époux; je le fçais. Mais vous qui vous prêtez à ce défordre, vous ferez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les prophetes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que, si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

*De Smirne, le 12 de la lune
de Zilcadé 1711.*

L E T T R E X X I I .

JARON *au* PREMIER EUNUQUE.

A mesure qu'Usbek s'éloigne du ferrail, il tourne sa tête vers ses femmes sacrées: Il soupire, il verse des larmes: sa douleur s'aigrit, ses soupçons se fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui: il craint pour ce qui lui est mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre sous tes loix, & partager
tes

tes soins. Grand dieu! qu'il faut de choses pour rendre un seul homme heureux!

La nature sembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, & les en avoir retirées: le désordre naissoit entre les deux sexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous sommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie: nous avons mis, entre les femmes & nous, la haine; &, entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir sévère. Je laisserai tomber des regards sombres. La joie fuira de mes lèvres. Le dehors sera tranquille, & l'esprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieillesse, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaisir à suivre mon maître dans l'occident: mais ma volonté est son bien. Il veut que je garde ses femmes: je les garderai avec fidélité. Je sçais comment je dois me conduire avec ce sexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir superbe: & qu'il est moins aisé d'humilier, que d'anéantir. Je tombe sous tes regards.

*De Smirne, le 12 de la lune
de Zilcadé 1711.*

L E T T R E X X I I I .

USBEK à son ami IBBEN.

A Smirne.

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville

nouvelle; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté: elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jaloufies; elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent: elles n'ont qu'un voile (*). Leurs beauxfreres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un mahométan, de voir, pour la première fois, une ville chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes: il y a, jusques dans les moindres bagatelles, quelque chose de singulier, que je sens, & que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille: notre séjour n'y fera pas long. Le dessein de Rica, & le mien, est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siège de l'Empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui sont une espece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois persuadé que je t'aimerai toujours.

LET-

(*) Les Persanes en ont quatre.

L E T T R E X X I V .

RICA à IBBEN.

A Smirne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes qu'on jureroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; & que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent, ils volent: les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, & qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien: car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement & périodiquement: un homme, qui vient après moi & qui me passe, me fait

C 5

fai-

faire un demi-tour, & un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs & des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légère idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; &, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses places munies, & ses flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, & ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant, tant est grande la forte puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner :

ner: il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit, qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape: tantôt il lui fait croire que trois ne font qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain; ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin; & mille autres choses de cette espece.

Et, pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems, pour l'exercer de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *constitution*, & voulut obliger, sous de grandes peines, ce prince & ses sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du prince, qui se soumit aussitôt, & donna l'exemple à ses sujets: mais quelques-uns d'entr'eux se révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui divisé toute la cour, tout le royaume, & toutes les familles. Cette constitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel: c'est proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulevent tout contre la constitution: elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilege. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal; & par le grand Hali! il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi: car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la

C 6

notre

nôtre, & que nos prophetes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

J'ai oui raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles, qui l'entouroient: on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans; & que, malgré les soins infatigables de certains dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui; ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux: & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier: c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le génie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère & du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

*De Paris, le 4 de la lune
de Rebiab, 2, 1712.*

LET.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi: il me mande qu'il quitte Smirne, dans le dessein de voir l'Italie; que l'unique but de son voyage est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui fera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue lettre, il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude: pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres: nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smirne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans & aussi fideles que nous!

Puisse-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis! Adieu.

*A Paris, le 4 de la lune
de Rebiab, 2, 1712.*

L E T T R E XXVI.

USBEK à ROXANE.

du serrail d'Ispahan.

QUE vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, & non pas dans ces climats empoisonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a fouillée de ses regards lascifs : votre beau-pere même, dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane ! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor, que vous défendiez avec tant de confiance ! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir ! Et quelle impatience, quand je vous eus vue ! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinés d'une pudeur alarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous sou-

sou-

souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves, qui me trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre, où, voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquèrent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous prîtes un poignard, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passèrent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules: vous ne vous rendîtes pas même, après avoir été vaincue: vous défendîtes jusqu'à la dernière extrémité une virginité mourante: vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée: vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir: votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une possession tranquille; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces; & j'étois enivré des plus grandes faveurs, sans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue; elles se présentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite; elles les cherchent

chent de leurs regards; elles les voient dans les mosquées, les promenades, chez elles-mêmes; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable pudeur qui règne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu; vous fuiriez ces abominables, & vous soupirez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, ou enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses; quand vous vous parez de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire; &, quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses, je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornemens dont

dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, font autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin qu'une pareille conduite devoit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes assez abandonnées, pour aller jusques-là: elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu, qui y est gravé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte. Aussi, quand nous vous enfermons si étroitement, que nous vous faisons garder par tant d'esclaves, que nous gênons si fort vos desirs, lorsqu'ils volent trop loin, ce n'est pas que nous craignons la dernière infidélité; mais c'est que nous sçavons, que la pureté ne sçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chasteté, si long tems éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les desirs que votre seule vertu sçait soumettre.

*De Paris, le 7 de la lune
de Regeb 1712.*

LET-

L E T T R E XXVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

Nous sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du soleil (*).

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte, où il y avoit quelques présens pour toi: tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cent lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes, aussi facilement que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marseillie, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smirne: delà, il envoie celles qui sont pour la Perse, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite: le force de sa constitution, sa jeunesse & sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien; mon corps & mon esprit sont abbattus: je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes: ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis. Si el-

(*) Ispahan.

elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes; & si elle n'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe, qui se fait entendre aux rochers, & remue les choses inanimées.

Adieu, Neffir. J'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance,

*De Paris, le 5 de la lune
de Chabban 1712.*

L E T T R E X X V I I I.

RICA à ***.

J'É vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée, & va jouer une espèce de scène, que j'ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même: toutes les passions sont peintes sur les visages, &
ex-

exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne paroissent qu'à demi corps; & ont ordinairement un manchon, par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre; & ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être par-tout; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en d'étage; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges, ils plongent, pour ainsi dire; on les perd, ils reparoissent; souvent ils quittent le lieu de la scène, & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs bêquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particulière: on commence par des révérences, on continue par des embrassades: on dit que la connoissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses, qui y regnent, ne sont point cruelles; & si on excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que, le reste du tems, elles sont traitables, & que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près
de

de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra: toute la différence est qu'on parle à l'un & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabillait une des principales actrices. Nous fîmes si bien connoissance, que, le lendemain, je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

Je suis la plus malheureuse fille du monde; j'ai toujours été la plus vertueuse actrice de l'opéra. Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier: comme je m'habillois en prêtresse de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver; & sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se met à rire; & me soutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le théâtre: car je suis, sur le chapitre de l'honneur d'une délicatesse inconcevable; & je soutiens toujours, qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie. Avec cette délicatesse, vous jugez bien que ce jeune abbé n'est jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi: un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais, puisque son infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guere de quoi vivre: car, à présent que j'avance en âge, & que

je

je perds du côté des charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai appris, par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini, dans votre pays, d'une bonne danseuse; & que, si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par sa vertu & sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis.....

*De Paris, le 2 de la lune
de Chalval 1712.*

L E T T R E X X I X.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

LE pape est le chef des Chrétiens. C'est une vieille idole, qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes même; car il les dépofoit aussi facilement que nos magnifiques sultans dépofoient les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle saint Pierre: & c'est certainement une riche succession; car il a des trésors immenses, & un grand pays sous sa domination.

Les évêques font des gens de loi qui lui font subordonnés, & ont, sous son autorité, deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils sont en particulier, ils n'ont guerre d'autre

tre

tre fonction, que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sçauras que la religion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : &, comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de sorte que, si on ne veut pas faire le rahmazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulevent entr'eux mille questions nouvelle sur la religion : on les laisse disputer long-tems, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appellés hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie ; &, quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller orthodoxe,

Ce

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne: car j'ai oui dire qu'en Espagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice! Sans cela, un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jure-roit, comme un païen, qu'il est orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique: il auroit beau donner sa distinction, point de distinction; il feroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent; ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour règle, de se déterminer du côté de la rigueur; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais: mais, d'une autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infame. Ils font, dans leur sentence, un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les avoir condamnés:

nés: mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des prophetes! Ces tristes spectacles y sont inconnus (*). La sainte religion que les anges y ont apportée se défend par sa vérité même; elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

*De Paris, le 4 de la lune
de Chalvat 1712.*

L E T T R E X X X.

RICA au même.

A Smirne.

LES habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres; si j'étois aux thulleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit: si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient pres- que jamais fortis de leur chambre, qui disoient

en-

(*) Les Persans sont les plus tolérans de tous les mahometans.

D



entr'eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable! je trouvois de mes portraits partout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, & à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resteroit encore, dans ma physionomie, quelque chose d'admirable. Cet assai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un instant, l'attention & l'estime publique; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais, si quelqu'un, par hasard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! ah! monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

*De Paris, le 6 de la lune
de Chalval 1712.*

LET-

L E T T R E X X X I .

RHEDI à USBEK.

A Paris.

JE suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être surpris en arrivant à Venise; on sera toujours étonné de voir une ville, des tours & des mosquées fortir de dessous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devoit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau vive; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophète; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les superstitions européennes; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les arts; enfin je fors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

*De Venise, le 16 de la lune
de Chalvat 1712.*



RICA à ***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maison où l'on entretient environ trois cent personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'église & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je fortois, un de ces hommes fortoit aussi; & m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris, j'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carrosses & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit: mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes? Je suis aveugle, monsieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire? Il est aveugle aussi, me répondit-il: il y a quatre cens ans que nous sommes trois cens aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte: voilà la rue que vous demandiez: je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette église, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront.

*De Paris, le 27 de la lune
de Chabval 1712.*

LET.

L E T T R E XXXIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE vin est si cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y fait exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance: c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes: la loi interdite à nos princes l'usage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet usage, au contraire, est permis aux princes chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même. Dans une débauche licentieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes; & la loi, faite pour nous rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je désapprouve l'usage de cette liqueur, qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boiffons qui l'égalent. C'est la sagesse des Orientaux, de chercher des remèdes contre la tristesse, avec autant de soin que

contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe, qu'on appelle Sénèque: mais les Asiaticques, plus sensés qu'eux, & meilleurs physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remèdes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine. C'est se moquer, de vouloir adoucir un mal, par la considération que l'on est né misérable: il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions, & traiter l'homme comme sensible, au-lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame, unie avec le corps, en est sans cesse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement & dans la tristesse: mais, si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égaient, & elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

*De Paris, le 25 de la lune
de Zilcadé 1713.*

LET-

L E T T R E XXXIV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premières, & de ne se point plaire avec les secondes; les unes sont plus tendres & plus modestes, les autres sont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y menent; elles ne jouent, ni ne veillent: elles ne boivent point de vin, & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le ferraï est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs: c'est une vie unie, qui ne pique point; tout s'y ressent de la subordination & du devoir; les plaisirs même y sont graves, & les joies sévères; & on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la gaieté qu'ont les François: on ne leur voit point cette liberté d'esprit, & cet air content que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie; où l'on pourroit trouver des familles où, de pere en fils, personne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux: ils ne se voient que

lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue: ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une campagne qui les attend; de manière que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée.

Un jour que je m'entretenois là dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit: ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition; ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent, depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés: que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie & par désespoir; qui, brûlant de se venger des deux sexes, dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur & de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans

dans ce poste indigne, où, chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse?

*De Paris, le 14 de la lune
de Zilbagé 1713.*

L E T T R E X X X V .

USBEK à GEMCHID, son cousin, dervis du
brillant monastere de Tauris.

QUE penses-tu des chrétiens, sublime dervis? Crois-tu qu'au jour du jugement ils seront, comme les infideles turcs, qui serviront d'ânes aux juifs, & les mèneront au grand trot en enfer? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des prophetes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans leur pays, crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtimens éternels? & que dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire; j'ai souvent examiné ces chétiens; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes: j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne ressembtent point à ces infideles que nos saints prophetes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du ciel: ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténèbres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vint éclairer le visage de notre grand prophete.

D'ailleurs, si l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la providence, qui semble les avoir voulu préparer par-là à la conversion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il est prouvé que la polygamie est ordonnée aux chrétiens. Leur baptême est l'image de nos ablutions légales; & les chrétiens n'errant que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette première ablution, qu'ils croient devoir suffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, sept fois le jour. Ils espèrent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la résurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec lesquelles ils espèrent fléchir la miséricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & se méfient des mauvais. Ils ont une sainte crédulité pour les miracles que dieu opere par le ministère de ses serviteurs. Ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs mérites, & le besoin qu'ils ont d'un intercesseur auprès de dieu. Je vois par-tout le mahométime, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra sur la terre que des vrais croyans. Le tems, qui consume tout, détruira les erreurs même. Tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendard: tout, jusques à la loi, sera

COR.

consummé; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans les célestes archives.

*De Paris, le 20 de la lune
de Zilbagé 1713.*

L E T T R E X X X V I .

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en forment, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amassent leurs talens à des choses puérielles. Par exemple : lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qu'il se puisse imaginer; il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, aussi bien que le tems de sa mort. Les deux partis avoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais parmi ces distributeurs de réputation,

les uns faisoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement, de part & d'autre, des injures si grossières, on faisoit des plaisanteries si ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de disputer, que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller, devant un de ces défenseurs du poëte grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne feroit pas mal relevé ! & je crois que ce zele, si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans ! Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air ; mais que feroit-ce, si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ?

Ceux dont je viens de te parler, disputent en langue vulgaire ; & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces fortes de gens ; ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences. Ce métier, où l'on devoit mourir de faim, ne laisse pas de rendre. On a vu une nation entiere, chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle pour pa-

rer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

*De Paris, le dernier de la lune
de Zilbagé 1713.*

L E T T R E XXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos histoires, d'un monarque qui ait si longtems régné. On dit qu'il possède à un très-haut degré le talent de se faire obéir; il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état: on lui a souvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du monde, ce-lui des Turcs, ou celui de notre auguste sultan, lui plairoit le mieux; tant il fait cas de la politi-que orientale!

J'ai étudié son caractère, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre: par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtresse qui en a quatre-vingt: il aime sa religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il faut l'observer à la rigueur: quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui: il aime les trophées & les victoires; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée enne-

D 7

mic.

mie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même tems, comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sauroit espérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent; mais il paie aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oïveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines: souvent il préfere un homme qui le deshabile, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles: il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces; &, sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel: aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur-tout dans ses bâtimens: il y a plus de statues dans les jardins de son palais, que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui tous les trônes se renversent; ses armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes, & ses finances aussi inépuisables.

*De Paris, la 7 de la lune
de Maharram 1713.*



L E T -

L E T T R E X X X V I I I .

RICA à IBBEN.

A Smirne.

C'EST un grande question parmi les hommes, de sçavoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Afiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant; ils répondent que dix femmes, qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidelles; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui fuit toujours les passions satisfaites; que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme, plus sage que moi, seroit embarrassé de décider: car, si les Afiatiques sont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens sont bien aussi de n'en point avoir.

Après

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il foudroieroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seroient toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de sçavoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant: la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire, que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &, par conséquent, plus d'humanité & de raison. Ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour le combattre. Les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs: chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Ifis; & chez les Babylo niens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophete a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris: leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

*De Paris, le 26 de la lune
de Gemmadi, 2, 1713.*

L E T T R E XXXIX.

HAGI (*) IBBI au juif BEN JOSUE', *prosclyte
mabométran.*

A Smirne.

IL me semble, Ben josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des

(*) *Hagi* est un homme qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

des hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la puissance céleste ne produisit qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophete, pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui, passant, d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusques à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophete, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance: la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles se prosternerent; les trônes des rois furent renversés; Lucifer fut jetté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abyme, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où, avec une voix terrible, il appella les anges.

Cette nuit, dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des magiciens & nécromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du ciel qui disoit ces paroles. J'ai envoyé au monde mon ami fidele.

Selon le témoignage d'Isbon Aben, historien arabe, les générations des oiseaux, des nuées,
des

des vents, & tous les escadrons des anges, se réunirent pour élever cet enfant, & se disputèrent eet avantage. Les oiseaux disoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & disoient: c'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les nuées, non, c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les instans, de la fraîcheur des eaux. Là dessus, les anges indignés s'écrioient; que nous restera-t-il donc à faire? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina tous les disputes. Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuses les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine, à moins de renverser la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre?

*De Paris, le 20 de la lune
de Rhégéb 1713.*



USBEK à IBBEN.

A Smirne.

DEs qu'un grand est mort, on s'assemble dans une mosquée, & l'on fait son oraison funebre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres. Il faut pleurer les hommes à leur naissance, & non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ses dernieres momens, les larmes même de sa famille, & la douleur de ses amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous sommes si aveugles, que nous ne sçavons quand nous devons nous affliger, ou nous réjouir: nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses, ou de fausses joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va sottement se mettre dans une balance, & se faire peser comme un bœuf; quand je vois les peuples se rejouir de ce que ce prince est devenu plus matériel, c'est-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

*De Paris 20 de la lune
de Rhojeb 1713.*

LET-

L E T T R E X L I .

LE PREMIER EUNUQUE NOIR à USBEK.

I S M A E L , un de tes eunuques noirs , vient de mourir , magnifique seigneur , & je ne puis m'empêcher de le remplacer . Comme les eunuques sont extrêmement rares à présent , j'avois pensé de me servir d'un esclave noir , que tu as à la campagne : mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrat à cet emploi . Comme je vois qu'au bout du compte , c'est son avantage , je voulus l'autre jour user , à son égard , d'un peu de rigueur ; & , de concert avec l'intendant de tes jardins , j'ordonnai que , malgré lui , on le mit en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur , & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux , qu'il n'ose pas même regarder : mais il se mit à hurler , comme si on avoit voulu l'écorcher , & fit tant qu'il échappa de nos mains , & évita le fatal couteau . Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace , soutenant que je n'ai conçu ce dessein que par un desir infatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi . Cependant je te jure , par les cent mille prophetes , que je n'ai agi que pour le bien de ton service , la seule chose qui me soit chere , & hors laquelle je ne regarde rien . Je me prosterne à tes pieds .

*Du serrail de Faimé , le 7 de la
lune de Maharram 1713 .*

LET-

LETTRES PERSANES.

L E T T R E X L I I.

PHARAN à USBEK, *son souverain seigneur.*

SI tu étois ici, magnifique seigneur, je parotrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même: j'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre!

Je te l'avoue, magnifique seigneur: je ne me croyois pas destiné à de plus grandes misères: mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire, à une exécution, qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naissant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que leur: mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en

m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourrois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime seigneur, dans une humilité profonde. Fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée, & qu'il ne soit pas dit que, par ton ordre, il y ait sur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la

lune de Moharram 1713.

L E T T R E X L I I I .

USBK à PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caracteres; faites-les baiser au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous: dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquitez-vous de votre devoir, comme si vous m'aviez toujours devant les yeux; car sçachez que plus mes bontés sont grandes, plus vous serez puni, si vous en abusez.

De Paris, le 25 de la lune

de Rhégib 1713.

L E T T R E X L I V .

USBK à RHEDI.

A Venise.

IL y a, en France, trois sortes d'états; l'église, l'épée, & la robe. Chacun a un mépris
sou-

souverain pour les deux autres: tel par exemple, que l'on devoit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi; chacun s'éleve au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressembtent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fit gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaisseau françois ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol: il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un parasol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du soleil; tous ses ornemens & ceux de la reine, sa femme, consistoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre: &, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand

LETTRES PERSANES. 97

Quand le kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, & les insulte régulièrement deux fois par jour.

*De Paris, 28 de la lune
de Rhégeb 1713.*

L E T T R E X L V .

R I C A à U S B E K .

A * * * .

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir ; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux sages précautions avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire, & je ferai bien aise que ce soit avec vous : il faut, premièrement, que nous allions, rue saint Honoré, parler à un notaire, qui est chargé de vendre

E
une



une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg saint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus; & j'espère passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, & établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes, non seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure: tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchandâ rien, & ne compta jamais; aussi ne déplaça-t-il pas. Je révois sur tout ceci: &, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesses & de pauvreté; de manière que je ne sçavois que croire. Mais enfin, je rompis le silence; & le tirant à part, je lui dis, Monsieur, qui est-ce qui paiera tout cela? Moi, dit-il: venez dans ma chambre; je vous montrerai des trésors immenses, & des richesses enviées des plus grands monarques: mais elles ne le feront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage; & par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller
vif.

LETTRES PERSANES. 99

visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu , qui devoit me rendre plus riche qu'un homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez , qui sont de vrai or par leur couleur , quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret , que Nicolas Flamel trouva , mais que Raimond Lulle & un million d'autres cherchèrent toujours , est venu jusques à moi ; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire.

Je sortis , & je descendis , ou plutôt je me précipitai par cet escalier , transporté de colere , & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu , mon cher Usbek. J'irai te voir demain ; & , si tu veux , nous reviendrons ensemble à Paris.

*De Paris, la dernier de la
lune de Rhégeb 1713.*

LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Je vois ici des gens qui disputent , sans fin , sur la religion : mais il semble qu'ils combattent en même tems à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens , mais même meilleurs citoyens ; & c'est ce qui

qui me touche; car, dans quelque religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il professe? Mais le moyen le plus sûr, pour y parvenir, est sans doute d'observer les regles de la société, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux: que s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire en les aimant aussi; c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

Par là, on est bien plus sûr de plaire à dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie: car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes; elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que dieu les a commandées. Mais c'est la matiere d'une grande discussion: on peut facilement s'y tromper; car il faut choisir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à dieu cette priere: Seigneur, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet: je voudrois vous servir selon votre volonté, mais chaque homme que je consulte veut que je vous
ser.

serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priere, je ne sçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre: l'un dit que je dois vous prier debout; l'autre veut que je sois assis; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout: il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide: d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravansera: trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler: ils me soutinrent tous trois que je vous avois grièvement offensé; l'un (*) parce que cet animal étoit immonde; l'autre (†), parce qu'il étoit étouffé; l'autre enfin (§), parce qu'il n'étoit pas poisson. Une brachmane, qui passoit par-là, & que je pris pour juge, me dit: ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah! vous avez commis une action abominable & que dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévère: que sçavez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée dans cette bête? Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable: je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser; cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie

que

(*) Un Juif.

(†) Un Turc.

(§) Un Arménien.

que je tiens de vous. Je ne sçais si je me trompe; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

*De Paris, le 8 de la lune
de Chabban 1713.*

L E T T R E XLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zéphis ; le ferrail, partagé entre nous, s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne : viens, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand festin, où ta mere, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & plusieurs de tes cousines s'y trouverent aussi : elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous espérons être plus libres : nous montâmes sur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement, nous n'eûmes par le tems d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution ; car il joignit, à la toile
qui

qui nous empêchoit d'être vues, un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette rivière qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boîte & se fit porter dans le bateau: car on nous dit que la rivière étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumière du jour; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort: & tes fideles eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril & nous tirer de notre prison: mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, deshabillée, pour me secourir; mais un eunuque noir la prit brutalement & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'é-

vanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie; & nous sommes, à tous les instans, dans la crainte de perdre notre vie ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

*Du servail de Fatmé, le 2 de la
lune de Ralmazan 1713.*

L E T T R E XLVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

C^{eux} qui ^{gagnent} aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner: j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéresse, tout m'étonne: je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être: nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif & à la ^{bonne} gaité naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde & qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne; nous jouissons même

de

de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient sans cesse, & qui me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la simplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi; de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes: Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse: mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne sçaurois démêler. Mon esprit travaille depuis deux jours: il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cent fois la torture, & je ne les devinerois de mille ans; ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-

E 5 il,



il, & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret & que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos ducs, & qui parle si souvent à vos ministres qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité : mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait guere honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger : mais il me semble qu'il y a, en général, une certaine politesse commune à toutes les nations, je ne lui trouve point de celle là : est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, est un fermier : il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par la naissance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui. Il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par son cuisinier : aussi n'en est-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit si lugubre, avec un air si gai & un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un prédicateur, &, qui pis est,

un

un directeur. Tel que vous le voyez, il en fait plus que les maris; il connoît le foible des femmes: elles savent aussi qu'il a le sien. Comment, dis-je! il parle toujours, me répondit-il, à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chûte: il foudroie en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment! si on le distingue? C'est un homme nécessaire: il fait la douceur de la vie retirée; petits conseils, soins officieux, visites marquées; il dissipe un mal de tête mieux qu'un homme du monde; il est excellent.

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit? C'est, me répondit-il, un poëte, & le grotesque du genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont; cela est vrai, & aussi ce qu'ils feront toute leur vie, c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes; aussi ne les épargne-t-on point: on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison; & il y est bien reçu du maître & de la maîtresse, dont la bonté & la politesse ne se démentent à l'égard de personne; il fit leur épithalame lorsqu'ils se marierent: c'est ce qu'il a fait de mieux

E 6

en sa vie; car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient: il y a, parmi nous, des mariages heureux, & des femmes dont la vertu est un gardien fevere. Les gens, dont nous parlons, goûtent entr'eux une paix qui ne peut être troublée; ils sont aimés & estimés de tout le monde: il n'y a qu'une chose, c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaise compagnie. Ce n'est pas que je les désapprouve; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont: les gens qu'on dit être de si bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont les vices sont plus raffinés; & peut être en est-il comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger: car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siège où il n'ait pas monté à la tranchée: il se croit si nécessaire à notre histoire qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la monarchie; & à la différen-

ce

ce de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien, il ne jouit, au contraire, que du passé, & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites: il respire dans les tems qui se sont écoulés comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le service l'a quitté; on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours: mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langué dans les emplois subalternes: nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est rétréci dans les détails & qui, par l'habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais: que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que, dans une victoire, on se sert de tous ses avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens. C'est pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & sublimes, que le ciel a partagés non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque: & des emplois subalternes pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui

E 7 ont

ont vieilli dans une guerre obscure: ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis: je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des chevaux, peu d'esprit, & tant d'impertinence? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se sçait si bon gré d'être au monde? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens entrèrent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne sçais par quel hazard ce jeune homme se trouva après de moi &, m'adressant le parole: il fait beau, voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous fortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne fera pas de bonne humeur; mais qu'y faire? Je vois les plus jolies femmes de Paris; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder: car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu après d'elles. Non, monsieur: je n'ai
d'au.

LETTRES PERSANES. III

d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de sa perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage; & je crois que, pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareils gens, & où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie & l'injustice, conduisent à la considération? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes? Heureux les enfans d'Hali qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction! La lumiere du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges & aux puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet
astre

112 LETTRES PERSANES.

astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir occident.

*De Paris, le 4 de la lune
de Rabmazan 1713.*

L E T T R E XLIX.

RICA à USBEK.

A***.

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde: il avoit les pieds nus. son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut si bizarre, que ma première idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vous demander votre protection & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon pere: lui dis-je, vous voulez dont aller en Perse? Moi, monsieur! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'est, me répondit-il, que,

que, si nous avions cet hospice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces religieux? Non, monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perse? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins! cela sera très utile & à l'Europe & à l'Asie! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les monarques! voilà ce qui s'appelle de belles colonies! Allez; vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés; & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

*De Paris, le 15 de la lune
de Rahmazan 1713.*

L E T T R E L.

USBEK à ***.

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit si naturelle, qu'elle ne se faisoit pas même sentir: ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, & s'y portoient comme par instinct: bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-

ou

on dire de ces infectes qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent sans cesse d'eux mêmes: leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure: ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux: ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé: ils sont un modele universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens: mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, & nous la primes.

Un homme, qui paroïssoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi toujours des fots, qui se peignent eux-mêmes & qui ramènent tout à eux? Vous avez raison, reprit brusquement notre discourueur. Il n'y a qu'à faire comme moi; je ne me loue jamais, j'ai du bien, de la naissance; je fais de la dépense; mes amis disent que j'ai quelque esprit, mais je ne parle jamais de tout cela; si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent; &, pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas; heureux

celui qui a assez de vanité pour dire jamais de bien de lui; qui craint ceux qui l'écoutent; & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres!

*De Paris, la 20 de la lune
de Rahmazan 1713.*

L E T T R E L I.

NARGUM, *envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK.
A Paris.*

ON m'a écrit, d'Ispahan, que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi?

Les ordres du roi des rois me retiennent de puis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le czar est le seul des princes chrétiens dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs, comme nous.

Son empire est plus grand que le nôtre: car on compte mille lieues depuis Moscow jusqu'à la dernière place de ses états du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie & des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le lieutenant des prophètes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croi-

croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé: cependant, dès qu'un grand est disgracié, on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophete nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes, qui n'est point du tout persane. Dès qu'un étranger entre dans une maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise; & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas; cependant on ne sçauroit croire combien les femmes moscovites (*) aiment à être battues: elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée, de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mere:

MA CHERE MERE,

Je suis la plus malheureuse femme du monde: il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réussir. Hier, j'avois mille affaires dans la maison; je sortis & je demurai tout le jour dehors: je crus, à mon retour, qu'il me battoit bien fort; mais il ne me ait pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée

(*) Ces mœurs sont changées.

tée: son mari la bat tous le jours; elle ne peut pas regarder un homme qu'il ne l'assomme soudain: ils s'aiment beaucoup aussi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere: mais je ne lui donnerai pas long-tems sujet de me mépriser. J'ai résolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce soit: je le serai si bien enrager qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue, & que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon; & je crois que, si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chere mere, de vouloir bien représenter à mon mari qu'il me traite d'une manière indigne. Mon pere, qui est un si bonnête homme, n'agissoit pas de même; & il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chere mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'empire, fût-ce pour voyager. Ainsi, séparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conservé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à présent a voulu tout changer: il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe: le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation, oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

*De Moscow, le 2 de la lune
de Chalval 1713.*

L E T T R E L I I.

R I C A à U S B E K.

A***.

J'ETOIS l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatre-vingt ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, & elle me dit à l'oreille: que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit: que dites-vous de cette femme

me

me qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du tems perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille ; y a-t-il rien de si ridicule ? voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, & elle y réussit ; car cela approche de l'enfance. Ah, bon dieu ! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : nous avons assez monté ; descendons à présent, & commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; je vous crois, à peu près, de même âge. Vraiment, monfieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà ; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi

la

la grace de me dire si c'est pour rire que vous appelez cette demoiselle, qui est à l'autre table, votre niece? Vous êtes aussi jeune qu'elle; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint. . . Attendez, me dit-elle, je suis sa tante; mais sa mere avoit, pour le moins, vingt-cinq ans plus que moi; nous n'étions pas de même lit; j'ai oui dire à feue ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien, madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

*De Paris, le 3 de la lune
de Chabval 1713.*

L E T T R E L I I I .

ZELIS à USBEK.

À Paris.

JAMAISS passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cofrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide; il la demande en mariage avec tant de fureur que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfait.

satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus; qui, toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les phantômes? ne vivre que pour imaginer? se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs? languissante dans les bras d'un malheureux, au-lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espece, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préfères mon air libre & insensible pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté, qui nous est inconnue; que la nature se dédommage de ses pertes; qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible; & que dans cet état, on est com-

me dans un troisieme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne - moi tes ordres là-dessus, & fais - moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le ferrail. Adieu.

*Du ferrail d'Ispahan, le 5 de la
Lune de Chalval 1713.*

L E T T R E L I V.

RICA à USBEK.

A***.

J'ETOIS ce matin dans ma chambre, qui, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre; je ne sçais ce que c'est; mais tout se tourne contre moi: il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir: j'avois un conte fort joli à faire; mais, à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esqui-
vé

dans une maison, & je m'écrierai, en te montrant: il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi: il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras: j'y étois quand il les fit; c'étoit dans un souper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira: voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent; ils ne s'épargnent pas; voyons comment il sortira de-là; à merveilles; quelle présence d'esprit! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit, & qui en veulent contrefaire; tout dépend d'avoir des modeles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention; c'est de soutenir leur fortune: ce n'est pas assez de dire un bon mot; il faut le répandre & le semer par-tout; sans cela, autant de perdu; & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito*; & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce
que

que je te dirai, & je te promets, avant six mois, une place à l'académie: c'est pour te dire que le travail ne sera pas long: car pour lors tu pourras renoncer à ton art: tu seras homme d'esprit, malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps: tu seras de même, & je ne crains pour toi que l'embaras des applaudissemens.

*De Paris, le 6 de la lune
de Zilcadé, 1714.*

L E T T R E L V.

R I C A à I B B E N.

A Smirne.

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés; les dernières faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale: les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers: il n'y a rien de si plénier: si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre: mais on sçait toujours, chose honteuse! le moment de leur défaite; &, sans consulter les astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes: c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-mal-

heureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t-il point de pays où ils soient en si petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont. Toutes les sages précautions des Asiaticques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie de ce sexe, qu'à la laisser. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit seul posséder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un insensé qui voudroit jouir de la lumière du soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre; qui abuse de la nécessité de la loi, pour suppléer aux agrémens qui lui manquent; qui se sert de tous ses avantages, au préjudice d'une société entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement; & qui agit, autant qu'il est en lui, pour renverser une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude. On se sent en état de faire

faire diversion par-tout. Un prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre: dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar?

Un homme qui, en général, souffre les infidélités de sa femme; n'est point désapprouvé; au contraire, on le loue de sa prudence: il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses; & on peut dire qu'elles sont distinguées; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer: mais elles étoient toutes si laides qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guere de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable; & si elle manque à sa parole, il ne se croient plus engagés à la leur.

*A Paris, le 7 de la lune
de Zilcadé 1714.*

(*)



L E T T R E L V I .

USBEK à IBHEN.

A Smirne.

LE jeu est très en usage en Europe: c'est un état que d'être joueur; ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité: il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, sans examen; quoiqu'il n'y ait personne qui ne sçache, qu'en jugeant ainsi, il s'est trompé très-souvent: mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées. Il est vrai qu'elles ne s'y livrent guere dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chere; mais, à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris; &, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse, jusqu'à la vieillesse la plus décrépite: les habits & les équipages commencement le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siecles, rangées autour d'une table; je les ai vues dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, sur-tout dans leurs fureurs: tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur désespoir: tu aurois été en
dou-

doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il semble que notre saint prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison : il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hazard; & , quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble, ni fureur : c'est une passion languissante qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire; elle tempere la violence de nos desirs.

*De Paris, le 10 de la lune
de Zilhadgé 1714.*

L E T T R E L V I I .

U S B E K à R H E D I .

A Venise.

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second, je te réponds qu'il ne l'est point; je te laisse à juger du troisième.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses ma-

gnifiques & sublimes titres : ils ont raison ; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins & quelques-uns de ces dervis, qu'on appelle confesseurs, sont toujours ici ou trop estimés, ou trop méprisés, cependant on dit que les héritiers s'accoutument mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entr'eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : Il me fit voir toute la maison. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à discourir. Mon pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monsieur, me répondit-il, avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. Casuiste ? repris-je. Depuis que je suis en France, je n'ai pas ouï parler de cette charge. Quoi ! vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Hé bien, écoutez ; je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés ; de mortels, qui excluent absolument du paradis ; & de véniels, qui offensent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : Or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés ; car, à la réserve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a guere personne qui ne le veuille gagner au meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas

pas à une si grande perfection; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premières places: aussi entrent-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit: leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à dieu: Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur, vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses: comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, monsieur. Ce n'est pas tout pourtant; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet: celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de conscience: &, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes; &, pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli: je vous en fais voir les raffinemens: il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent le moins susceptibles. Mon pere, lui dis-je, cela est fort bon: mais comment vous accommodez-vous avec le ciel? Si le sopher avoit à sa cour un homme qui fit à son égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, & qui apprît à ses sujets dans

quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. Je saluai mon dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

*De Paris, le 23 de la lune
de Maharram 1714.*

L E T T R E L V I I I

RICA à RHÉDI.

A Venise.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les esprits aériens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins si habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient seulement eu un quart-d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & se cueille la centième fois plus douloureusement que la première.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, savent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle; & même rappeler une femme du sommet de la vieillesse pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui est la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point: ils ne consistent qu'en esprit & en industrie: chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée, auroit aussi-tôt compté les fables de la mer, & les esclaves de notre monarchie.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de sciences, enseignent ce qu'ils ne savent pas: & ce talent est bien considérable; car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait, mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement; la mort ne sçauroit autrement exercer son empire: car il y a, dans tous les coins, des gens qui ont des remèdes infailibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en fort pourtant quelquefois à bon marché: une jeune marchande cajole un homme une heure entiere, pour lui faire acheter un paquet de curesdents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y est entré: à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver; seul avantage des étrangers dans cette ville enchanteresse.

*De Paris, le 10 de la lune
de Saphar, 1714.*

F 7

LET.



L E T T R E L I X.

R I C A à U S B E K.

A***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espece: je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse: ils étoient polis, gracieux, complaisans; mais, à présent, je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte; le tems n'est plus comme il étoit: il y a quarante ans, tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danser: à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux seigneur, l'état n'est plus gouverné: trouvez-moi à présent un ministre comme monsieur Colbert; je le connoissois beaucoup, ce monsieur Colbert; il étoit de mes amis; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qu'il que ce fût: le bel ordre qu'il y avoit dans les finances! tout le monde étoit à son aise; mais, aujourd'hui, je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible monarque: y a-t-il rien

rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme, qui n'avoit point encore parlé? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille: cet homme est charmé de l'édit; & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me semble Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les negres peignent le diable d'une blancheur éblouissante, & leur dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent jusques aux cuisses; & qu'enfin tous les idolâtres aient représenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, si les triangles faisoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire, la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modeles de la providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

*De Paris, le 14 de la lune
de Saphar 1714.*



LET-

L E T T R E L X.

U S B E K à I B B E N.

A Smirne.

Tu me demandes s'il y a des juifs en France ?
Sçaches que par-tout où il y a de l'argent,
il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ?
Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne res-
semble plus à un juif d'Asie qu'un juif européen.

Il font paroître, chez les chrétiens, comme
parmi nous, une obstination invincible pour leur
religion, qui va jusqu'à la folie.

La religion juive est un vieux tronc qui a pro-
duit deux branches qui ont couvert toute la ter-
re, je veux dire le mahométisme, & le christia-
nisme : ou plutôt, c'est une mere qui a engendré
deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car,
en fait de religion, les plus proches sont les plus
grandes ennemies. Mais, quelque mauvais trai-
tement qu'elle en ait reçu, elle ne laisse pas de
se glorifier de les avoir mises au monde : elle se
fert de l'une & de l'autre, pour embrasser le mon-
de entier, tandis que, d'un autre côté, sa vieil-
lesse vénérable embrasse tous les tems.

Les juifs se regardent donc comme la source
de toute sainteté, & l'origine de toute religion :
ils nous regardent, au contraire, comme des hé-
rétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme
des juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils
croient qu'ils auroient été facilement séduits :
mais,

mais, comme il s'est fait tout-à-coup & d'une manière violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire, parmi les chrétiens, de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'est aperçu que le zèle pour les progrès de la religion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle; & que, pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos musulmans pensassent aussi sensément, sur cet article, que les chrétiens; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laisser à dieu le soin de décider des mérites de ces saints prophètes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect, & non pas par des vaines préférences; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

*De Paris, le 18 de la lune
de Saphar 1714.*

LET,



L E T T R E X L I .

USBEK à RHEDI.

A Venise.

J'ENTRAI l'autre jour dans une église fameuse, qu'on appelle Notre-dame : pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un ecclésiastique, que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison : cependant il a ses désagrémens : nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons appelés en mille occasions : là, nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans ; ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures : si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractère. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies même. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en imposer aux libertins, non pas par un caractère décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la manière dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs faillies, qui selon le

suc-

succès les pouffent ou les abandonnent , réuffifent bien mieux.

Ce n'eft pas tout. Cet état fi heureux & fi tranquille , que l'on vante tant , nons ne le conffervons pas dans le monde. Dès que nous y paroiffons , on nous fait difputer : on nous fait entreprendre , par exemple , de prouver l'utilité de la priere , à un homme qui ne croit pas en dieu ; la néceffité du jeûne , à un autre qui a nié toute fa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprife eft laborieufe , & les rieurs ne font pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente fans ceffe , & eft , pour ainfi dire , attachée à notre profeflion. Cela eft auffi ridicule que fi on voyoit les Européens travailler , en faveur de la nature humaine , à blanchir le vilage des Africains. Nous troubions l'état ; nous nous tourmentons nous-mêmes , pour faire recevoir des points de religion qui ne font point fondamentaux ; & nous refifemblons à ce conquérant de la Chine , qui pouffa fes fujets à une révolte générale , pour les avoir voulu obliger à fe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zele même que nous avons , pour faire remplir à ceux dont nous fommes chargés les devoirs de notre fainte religion , eft fouvent dangereux ; & il ne fçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé Théodofe fit paffier au fil de l'épée tous les habitans d'une ville , même les femmes & les enfans : s'étant enfuite préfenté pour entrer dans une églife , un évêque

nom.

nommé Ambroise lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un sacrilege; & en cela il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'église, alla se placer parmi les prêtres; le même évêque l'en fit sortir: & en cela, il fit l'action d'un fanatique; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zele. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres?

*De Paris, le 1 de la lune
de Rébiab, 1, 1714.*

L E T T R E L X I I.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septième année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du ferrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sûr le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au ferrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien

rien de la douceur de l'habitude.

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affaiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles; s'ils forment de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Pendant Usbek, ne t' imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne : j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix; j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi. Tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse
de

de tes inquiétudes; & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, font autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller sur moi nuit & jour: ne te fie pas même aux précautions ordinaires: augmente mon bonheur, en assurant le tien; & sçaches que je ne redoute rien que ton indifférence.

*Du serrail d'Ispahan, le 2 de la
lune de Rébiab, 1, 1714.*

L E T T R E L X I I I .

R I C A à U S B E K .

A***.

JE crois que tu veux passer ta vie à la compagnie. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise: il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu m'as vu mener: je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître: mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'asiatique, & se plie sans effort aux mœurs européennes. Je ne suis plus si étonné de voir, dans une maison, cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire: je ne connois les femmes que de-

depuis que je suis ici: j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un ferrail.

Chez nous, les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés: on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être: dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage; & non pas la nature, qui s'exprime si différemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si parti-qué & si nécessaire, est ici inconnue: tout parle, tout se voit, tout s'entend: le cœur se montre comme le visage: dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage: il consiste dans une espèce de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être parvenu à former le caractère général de la nation: on badine au conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met: un médecin ne le feroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

*de Paris, le 10 de la lune
de Rébiab, 1, 1714*

LET-



A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne sçauois t'exprimer, magnifique seigneur : le serrail est dans un désordre & une confusion épouvantable : la guerre règne entre tes femmes : tes eunuques sont partagés : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches : mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans ce tems de licence : & je n'ai plus qu'un vain titre dans le serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour ; & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare & si étrangère dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique seigneur, la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si, au lieu de la voie des remontrances, tu me laissois celle des châtimens : si sans te laisser attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au
 T H I
 joug

joug qu'elles doivent porter, & je laisserois leur humeur impérieuse & indépendante.

Enlevé, dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au ferrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce ferrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus sévère que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions, ni de querelles: un silence profond régnoit par tout: toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure: elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisons: le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables: le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoit-il, esclave; mais je le suis d'un homme qui est votre maître & le mien; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous: c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais

G

dans

dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fussent appellées; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce ferrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit: il ne fut point étonné de ma grande jeunesse; il crut que mon attention me tiendrait lieu d'expérience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible: j'étudiai sous lui le cœur des femmes; il m'apprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse, pour quelque tems, plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les prières & les reproches: il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir, & se sentoît flatté de cette espee de triomphe. Voilà, disoit-il d'une air content,

tent, comment il faut gouverner les femmes: leur nombre ne m'embarasse pas; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si ses fideles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit?

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration. Il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien. Il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secretes. Il se servoit des unes pour connoître les autres, & il se plaisoit à récompenser la moindre confiance. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique seigneur dans un ferrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres: permets que je me fasse obéir: huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion: c'est ce que ta gloire demande, & ce que ta fureté exige.

*De son ferrail d'Isphahan, le 9 de la
lune de Rébiab, 1, 1714.*



L E T T R E L X V .

USBEK à SES FEMMES.

Au ferrail d'Isaban.

J'APPRENDS que le ferrail est dans le désordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promîtes; étoit-ce pour me tromper?

C'est vous qui seriez trompées, si je voulois suivre les conseils que me donne le grand eunuque; si je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens, que lorsque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre considération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand sujet de se plaindre: il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de votre état? N'est-ce pas à lui que, pendant mon absence, votre vertu est confiée? C'est un trésor sacré, dont il est le dépositaire. Mais ces mépris que vous lui témoignez, font voir que ceux qui sont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous sont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie; & faites en sorte que je puisse une autre fois rejeter les propositions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car

Car je voudrois vous faire oublier que je suis
votre maître, pour me souvenir seulement que
je suis votre époux.

*De Paris, le 5 de la lune
de Chablan 1714.*

L E T T R E L X V I.

R I C A à ***.

O N s'attache ici beaucoup aux sciences, mais
je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui
doute de tout comme philosophe, n'ose rien nier
comme théologien; cet homme contradictoire est
toujours content de lui, pourvu qu'on convien-
ne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'est d'a-
voir de l'esprit; & la fureur de ceux qui veulent
avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé: la
nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que
les sottises des hommes fussent passageres; & les
livres les immortalisent. Un sot devoit être con-
tent d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec
lui: il veut encore tourmenter les races futures;
il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il
auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que
la postérité soit informée qu'il a vécu, & qu'elle
sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je
méprise plus que les compilateurs, qui vont de
tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages
des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, com-



me des pieces de gazon dans un parterre : ils ne font point au-dessus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caractères, qui, combinés ensemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les livres originaux ; & il me semble que c'est une espece de profanation, de tirer les pieces qui les composent du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme ! Vous venez dans ma bibliothèque ; & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas : c'est un beau chef-d'œuvre !

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il sembloit contenir la science universelle : mais il m'a rompu la tête, sans m'avoir rien appris. Adieu.

*De Paris, le 8 de la lune
de Chabban 1714.*

L E T T R E L X V I I .

I B B E N à U S B E K .

A Paris.

TROIS vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille? Mais peut-être que je me trompe: tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis; le cœur est citoyen de tous les pays; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens? Je te l'avoue; je respecte les anciennes amitiés; mais je ne suis pas fâché d'en faire sur-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie: j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux; la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux; la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractère, Usbek: par-tout où je trouverai des honnêtes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la première place dans mon cœur: c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulières l'ont obligé de se retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses: & quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres; je remarque que cela lui fait plaisir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures: quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a

pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHE'RIDON & D'ASTARTE'.

JE suis né parmi les guebres, d'une religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux, que l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachoient toujours sur elle; &, lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere, étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des guebres, introduit par Cambyse; mais la crainte des mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne les permet, & qui font des images si naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naisante, mais qui étoit déjà à son dernier période: il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes; car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation: j'embrassai ma sœur toute baignée

gnée de larmes, mais je n'en versai point: car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Teflis: & mon pere, ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après, j'appris que, par le crédit d'un de ses amis, il avoit fait entrer ma sœur dans le beiram du roi, où elle étoit au service d'une sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été plus frappé: car, outre que je n'esperois plus de la revoir, son entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane, & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Teflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premières paroles furent ameres à mon pere; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colere de dieu & du soleil qui vous éclaire: vous avez plus fait que si vous aviez souillé les éléments, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure: j'en mourrai de douleur & d'amour: mais puisse ma mort être la seule peine que dieu vous fasse sentir! A ces mots, je fortis: & pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut; & la sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen, ma sœur sortit du ferrail, & prit, avec son eunuque, une maison à Ispahan,

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler; l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans son beiram, & il me lui fit parler au travers d'une jaloufie: des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quand à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses, mais je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlai à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue; c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur! lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres? Je sçais qu'entrant au beiram, vous avez dû faire profession du mahomé-tisme: mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu consentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez vous, cette religion qui nous doit être si chere? pour un misérable encore flétri des fers qu'il a portés; qui, s'il étoit homme,

se-

feroit le dernier de tous. Mon frere, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, est mon mari: il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît; & je ferois aussi la dernière des femmes, si... Ah, ma sœur! lui dis-je, vous êtes guebre: il n'est ni votre époux, ni ne peut l'être: si vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Hélas! dit-elle, que cette religion se montre à moi de loin! A peine en sçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'est plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer: mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours; que, depuis ce tems-là, je n'ai eu que de fausses joies; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aie pensé à vous; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore! Je vous vois tout hors de vous-même; mon mari frémit de rage & de jalousie: je ne vous verrai plus; je vous parle sans doute pour la dernière fois de ma vie: si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit; &, se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma sœur: le barbare eunuque auroit bien

voulu m'en empêcher: mais, outre que ces for-
 tes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même
 autorité que les autres, il aimoit si éperduement
 ma sœur qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la
 vis encore dans le même lieu & sous les mêmes
 voiles accompagnée de deux esclaves; ce qui me
 fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma
 sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous
 voir sans me trouver dans une situation affreu-
 se? Les murailles qui vous tiennent enfermée,
 ces verrouils & ces grilles, ces misérables gar-
 diens qui vous observent, me mettent en fureur.
 Comment avez-vous perdu la douce liberté dont
 jouissoient vos ancêtres? Votre mere, qui étoit
 si chaste, ne donnoit à son mari, pour garant de
 sa vertu que sa vertu même: ils vivoient heu-
 reux l'un & l'autre dans une confiance mutuel-
 le; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour
 eux une richesse plus précieuse mille fois que le
 faux éclat dont vous semblez jouir dans cette
 maison somptueuse. En perdant votre religion,
 vous avez perdu votre liberté, votre bonheur,
 & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de
 votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore,
 c'est que vous êtes, non pas la femme, car vous
 ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un escla-
 ve qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon
 frere! dit-elle, respectez mon époux, respectez
 la religion que j'ai embrassée: selon cette reli-
 gion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler
 sans crime. Quoi, ma sœur! lui dis-je tout transf-
 por-

porté, vous la croyez donc véritable, cette religion? Ah? dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand sacrifice, pour que je puisse ne la pas croire: &, si mes doutes.... A ces mots, elle se tut. Oui, vos doutes, ma sœur, sont bien fondés, quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, & ne vous laisse point l'espérance pour l'autre? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui soit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse; & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne sont point connus; que ce n'est que le hazard qui y a introduit le mahométisme; que cette secte y a été établie, non par la voie de la persuasion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez régner encore le culte de ces anciens mages. Transportez-vous dans ces siècles reculés: tout vous parlera du magisme, & rien de la secte mahométane, qui, plusieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans son enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion seroit plus moderne que la vôtre, elle est au moins plus pure, puisqu'elle n'adore que dieu; au lieu que vous adorez encore le soleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma sœur, que vous avez appris, parmi les musulmans, à calomnier notre sainte religion. Nous n'adorons ni les astres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés: jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des

sacrifices: Ils leur ont seulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifestations de la divinité. Mais, ma sœur, au nom de dieu qui nous éclaire, recevez ce livre sacré que je vous porte; c'est le livre de notre législateur Zoroastre: lisez-le sans prévention: recevez dans votre cœur les rayons de lumière, qui vous éclaireront en le lisant: souvenez-vous de vos peres qui ont si longtems honoré le soleil dans la ville sainte de Balk; & enfin souvenez-vous de moi, qui n'espere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté, & la laissai seule décider la plus grande affaire que je puisse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point: j'attendis, dans le silence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une guebre. J'ai longtems combattu: mais, dieux! que l'amour leve de difficultés! Que je suis soulagée! Je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour: l'excès même en est légitime. Ah! que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Dès ce moment, je me donne à vous: faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'ex-
prune-

primerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles; je me crus & je me vis en effet, en un instant, le plus heureux de tous les hommes: je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens; je n'osois confier à personne le secret de ma vie; je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi: si je manquois mon coup, je courrois risque d'être empalé; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier les jaloufies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour descendre; que je ne la verrois plus dorénavant; mais que j'irois toutes les nuits, sous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin, la seizieme, j'entendis une scie qui travailloit: de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je restai longtems sans bouger de-

de-là: je la conduisis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt; je la mis en croupe derrière moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un guebre, dans un lieu désert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains: nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui; &, par son conseil, nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusqu'à ce que le bruit de notre évafion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté, fans témoins, nous répétant fans cesse que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque prêtre guebre pût faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur, lui dis-je, que cette union est sainte! la nature nous avoit unis, notre sainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuse. Il fit, dans la maison du payfan, toutes les cérémonies du mariage: il nous bénit, & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustafpe, & la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après, nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en fureté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misere pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai, pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non seulement

inu.

inutile , mais funeste : car , ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués , de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir , je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée , des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit ; & , comme ils la trouverent belle , ils la prirent , & la vendirent à des juifs qui alloient en Turquie , & ne laissèrent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces juifs , & les joignis à trois lieues de-là : mes prières , mes larmes furent vaines ; ils me demanderent toujours trente tomans , & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde , avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens , je m'adressai à un marchand arménien ; je lui vendis ma fille , & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs , je leur donnai trente tomans ; & portai les cinq autres à ma sœur , que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre , lui dis-je , ma sœur , & je puis vous embrasser ; voilà cinq tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle , vous vous êtes vendu ? Oui , lui dis-je. Ah , malheureux ! qu'avez-vous fait ? N'étois-je pas assez infortunée , sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage ? Votre liberté me consoloit & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah , mon frere ! que votre amour est cruel ! Et ma fille ,
je

je ne la vois point? Je l'ai vendue aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi; elle se jeta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté: prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux! dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, si vous nous séparez. Je me donne à vous, payez-moi: peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous point séparer: comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zèle, & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La

La fin de l'année arriva; notre maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis: là je trouvai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec succès la médecine dans cette ville: il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent ensuite à Smirne, où je m'établis. J'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde: l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand arménien à qui je dois tout; & je lui ai rendu des services signalés.

*De Smirne, le 27 de la lune
de Gemmadi 2, 1714.*

L E T T R E L X V I I I.

RICA à USBEK.

A***.

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis: Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il: de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais quoi? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes? Vous avez raison;
ces

ces choses ne sont point intéressantes, car nous nous y intéressons si peu que rien; & cela même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une manière si dégagée, je continuai, & lui dis: monsieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour la payer; je vendis ma bibliothèque; & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que je les regrette: nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix? Presque tous les cas sont hypothétiques, & sortent de la règle générale. Mais ne seroit-ce pas, monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix, si elles n'avoient pas leur application? & comment peut-on les appliquer, si on ne les sçait pas? Si vous connoissiez le palais, reprit le magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites: nous avons des livres vivans, qui sont les avocats: ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité, il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre; & que vous n'allassiez pas vous met-

met-

mettre dans la mêlée, habillés à la légère, parmi des gens cuirassés jusqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune
de Chalval 1714.

L E T T R E L X I X.

USEEK à RHEDI.

A Venise.

Tu ne te ferois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois; cela est pourtant; & tu en seras convaincu, quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés, qui ont réfléchi sur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poètes d'occident disent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déesse de la beauté, assembla les plus belles grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fière, il auroit passé pour ridicule.

Sou.

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection ; mais il n'est jamais limité que par lui-même ; il est lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer l'essence des choses.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient osé nier la prescience infinie de dieu ; sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ; parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, & , par conséquent, ne peut être connu ; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu ; dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle : car, jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination : mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de maniere que dieu ne peut voir cette détermination par avance,

ce,

ce , ni dans l'action de l'ame , ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manieres ; par conjecture , ce qui est contradictoire avec la prescience infinie : ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même , ce qui est encore plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition ; & , dans le fait , elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie , il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais , quoiqu'il puisse voir tout , il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir , pour lui laisser celle de mériter ou de démeriter : c'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle . & de la déterminer. Mais , quand il veut sçavoir quelque chose , il le sçait toujours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit , & déterminer les créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles , en fixant , par ses décrets les déterminations futures des esprits , & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si

Si l'on peut se servir d'une comparaison, dans une chose qui est au dessus des comparaisons : un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere ; & il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élevent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la premiere vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte absurde dans un être qui connoitroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel être peut il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme, qui auroit sçu la prise de Bagdat, disoit à un autre : je vous donne cent tomans, si Bagdat n'est pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philosophie ? Dieu est si haut, que nous n'appercevons pas même ses nuages. Nous ne le connoissons bien que dans ses préceptes. Il est immense, spirituel, infini. Que sa grandeur nous ramene à notre foiblesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours.

*De Paris, le dernier de la lune
de Chabbân 1714.*

L E T T R E L X X .

ZELIS à USBEK.

A Paris.

SOLIMAN , que tu aimes , est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi , nommé Suphis , recherchoit , depuis trois mois , sa fille en mariage : il paroissoit content de la figure de la fille , sur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans son enfance ; on étoit convenu de la dot , & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier , après les premières cérémonies , la fille sortit à cheval , accompagnée de son eunuque , & couverte , selon la coutume , depuis la tête jusqu'aux pieds. Mais , dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu , il lui fit fermer la porte , & il jura qu'il ne la recevroit jamais , si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre , pour accommoder l'affaire ; & , après bien de la résistance , Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent , & l'on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence : mais , une heure après , cet étourdi se leva furieux , lui coupa le visage en plusieurs endroits , soutenant qu'elle n'étoit pas vierge , & la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente.

H

Les

Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement , je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

*Du serrail de Fatmé, le 9 de la
lune de Gemmadi, 1, 1714.*

L E T T R E L X X I.

USBK à ZELIS.

JE plains Soliman , d'autant plus que le mal est sans remede , & que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure , d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'est une vieille erreur dont on est aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques , quoiqu'elles soient clairement établies par leurs livres sacrés , & que leur ancien législateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de ta tienne. Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle & aussi pure que Fatima : qu'elle ait dix eunuques pour la garder : qu'elle soit l'honneur & l'ornement du serrail où elle est destinée : qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorés , & ne marche que sur des tapis superbes !

LETTRES PERSANES. 171

bes! Et, pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire!

*De Paris, le 5 de la lune
de Chalval 1714.*

L E T T R E LXXII.

RYCA à IBBEN.

A***.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, & cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un dictionnaire si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du tems: il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même: il faut que je me mette dans mon fort, je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse: mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, quel homme est ce là? Il connoitra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris: je me tus, je le laissai parler, & il décida encore.

*De Paris, le 8 de la lune
de Zilcadé 1715.*



RICA à ***.

J'AI oui parler d'une espece de tribunal , qu'on appelle l'académie françoise. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car on dit qu'aussi tôt qu'il a décidé , le peuple casse ses arrêts , & lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que , pour fixer son autorité , il donna un code de ses jugemens. Cét enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il naquit ; & ; quoiqu'il fut légitime , un bâtard , qui avoit déjà paru , l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer , comme de lui-même , dans leur babil éternel ; & , sitôt qu'ils sont initiés dans ses mysteres , la fureur du panégyrique vient les saisir , & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes , toutes remplies de figures , de métaphores & d'antitheses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux , il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler , & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le tems , qui est son fléau l'ébranle à tous les instans , & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides : je ne t'en dirai rien , & je laisse
de.

décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bifarrieres, ***, que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bisarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples & nos manieres naïves.

*De Paris, le 27 de la lune
de Zilbagé 1715.*

L E T T R E L X X I V .

U S B E K à R I C A .

A ***.

I L y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit: je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris, je vous mene à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veux dire cela, monsieur? est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends: il fait sentir, à tous les instans, la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent. Si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je la lui passe toute entiere, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher: & je vis un petit homme si fier; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une maniere si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah,

H 3

bon

bon dieu! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils sçavoient bien que nous étions au dessus d'eux; & ; s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisons tout pour nous rendre aimables: nous nous communiquons aux plus petits: au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles, ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques; lorsqu'il falloit faire respecter la nation aux étrangers; lorsqu'enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage; & l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien,

*De Paris, le 10 de la lune
de Saphar 1715.*



LE T.

L E T T R E L X X V.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette persuasion vive de leur religion, qui se trouve parmi les musulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion est moins un sujet de sanctification, qu'un sujet de disputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les femmes même, s'élevent contre les ecclésiastiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fausseté de cette religion qu'ils rejettent : ce sont des rebelles qui ont senti le joug, & l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par semestre ; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon corps : selon que j'ai plus ou moins d'esprits animaux, que mon estomac digere bien ou mal, que l'air que je respire est subtil ou grossier, que les viandes dont je me nourris sont légères ou solides, je suis spinosiste,

te, focinien, catholique, impie, ou dévot. Quand le médecin est auprès de mon lit, le confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la religion de m'affliger, quand je me porte bien; mais je lui permets de me consoler quand je suis malade: lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté, la religion se présente, & me gagne par ses promesses; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'espérance.

Il y a long-tems que les princes chrétiens affranchirent tous les esclaves de leurs états; parce que, disoient-ils, le christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile: ils abaissoient par-là les seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves: ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les chrétiens? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux (*), parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver, selon les principes du saint alcoran.

Je rends grâces au dieu tout-puissant, qui a envoyé

(*) Les mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

voyé Hali son grand prophete, de ce que je professe une religion qui se fait préférer à tous les intérêts humains, & qui est pure comme le ciel, dont elle est descendue.

*De Paris, le 13 de la lune
de Saphar 1714.*

L E T T R E L X X V I.

USBEK à son ami IBBEN.

A Smirne.

LES loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainsi dire, une seconde fois; ils sont traînés indignement par les rues; on les note d'infamie; on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede qui est en mes mains?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus? que je tiëne, malgré moi, une convention qui s'est faite sans moi? La société est fondée sur un avantage mutuel: mais, lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur; je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus: la cause cesse, l'effet doit donc cesser aussi.

Le prince veut-il que je sois son sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujettion?

H 5

Mes

Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon désespoir ? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les loix, quand je vis sous les loix : mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence, Dieu a uni votre ame avec votre corps, & vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la providence, lorsque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premières loix du mouvement, c'est-à-dire, les loix de la création & de la conservation, avoient faite ronde ? Non, sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné : &, en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales ? que le monde y ait perdu quelque chose ? & que les ouvrages de dieu soient moins grands ou plutôt moins immenses ?

Pensez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? & que mon
ame,

ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenue moins sublime?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil. Nous ne sentons point notre petitesse; &, malgré qu'on en ait nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous dégraderoit toute la nature: & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde; que dis-je? tous les hommes ensemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne sont qu'un atôme subtil & délié, que dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immenfité de ses connoissances.

*De Paris, le 15 de la lune
de Saphar 1715.*

L E T T R E L X X V I I .

I B B E N à U S B E K .

A Paris.

M O N cher Usbek, il me semble que, pour un vrai musulman, les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le tems des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même?

H 6

Si

Si un être est composé de deux êtres, & que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse: si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

*De Sairme, le dernier jour de la
lune de Saphar 1715.*

L E T T R E L X X V I I I .

R I C A à U S B E K .

A * * *

J'E t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici: je crois que tu feras bien aisé de la voir.

Je parcours, depuis six mois, l'Espagne & le Portugal; & je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractère brillant des deux nations: elle se manifeste principalement de deux manières; par les lunettes, & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences, & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue en est affoiblie: & tout nez, qui en est orné ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un sçavant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle-même, & indépendamment des consé-
ces;

ces; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités pour le service du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général portugais dans les Indes (*): car, se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage: elles lui furent prêtées d'abord, & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil: aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne & du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens; c'est à-dire, qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces dernières siècles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considèrent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu, dans le ferrail du grand seigneur de sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain matin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors

(*) Jean de Castro.

fors du monde; & ne se réfoudroit jamais, par une vile & mécanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que, lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son pere l'art de faire jurer une discordante guitare, il ne travaille plus: son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses; & tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne sçauroit passer pour galant.

Ils sont premièrement dévots, & secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrépité; mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baïsse les yeux, ou un robuste Franciscain qui les élève.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le sein découvert: mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les surprenne par le bout des pieds.

On

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles; elles le sont encore plus pour les Espagnols. Les femmes les guérissent de leurs peines; mais elles ne font que leur en faire changer; & il leur reste souvent un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses, qui, en France, paroîtroient mal placées: par exemple, un capitaine ne bat jamais son soldat, sans lui en demander permission; & l'inquisition ne fait jamais brûler un juif, sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas paroissent si attachés à l'inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on en établit une autre; non pas contre les hérétiques; mais contre les hérésiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux sept sacremens; qui adorent tout ce qu'ils vénèrent; & qui sont si dévots qu'ils sont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols, mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté, & les scholastiques de l'autre: vous direz que les parties en ont été faites & le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon, est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, & ils ne connoissent pas encore

leur

leur propre continent; il y a, sur leurs rivières, & tel point qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues (*).

Ils disent que le soleil se leve & se couche dans leur pays; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Espagnol qui voyageroit en France; je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme slegmatique & pensif! Je m' imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris.

Il y a ici une maison où l'on met les fous; on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville; non: le remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

*De Paris, le 17 de la lune
de Saphar 1715.*



(*) Las Batuecas.

L E T T R E L X X I X.

LE GRAND EUNUQUE NOIR à USBEK.

A Paris.

HIER des Arméniens menerent au serrail une jeune esclave de Circassie qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets, je la deshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge; &, plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue; je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir: elle rougissoit de se voir nue, même devant moi qui, exempt des passions qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe; & qui, ministre de la modestie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards, & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux: je lui jettai un manteau d'écarlate, je lui mis au doigt un anneau d'or; je me prosternai à ses pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek! tu possedes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaisir pour toi, de trouver, à ton retour, tout ce que la Perse a de plus ravissant; & de voir, dans ton serrail, renaitre les graces, à mesure que le tems & la possession travaillent à les détruire!

*Du serrail de Fatmé, le 1 de la
lune de Rébiab, 1, 1715.*

LET

L E T T R E L X X X.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

DEPUIS que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la politique se trouvent par-tout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais; de sorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévère, le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, & que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans un état, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est: huit jours de prison, ou une légère amende, frappent

pent

pent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à sa façon: le désespoir de l'infamie vient défoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la justice & l'équité, soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même: je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui est la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le chef: & que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir:

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre, & le rend plus grand.

Que, dans ces états, il ne forme point de petite révolte; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sédition.

Qu'il ne faut point que les grands événemens

ÿ soient préparés par de grandes causes: au contraire le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman, empereur des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeoit à le commettre: ils demandoient seulement, en supplians, qu'on leur fit justice sur quelque grief: une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hazard; le nom de Mustapha fut prononcé, & soudain Mustapha fut empereur.

L E T T R E L X X X I.

NARGUM *envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK.*

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares, par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'univers; tous les autres semblent être faits pour le servir: il est également le fondateur & le destructeur des empires: dans tous les tems il a donné sur la terre des marques de sa puissance: dans tous les âges il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maitres de la Perse, ils sont assis sur le trône de Cyrus & de Gustafpe. Ils ont soumis la Moscovie.

ovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique; & ils dominent sur ces trois parties de l'univers.

Et pour parler de tems plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont renversé l'empire romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli! que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

*De Moscow, le 4 de la lune
de Rébiab, 1, 1715.*

L E T T R E LXXXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espece de devis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent: & on souhaiteroit fort que tous les autres
der.

devis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui savent parler sans rien dire; & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems; sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces fortes des gens sont adorés des femmes; mais ils ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils savent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne, & leurs gants. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carosse, & du marteau qui frappe rudement la porte: cet avant-propos prévient pour le reste du discours: & quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici
ceux

ceux qui sont assez heureux pour les avoir ; & qu'un homme de bon-sens ne brille guere devant eux.

*De Paris, le 6 de la lune
de Rébiab, 2, 1714.*

L E T T R E L X X X I I I .

USBEK à RHEDI.

A Venise.

S'IL y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut nécessairement qu'il soit juste: car, s'il ne l'étoit pas, il feroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La justice est un rapport de convenance, qui se trouve réellement entre deux choses: ce rapport est toujours le même, quelque être qui le considère, soit que ce soit dieu, soit que ce soit un ange ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports: souvent même, lorsqu'ils les voient, ils s'en éloignent; & leur intérêt est toujours ce qu'ils voient le mieux. La justice élève sa voix, mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préfèrent leur propre satisfaction à celle des autres. C'est toujours par un retour sur eux-mêmes qu'ils agissent: nul n'est mauvais gratuitement: il faut qu'il y ait une raison qui détermine & cette raison est toujours une raison d'intérêt.

Mais

Mais il n'est pas possible que dieu fasse jamais rien d'injuste : dès qu'on suppose qu'il voit la justice, il faut nécessairement qu'il la suive : car, comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même, il seroit le plus méchant de toutes les êtres, puisqu'il le seroit sans intérêt.

Ainsi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la justice; c'est-à-dire, faire nos efforts pour ressembler à cet être dont nous avons une si belle idée, & qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penser que la justice est éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit; ce seroit une vérité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous; ils peuvent nous nuire de mille manières différentes; les trois quarts du tems, ils peuvent le faire impunément : quel repos pour nous, de sçavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entreprises?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle; nous passerions devant les hommes comme devant les lions; & nous ne serions jamais assurés un moment de notre bien, de notre honneur, & de notre vie.

Tou-

Toutes ces pensées m'animent contre ces docteurs qui représentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance; qui le font agir d'une manière dont nous ne voudrions par agir nous-mêmes, de peur de l'offenser; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous; &, dans leurs opinions contradictoires, le représentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste! Ce plaisir, tout sévère qu'il est, doit le ravir: il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au-dessus des tigres & des ours. Oui, Rhédi, si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

*De Paris, le 1 de la lune
Gemadi, 1, 1715.*

L E T T R E L X X X I V .

RICA à ***.

J'É fus hier aux invalides: j'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle, de voir assemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne

I

ref-

respirent que pour la défendre; & qui, se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, & écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse.

*De Paris, le 15 de la lune
de Gemmadi, 1, 1715.*

L E T T R E L X X X V .

U S B E K à M I R Z A .

A Ispahan.

Tu sçais, Mirza, que quelques ministres de Chasoliman avoient formé de dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire mahométans, dans la pensée que notre empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infideles.

C'étoit fait de la grandeur persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua. Ni ceux
qui

qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conséquences : le hasard fit l'office de la raison & de la politique, & sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire, en un seul jour, tous les négocians, & presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras, que de signer un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, ses sujets les plus industrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos mahométans zelés ont faites aux guebres, les ont obligés de passer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perse de cette nation, si appliquée au labourage, & qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire, c'étoit de ruiner l'industrie ; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même, & avec lui, par une suite nécessaire, cette même religion qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prévention, je ne sçais, Mirza, s'il n'est pas bon que, dans un état, il y ait plusieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce qu'éloignés des honneurs,

ne pouvant se distinguer que par leur opulence & leurs richesses, ils sont portés à en acquérir par leur travail, & à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zèle. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle, que leur multiplicité?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers: chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui déshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du prince de souffrir plusieurs religions dans son état. Quand toutes les sectes du monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice; parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance, & ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion: mais, qu'on y prenne bien garde, ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres; c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet esprit de prosélytisme, que les juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux est est passé, com
me

me une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens

C'est enfin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entière de la raison humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres, quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en avifer. Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer; il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

*De Paris, le 26 de la lune
de Gemmadi, 1, 1715.*

LETTRE LXXXVI.

RICA à ***.

IL semble ici que les familles se gouvernent toutes seules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femme, le pere sur ses enfans, le maître sur ses esclaves. La justice se mêle de tous leurs différends: & sois sûr qu'elle est toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend la justice. Avant d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui

vous appellent d'une voix trompeuse. Ce spectacle d'abord est assez riant: mais il devient lugubre, lorsqu'on entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu sacré, où se révèlent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop longtems gardée, ses combats, & sa douloureuse résistance: elle est si peu fiere de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine; &, pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a faits à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lassé de porter le titre de femme, sans en jouir: elle vient révéler les mysteres cachés dans la nuit du mariage: elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile: épreuve aussi stérissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou séduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait rententir ce tribunal: on n'y entend

tend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infideles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari: il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire, la loi le croit pour lui & le soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure: mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure: & cela est assez naturel; car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

*De Paris, le 1 de la lune
de Gemmadi, 2, 1715.*

L E T T R E L X X X V I I .

RICA à ***.

ON dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François est plus homme qu'un autre: c'est l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui non seulement sont sociables, mais sont même la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville: cent hommes de cette espece abondent plus que deux mille citoyens: ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peste & de la famine. On demande, dans

les écoles, si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux; ils font une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bienfaisance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble: mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom estropié de mille manieres en caracteres suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, & on mit cette épitaphe sur son tombeau: c'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterremens. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingt enfans. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différens, mon-

tent

tent à deux millions six cent mille livres; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cent stades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation étoit amusante; il avoit un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes; il possédoit d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur: car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu?

*De Paris, le 3 de la lune
de Gemmadi, 2, 1715.*

L E T T R E L X X X V I I I .

U S B E K à R H E D I .

A Venise.

A Paris, regne la liberté & l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse,

Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes & des pensions. *S'il peut, avec cela, cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes-

En Perse, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui sont grands par leur naissance; mais ils sont sans crédit. Les rois sont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François. Le ministre est le grand prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc: tantôt sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

*De Paris, le 9 de la lune
de Gemmadi, 2 1715.*

L E T T R E L X X X I X.

U S B E K à I B B E N.

A Smirne.

LE desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres: c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur; mais

mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manières.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le desir de la gloire croît avec la liberté des su ets, & diminue avec elle: la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour: on est en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perse; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un François, avec plaisir & avec goût, ce que votre sultan n'obtient de ses sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices & les récompenses.

Aussi, parmi nous, le prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses sujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux respectables: c'est le trésor sacré de la nation; & le seul dont le souverain n'est pas le maître, parce ce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi, si un sujet se trouve blessé dans son honneur par son prince, soit par quelque préférence, soit par la moindre marque de mépris, il quitte, sur le champ, sa cour, son emploi, son service, & se retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes françoises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort que par celle du châtement; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme stupide: au lieu que



les autres se présentent aux coups avec délice, & bannissent la crainte par une satisfaction qui lui est supérieure.

Mais le sanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, semble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacédémone, l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une statue, un éloge, étoit une récompense immense pour une bataille gagnée, ou une ville prise.

Là, un homme qui avoit fait une belle action se trouvoit suffisamment récompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes qu'il ne ressentît le plaisir d'être son bienfaiteur: il comptoit le nombre de ses services par celui de ses concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme: mais c'est ressembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une société entiere.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entièrement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du souverain? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être déshonoré demain. Le voilà aujourd'hui général d'armée; peut-être que le prince le va faire
son

son cuisinier, & qu'il ne lui laissera plus à espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

*De Paris, le 15 de la lune de
Gemmedi, 2, 1715.*

L E T T R E X C.

USBEK au même.

A Smirne.

DE cette passion générale que la nation françoise a pour la gloire, il s'est formé, dans l'esprit des particuliers, un certain je ne fais quoi, qu'on appelle point-d'honneur; c'est proprement le caractère de chaque profession: mais il est plus marqué chez les gens de guerre, & c'est le point-d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois les François, sur-tout les nobles, ne suivoient guere d'autres loix que celles de ce point-d'honneur: elles régloient toute la conduite de leur vie, & elles étoient si sévères, qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends, elles ne prescrivoient guere qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoît toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse: & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, lui & toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée, car de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'enfuiroit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendue sous des peines très-sévères, mais c'est en vain; l'honneur, qui veut toujours régner, se révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Aussi les François sont dans un état bien violent: car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé; mais, d'un autre côté, la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'honneur, on périt sur un échafaud; si l'on suit celles de la justice, on est banni pour jamais de la société des hommes: il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

*De Paris, le 18 de la lune de
Gemmedi, 2, 1715.*

LET.



A Ispahan.

IL paroît ici un personnage travesti en ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des François, des présens que le nôtre ne scauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie: &, par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe: & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même; & comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur persane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Ispahan: épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le punissent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

*De Paris, le dernier de la lune
de Gemmadi, 2, 1715.*



USBEK à R H E D I .

A Venise.

LE monarque qui a si long-tems régné n'est plus (*). Il a bien fait parler des gens pendant sa vie, tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Chah-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le roi, arriere petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement; & y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent guere plus que de rendre la justice; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin

des

(*) Il mourut le 1 septembre 1715.

des choses humaines : ils ont cédé au tems qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

Mais le régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique ; & , comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

*De Paris, le 4 de la lune
de Rôgeb 1715.*

L E T T R E X C I I I .

USBEK à son frere, SANTON au monastere de
Cashin.

J E m'humilie devant toi, sacré fanton, & je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu aies le cœur de notre saint prophete : tes austérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit, comment est-il encore sur la terre, puisque son esprit est avec nous, & vole autour du trône qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris, de nos docteurs, que les dervis, même infideles, ont toujours un caractère de sainteté qui les rend respectables aux vrais croyans ; & que dieu s'est choisi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il

à séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prières ferventes suspendissent sa colere, prête à tomber sur tant de peuples rebelles?

Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers fantons, qui se réfugierent à milliers dans les déserts affreux de la Thébàide, & eurent, pour chefs, Paul, Antonie & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés inmaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme, mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons: ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins: ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table; jamais d'asyle contr'eux. Si tout ceci est vrai, fanton vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous, dans le désert, un état tranquille; les tentations nous suivent toujours: nos passions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore: ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices, c'est-à-dire, jusques dans notre force même.

Pour

Pour moi, fanton vénérable, je sçais que l'envoyé de dieu a enchainé Satan, & l'a précipité dans les abysses: il a purifié la terre, autrefois pleine de son empire, & l'a rendue digne du séjour des anges & des prophetes.

*De Paris, le 9 de la lune
de Chahban 1715.*

L E T T R E X C I V .

USBK à RHEDI.

A Venise.

J E n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés: ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparés: mais ils naissent tous liés les uns aux autres; un fils est né auprès de son pere, & il s'y tient: voilà la société, & la cause de la société.

Le droit public est plus connu en Europe qu'en Asie: cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice, sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en système,

sième, d'en donner des regles, d'en former des principes, & d'en tirer des conséquences!

La puissance illimitée de nos sublimes sultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres, que cet art indigne, qui veut faire plier la justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux justices toutes différentes: l'une qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil; l'autre qui regle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public: comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil: non pas, à la vérité, d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai, dans une autre lettre, mes pensées là-dessus.

*De Paris, le premier de la lune
de Zilhagé 1716.*

L E T T R E X C V.

USBEK au même.

Les magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen: chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la première.

De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers pour juger; parce que les sujets de disputes sont presque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations sont ordinairement

ment



ment si séparés, qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver; on ne peut guere se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en société, leurs intérêts sont si mêlés & si confondus, il y en a de tant de sortes différentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes: les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque, les autres pour secourir un allié qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulières du prince, à moins que le cas ne fût si grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs, & autres choses pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse la préséance. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de justice le plus sévère, c'est la guerre; puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la société.

Les représailles sont du second degré. C'est
une

une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisieme acte de justice, est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrieme acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la société. Ainsi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché de notre société, & n'est plus un des membres qui la composent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste : ainsi une alliance, fait entre deux nations pour en opprimer une troisieme, n'est pas légitime; & on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de sa cruauté & de sa tyrannie, & le somma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié & à son alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorsque le peuple subsiste, elle est un gage de la paix & de la réparation du tort : &

si

si le peuple est détruit, ou dispersé, elle est le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix sont si sacrés parmi les hommes, qu'ils semblent qu'ils soient la voix de la nature, qui réclame ses droits. Ils sont tous légitimes, lorsque les conditions en sont telles, que les deux peuples peuvent se conserver: sans quoi celle des deux sociétés qui doit périr, privée de sa défense naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différens degrés de force & de foiblesse parmi les hommes, a encore souvent égalé la foiblesse à la force par le désespoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

*De Paris, le 4 de la lune
de Zithagé 1716.*

L E T T R E X C V I.

LE PREMIER EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

IL est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du royaume de Visapour: j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, son commandement sublime & cent tomans.

Je me connois en femme, d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, & qu'en moi les yeux ne sont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je

Je n'ai jamais vu de beauté si régulière & si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards, & sembloit chercher les miens ; comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue : je sens dans moi-même une joie secrète, quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frere : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes ; la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles qui n'esperent plus rien ; & l'ambition irritée de celles qui esperent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un serrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! que de craintes & de peines je prépare !

Pendant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront dévorés, & les joies contenues : l'obéissance ne sera pas moins exacte, & la regle moins inflexible : la douceur, toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de
fem-

femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de soumission, tout cela leur forme des chaînes. Les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres: il semble que, de concert avec nous, elles travaillent à se rendre plus dépendantes: elles font une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je? elles irritent sans cesse le maître contre leurs rivales: & elles ne voient pas combien elles se trouvent près de celle qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique seigneur, tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais toute entière? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même: nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu tempères la crainte par les espérances; plus absolu quand tu caresses, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées: viens ôter tout prétexte de faillir: viens apaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable: viens enfin soulager tes fideles eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

*Du serail d'Ispahan, le 8 de la
lune de Zilhagé 1716.*

K

LET.



L E T T R E X C V I I .

USBEK à HASSEIN, *dervis de la montagne de Jaron.*

O Toi, sage dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au faite de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux : ils n'ont, ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : Mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent, dans le silence, les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le cahos ; & ont expliqué, par une mécanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix, pour régler les sociétés des hommes ; des loix aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent, & des peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et

Et que crois-tu , homme divin , que soient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'éternel , tu vas être étonné par la sublimité des mysteres : tu renonces par avance à comprendre ; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect : leur simplicité les a fait long-tems méconnoître ; & ce n'est qu'après bien des réflexions , qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La première est que tout corps tend à décrire une ligne droite , à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne : & la seconde , qui n'en est qu'une suite , c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner ; parce que , plus il en est loin , plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà , sublime dervis , la clef de la nature ; voilà des principes féconds , dont on tire des conséquences à perte de vue.

La connoissance de cinq ou six vérités a rendu leur philosophie pleine de miracles ; & leur a fait faire presque autant de prodiges & de merveilles , que tout ce qu'on nous raconte de nos saints prophetes.

Car enfin , je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarrassé , si on lui eût dit de peser , dans une balance , tout l'air qui est autour de la terre , ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface ; & qui n'eût pensé plus de quatre fois , avant de dire combien de lieues le son fait dans une heu-

re; quel tems un rayon de lumiere emploie à venir du soleil à nous; combien de toises il y a d'ici à Saturne; quelle est la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que, si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes & sublimes; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories mystérieuses, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au saint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je pense, je ne m'accommode guere du style figuré. Il y a, dans notre alcoran, un grand nombre de petites choses, qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force & la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain: au contraire, dans notre alcoran, on trouve souvent le langage de dieu, & les idées des hommes; comme si, par un admirable caprice, dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non: graces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur; &, tandis que je vivrai, Hali sera mon prophete.

*De Paris, le 15 de la lune
de Chahban, 1716.*

LET.

L E T T R E X C V I I I .

USBEK à IBHEN.

A Smirne.

IL n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la misère, & enlèvent le pauvre avec des ailes rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté ; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la providence ; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levont les tributs nagent au milieu des trésors : parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la dernière misère. Ils sont méprisés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres : quand ils sont riches, on les estime assez ; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets ; car on les oblige de les déclarer au juste, sous peine de la vie : ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je veux dire, entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du conseil. On ne trou-

ve pas tous les jours des ministres disposés à faire rire le peuple ; & l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs ; c'est un séminaire de grands seigneurs ; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des magistrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : & quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espece de fumier qui engraisse les terres montagneuses & arides.

Je trouve, Ibben, la providence admirable dans la maniere dont elle a distribué les richesses. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas assez distinguées de la vertu, & on n'en auroit plus senti tout le néant. Mais, quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés, à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses.

*De Paris, le 26 de la lune
de Maharram 1717.*

L E T T R E X C I X.

RICA à RHEDI.

A Venise.

JE trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été, ils ignorent encore plus

plus comment ils le feront cet hyver: mais surtout, on ne sçauroit croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me seruiroit de te faire une description exacte de leurs habillemens & de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs onvriers; &, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere; tant l'habit, avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre à voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? les architectes ont été souvent obligés de hauffer, de baïffer, & d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; & les regles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille & des dents, aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette

changeante nation, quoi qu'en difent les mauvais plaifans, les filles fe trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en eft des manieres & de la façon de vivre, comme des modes: les François changent de mœurs, felon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime la caractère de fon esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du fouverain eft un moule qui donne la forme à toutes les autres.

*De Paris le 8 de la lune
de Saphar 1717.*

L E T T R E C.

RICA au même.

JE te parlois l'autre jour de l'inconftance prodigieufe des François fur leurs modes. Cependant il eft inconcevable à quel point ils en font entêtés: ils y rappellent tout: c'eft la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui fe fait chez les autres nations: ce qui eft étranger leurs paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne fçauois guere ajuster cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconftance avec laquelle ils en changent tous le jours.

Quand je te dis qu'ils méprifent tout ce qui eft étranger, je ne parle que des bagatelles; car, fur les chofes importantes, ils femblent s'être méfiés d'eux-mêmes, jufqu'à fe dégrader. Ils a-
vouent

vouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus: ils veulent bien s'affujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers françois décident en législateurs sur la forme des perruques étrangères. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers régner du septentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon-sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voisins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil?

Qui peut penser qu'un royaume, le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné, depuis plus de dix siècles, par des loix qui ne sont pas faites pour lui? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre: mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la nation: & ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et, afin que l'acquisition fût entière, & que tout le bon sens leur vint d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des papes. & en ont fait une nouvelle partie de leur droit: nouveau genre de servitude.



Il est vrai que, dans les derniers tems, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes & des provinces : mais ils sont presque tous pris du droit romain.

Cette abondance de loix adoptées, &, pour ainsi dire, naturalisées, est si grande qu'elle accable également la justice & les juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs, de commentateurs, de compilateurs; gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout: ces loix étrangères ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la médecine: si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un jurisconsulte, que sous le large chapeau d'un médecin; & si, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

*De Paris, de 17 de la lune
de Saphar 1717.*

L E T T R E C I.

U S B E K à ***.

ON parle toujours ici de la constitution. J'en-
traî l'autre jour dans un maison, où je vis
d'abord un gros homme avec un teint vermeil,
qui

qui disoit d'une voix forte : j'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais lisez-le ce mandement, & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué pour le faire, dit-il, en portant la main sur le front; j'ai eu besoin de toute ma doctrine, & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva-là ; car c'est un bel ouvrage : & je défierois bien ce jésuite, qui vient si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Lisez le donc, reprit-il, & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart d'heure, que si je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commettre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient-là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : cela est certain, nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le sain esprit nous éclaire ? Cela est heureux, lui répondis-je ; car, de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

*De Paris, le 18 de la lune
de Rébiab, 1, 1717.*



L E T T R E C I I I.

U S B E K à I B B E N.

A Smirne.

Les plus puissans états de l'Europe sont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Espagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, sont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté. Nos glorieux sultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre: leurs états sont ouverts comme des caravaneras, où ils sont obligés de loger les premiers qui viennent: il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur fassent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe sont monarchiques, ou plutôt sont ainsi appelés: car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels; au moins est-il difficile qu'ils aient subsisté long-tems dans leur pureté. C'est un état violent, qui dégénere toujours en despotisme, ou en république. La puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince; l'équilibre est trop difficile à garder: il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre: mais l'avantage est ordinairement du côté du prince, qui est à la tête des armées.

Aussi

Aussi le pouvoir des rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent: mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos sultans; premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs sujets, que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux; rien ne les foumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui est comme l'ame des états, & l'harmonie des empires; & cette proportion, scrupuleusement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrâce du prince, est sûr de mourir: la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis, il en seroit quitte aussi pour perdre la vie: il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi, dans la moindre disgrâce, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler l'état, & à conspirer contre le souverain: seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des grands d'Europe, à qui la disgrâce n'ôte rien que la bienveillance

& la faveur. Ils se retirent de la cour, & ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait guere périr que pour le crime de lese-majesté, ils craignent d'y tomber, par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner: ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périssent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en sureté, ils ne vivroient pas un jour; &, s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniser le reste de leurs sujets, leur empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siècles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'usage de ces tems-là, pour se garantir des assassins qu'un petit prince d'Asie avoit envoyés pour le faire périr: jusques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puissent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs sujets, comme nos sultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels: il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son prince, pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces monarques sont comme le soleil, qui porte par-tout la chaleur & la vie.

*De Paris, le 8 de la lune
de Rébiab, 2, 1717.*

L E T.

L E T T R E C I I I .

U S B E K *au même.*

P O U R suivre l'idée de ma dernière lettre, voici, à peu près, ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé :

Le plus mauvais parti que les princes d'Asie aient pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables : mais ils font respecter la royauté, & non pas le roi ; & attachent l'esprit des sujets à un certain trône, & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible, qui gouverne, est toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égor-gés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence : c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

Si le détestable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup sur un roi des Indes, maître du sceau royal, & d'un trésor immense qui auroit semblé amassé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire, sans qu'un seul homme eût pensé à réclamer son roi, sa famille & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient : d'où vient cela, si ce n'est de ce qu'il est tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince ou par le peuple : mais, là les princes n'ont

n'ont garde d'en faire; parce que, dans un si haut degré de puissance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir: s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque résolution, il ne scauroit l'exécuter sur l'état; il faudroit qu'il contrebalançât, tout-à-coup, une puissance redoutable & toujours unique; le tems lui manque, comme les moyens. Mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un instant.

Le meurtrier monte sur le trône, pendant que le monarque en descend, tombe, & va expirer à ses pieds.

Un mécontent, en Europe, songe à entretenir quelque intelligence-secrete, à se jeter chez les ennemis, à se saisir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les sujets. Un mécontent, en Asie, va droit au prince, étonne, frappe, renverse: il en efface jusqu'à l'idée; dans un instant l'esclave & le maître, dans un instant usurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête! Il semble ne réunir sur elle toute sa puissance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

*De Paris, le 2 de la lune
de Rébiab, 2, 1717.*

L E T T R E C I V.

U S B E K *au même.*

Tous les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs princes: par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse guere à leur roi le tems d'appesantir son autorité. La soumission & l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent, là-dessus, des choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude: un mari, une femme, un pere & un fils, ne sont liés entr'eux que par l'amour qu'ils se portent, ou par les bienfaits qu'ils se procurent: & ces motifs divers de reconnoissance sont l'origine de tous les royaumes, & de toutes les sociétés.

Mais, si un prince, bien loin de faire vivre ses sujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéissance cesse; rien ne les lie, rien ne les attache à lui; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-mêmes: or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie: personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre, un tel pouvoir.

Le

Le crime de lèse-majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui défobéissant, de quelque manière qu'il lui défobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lèse-majesté à un prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison, quand ils disent que le précepte de leur alcoran, qui ordonne de se soumettre aux puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de le ne pas observer; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs rois, ayant vaincu & fait prisonnier un prince qui lui disputoit la couronne, voulut lui reprocher son infidélité & sa perfidie: il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui; &, croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer; comme des arrêts du ciel, les caprices du hasard & de la fortune.

*De Paris, le 20 de la lune
de Rebiab, 2, 1717.*

LET-

L E T T R E C V.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences & des arts cultivés en occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la première bombe, se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont, dans la suite, opprimé leurs sujets.

Tu sçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables; c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'asyle sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entières.

Tu as lu les historiens: fais-y bien attention; presque toutes les monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

II

Il n'y a pas long-tems que je suis en Europe; mais j'ai ouï parler à des gens sensés des ravages de la chymie. Il semble que ce soit un quatrième fleau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richesses? L'or & l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises, & un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre usage: que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs; & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entières ont été détruites; & les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude, que le récit en fait frémir les musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet! Aimable simplicité, si chérie de notre saint prophete, vous me rappelez toujours la naïveté des anciens tems, & la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres.

*De Venise, le 5 de la lune
de Rahmazan 1717.*

L E T.



L E T T R E C V L

U S B E K à R H E D I .

A Venise.

O u tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire, & tu méprises toute instruction: tu viens, pour te former dans un pays où l'on cultive les beaux arts; & tu les regardes comme pernicious. Te le dirai-je, Rhédi? je suis plus d'accord avec toi que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre, chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur; il s'y trouveroit, à peu près, à la portée des autres habitans; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractère bizarre; il passeroit tout comme un autre, & seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus policés. Mais prends-y garde; ils ont appris les arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque

ma.

maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non : si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens; & le consentement unanime des nations enseveliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable: c'est-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et, quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on, pour cela, le rejeter? Penses-tu, Rhédi, que la religion que notre saint prophete a apportée du ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira un jour à confondre les perfides chrétiens?

Tu crois que les arts amolissent les peuples, & par-là, sont cause de la chute des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse: mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois, & les subjuguèrent, cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes
est.

efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent; puisqu'ils ne sont jamais dans l'oïveté, qui, de tous les vices, est celui qui amollit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais comme, dans un pays policé, ceux qui jouissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse; il suit que l'oïveté & la mollesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle, & où l'on raffine le plus sur les plaisirs; mais c'est peut-être celle où l'on mène une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure; il faut que, dès ce moment, cinquante artisans ne dorment plus, & n'aient plus le loisir de boire & de manger: elle commande, & elle est obéie plus promptement que ne seroit notre monarque, parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au dessous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le

Le même esprit gagne la nation ; on n'y voit que travail & qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je suppose, Rhédi, qu'on ne souffrit dans un royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres qui sont pourtant en grand nombre ; & qu'on en bannît tous ceux qui ne fervent qu'à la volupté, ou à la fantaisie ; je le soutiens, cet état seroit un des plus misérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours ; & l'état deviendroit si foible, qu'ils n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il seroit aisé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richesses, & cette progression de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre, & n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'est pas quelquefois la vingtième partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la vingtième partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit, annuellement,

ment, à son maître, que la vingtième partie de sa valeur; mais, avec une pistole de couleur, une peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfèvres, des ouvriers en laine, en foye, & de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices: il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

*De Paris, le 14 de la lune
de Chalval 1717.*

L E T T R E C V I I

R I C A à I B B E N.

A Smirne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie est bien précieuse à ses sujets: elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les rois sont comme les dieux; &, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante: une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractère des rois d'occident, jusqu'à ce qu'ils aient passé par les deux grandes épreuves, de leur maîtresse, & de leur confesseur. On verra bien-

tôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci; & il se livrera, pour cela, de grands combats. Car, sous un jeune prince, ces deux puissances sont toujours rivales: mais elles se concilient & se réunissent sous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à soutenir; la force du roi fait sa foiblesse, mais l'autre triomphe également de sa foiblesse & de sa force.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi absolument gouverné par les femmes: & cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit: Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel; sa valeur m'est connue; j'en parlerai au ministre. Une autre disoit: Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié; il faut qu'il soit évêque; il est homme de naissance, & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fussent des favorites du prince: elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; chose pourtant très-facile à faire chez les princes européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les grâces & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une espèce de république, dont les membres toujours actifs se se-

cou-

courent & se servent mutuellement: c'est comme un nouvel état dans l'état: & celui qui est à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des ministres, des magistrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un ministre pour coucher avec lui? Quelle idée! c'est pour lui présenter cinq ou six placets tous les matins: & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité des gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint, en Perse, de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes: c'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non seulement prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

*De Paris, le dernier de la lune
de Chalval 1717.*

L E T T R E C V I I I .

U S B E K à ***.

I l y a une espece de livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode: ce sont les journaux. La paresse se sent flattée, en les lisant: on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait

les complimens ordinaires, que les lecteurs font aux aobis: il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto*; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio*; il faut donc qu'il étende son sujet à proportion: ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages: j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma santé, & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux; comme si la verité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais, lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en aient: & en effet, quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois?

La plupart des auteurs ressemblent aux poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un en-

droit

droit si sensible; & les journalistes le savent bien. Ils font donc tout le contraire: ils commencent par louer la matiere qui est traitée; premiere fauteur: de-là ils passent aux louanges de l'auteur; louanges forcées: car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire raison, & à foudroyer, à coup de plume, un téméraire journaliste.

*De Paris, le 5 de la lune
de Zilcadé 1718.*

L E T T R E C I X.

R I C A à ***.

L'UNIVERSITE' de Paris est la fille ainée des rois de France, & très-ainée; car elle a plus de neuf cens ans: aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelques tems, un grand démêlé avec quelques docteurs à l'occasion de la lettre Q. (*), qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un K. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépourvus de leurs biens: il fallut que le parlement terminât le différend; & il accorda permission, par un arrêt solennel, à tous les sujets du roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus respectables, occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet!

Il semble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont as-

sem.

(*) Il veut parler de la querelle de Ramus.

femblées; & que, là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un roi d'Arragon (*) ayant assemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premières séances s'employèrent à décider en quelle langue les délibérations seroient conçues: la dispute étoit vive; & les états se seroient rompus mille fois, si l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande seroit faite en langage catalan, & la réponse en arragonois.

*De Paris, le 25 de la lune
de Zilhagé 1718.*

 L E T T R E C X.

R I C A à ***.

LE rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques: un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer, mais dont elle espere ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention; pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre; & se rendre

mé-

(*) C'étoit en 1610.

médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire succéder & renaitre les parties de plaisirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre!

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir; c'est de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se font réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles disoient sans cesse: au moins il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, & par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien: il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie si gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, & me dit: hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur? Oui, lui répondis-je en bâillant; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit toujours des réflexions; & quant à moi, je me sentis conduit, de bâillement en bâillement, dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

*De Paris, le 11 de la lune
de Maharram 1718.*



L E T T R E C X I.

USBEK à ***.

LE regne du feu roi a été si long, que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité ; & on ne lit plus que les mémoires de ces tems-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre : & j'avoue que je n'y comprends pas grand' chose.

MESSIEURS, quoique nos troupes aient été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre au jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui sortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleusement le peuple. Ils font sur un air qui a fait, jusqu'à présent, un effet tout particulier.

Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui sera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François ; & il l'écorche tellement qu'il n'est pas possible que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire si grossière, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'es-

J'espère qu'avant qu'il soit huit jours, le peuple fera, du nom de Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de somme, & celles qui servent à tirer.

Depuis notre désaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel, que, pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

Ranimez-vous donc; reprenez courage; & soyez surs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets.

De Paris, le 4 de la lune
de Chabban 1718.

L E T T R E C X I I.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

PENDANT le séjour que je fais en Europe, je lis les historiens anciens & modernes: je compare tous les tems: j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi: & j'arrête surtout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si différens des âges, & la terre si peu femblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé, en comparaison de ce qu'il étoit autrefois? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers tems? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse? & tomberoit-elle de langueur?

L 5

J'ai

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie, si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles sont entièrement désertes & dépeuplées: il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen romain qui avoit dix, & même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne, & comme on y comptoit quatre ou cinq cent mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois, dans la Sicile, de puissans royaumes, & des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis: cette isle n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grece est si déserte qu'elle ne contient pas la centieme partie de ses anciens habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; & la France n'est rien, en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle César.

Les pays du nord sont fort dégarnis; & il s'en faut bien que les peuples y soient, comme autrefois, obligés de se partager, & d'envoyer dehors, comme des essains, des colonies & des nations entières, chercher de nouvelles demeures.

La

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont presque plus de peuples.

On ne sçauroit trouver, dans l'Amérique, la cinquantieme partie des hommes qui y formoient de si grands empires.

L'Asie n'est guere en meilleur état. Cette Asie mineure, qui contenoit tant de puissantes monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie, celle qui est soumise au Turc n'est pas plus peuplée: pour celle qui est sous la domination de nos rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient sans nombre du tems des Xercès & des Darius.

Quant aux petits états qui sont autour de ces grands empires, ils sont réellement déserts: tels sont les royaumes d'Irimette, de Circassie, & de Guriel. Ces princes, avec de vastes états, comptent à peine cinquante mille sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens: je crois la voir sortir des ravages de la peste & de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue, qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du monde: mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la méditerranée, connues de tout tems, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit sous les Carthaginois & les Romains. Au-

jour d'hui, ses princes sont si foibles, que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a, à peine, sur la terre, la dixième partie des hommes qui y étoient dans les anciens tems. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours: & si cela continue, dans dix siècles, elle ne fera qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on aperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement, & dans le cours d'un grand nombre de siècles: ce qui marque un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

*De Venise, le 10 de la lune
de Rhégeb 1718.*

L E T T R E C X I I I

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

LE monde, mon cher Rhédi, n'est point incorruptible; les cieus même ne le sont pas: les astronomes sont des témoins oculaires de leurs changemens, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La terre est fournie, comme les autres planètes, aux loix des mouvemens: elle souffre, au dedans d'elle, un combat perpétuel de ses principes:

pes : la mer & le continent semblent être dans une guerre éternelle ; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les hommes, dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain: cent mille causes peuvent agir, capables de les détruire, &, à plus forte raison, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de les catastrophes particulières, si communes chez les historiens, qui ont détruit des villes & des royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de sa perte.

Les histoires sont pleines de ces pestes universelles qui ont, tour à tour, désolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut si violente, qu'elle brûla jusqu'à la racine des plantes, & se fit sentir dans tout le monde connu, jusqu'à l'empire du Catay : un degré de plus de corruption, auroit, peut-être dans un seul jour, détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux siècles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie & en Afrique ; elle fit, dans très-peu de tems, des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la société, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été, si le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu, sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un

remede aussi puissant que celui qu'on a découvert, Peut être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au genre humain? N'est-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille?

Il y a des philosophes qui distinguent deux créations; celle des choses, & celle de l'homme: ils ne peuvent comprendre que la matière & les choses créés n'aient que six mille ans; que dieu ait différé, pendant toute l'éternité, ses ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice. Serait-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pu dans un tems, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu: mais comme il n'y a point de succession dans dieu, si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

(*) Cependant, tous les historiens nous parlent d'un premier pere: ils nous font voir la nature humaine naissante. N'est-il pas naturel de penser qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge; & que ces grands évènements ont été fréquens sur la terre, depuis la création du monde?

Mais

(*) Dans les précédentes éditions, avant cet alinéa, on lisait celui-ci: Il ne faut donc pas compter les années du monde: le nombre des grains de sable de la mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant.

Mais toutes les destructions ne sont pas violentes. Nous voyons plusieurs parties de la terre se laisser de fournir à la subsistance des hommes : que sçavons-nous si la terre entière n'a pas des causes générales, lentes & imperceptibles de lassitude ?

J'ai été bien aise de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particulièrement à ta lettre sur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-sept à dix-huit siècles. Je te ferai voir, dans une lettre suivante, qu'indépendamment des causes physiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

*De Paris, le 3 de la lune
de Chahban 1718.*

L E T T R E C X I V .

USBEK au même.

Tu cherches la raison pourquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & si tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahométane ont partagé le monde romain, les choses sont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions soient aussi favorables à la propagation de l'espece, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette dernière, la polygamie étoit défendue ;

due; &, en cela, elle avoit un très-grand avantage sur la religion mahométane: le divorce y étoit permis, ce qui lui en donnoit un autre, non moins considérable, sur la chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permise par le saint alcoran, & l'ordre de les satisfaire, donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophete, parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtements, & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtements. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & seulement autant de concubines, ou d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtements?

Vos femmes sont vos labourages, dit encore le prophete; approchez-vous donc de vos labourages: faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon musulman comme un athlète, destiné à combattre sans relâche; mais qui, bientôt foible & accablé de ses premières fatigues, languit dans le champ même de la victoire; & se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, &, pour ainsi dire, avec épargne: ses opérations ne sont jamais violentes: jusques dans ses productions, elle veut de la tempérance: elle ne va jamais qu'avec regle & mesure: si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur; elle emploie toute la for-

ce qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice & sa puissance générative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme, dans un ferrail prodigieux, avec un très petit nombre d'enfans: ces enfans même sont, la plupart du tems, foibles & mal sains, & se sentent de la langueur de leur pere.

Ce n'est pas tout: ces femmes, obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques: la religion, la jalousie, & la raison même, ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres: ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au dedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre!

Les filles esclaves qui sont dans le ferrail, pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vicillissent presque toujours dans une affligeante virginité: elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent; & leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses
plai-

plaisirs tant de sujets de l'un & de l'autre sexe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'espece.

Constantinople & Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du monde: c'est là que tout doit aboutir; & que les peuples, attirés de mille manieres, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles mêmes; & elles seroient bientôt détruites, si les souverains n'y faisoient venir, presque à chaque siecle, des nations entieres pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre lettre.

*De Paris, le 13 de la lune
de Chablan, 1718.*

L E T T R E C X V.

U S B E K *au même.*

LES Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous; ils en avoient même plus: mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication de ces esclaves, ils la favorisoient au contraire, de tout leur pouvoir; ils les associoient, le plus qu'ils pouvoient, par des especes de mariages: par ce moyen, ils remplissoient leurs maisons de domestiques de tous les sexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faisoient, à la longue, la richesse d'un maître, naissoient sans nombre autour de lui: il étoit seul chargé de leur nourriture

re

re & de leur éducation: les peres, libres de ce fardeau, fuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient, fans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les esclaves font occupés à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils font, à l'égard de l'état, dans une perpétuelle léthargie: de maniere qu'il faut restreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république se servoit avec un avantage infini, de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit: avec ce pécule, il travailloit & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la banque; celui-là se donnoit au commerce de la mer; l'un vendoit des marchandises en détail; l'autre s'appliquoit à quelque art mécanique, ou bien affermoit & faisoit valoir des terres: mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât, de tout son pouvoir, à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même tems, l'aissance dans la servitude présente, & l'espérance d'une liberté future: cela faisoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'industrie.

Ces esclaves, devenus riches par leurs soins & leur travail, se faisoient affranchir, & devenoient citoyens. La république se réparoit sans cesse, & recevoir dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'au-

J'aurai peut-être, dans mes lettres suivantes, occasion de te prouver que, plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit; je prouverai aussi facilement que, plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente: ces deux choses s'entraident, & se favorisent nécessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'esclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître & s'augmenter? L'industrie & l'abondance les faisoit naître; & eux, de leur côté, faisoient naître l'abondance & l'industrie.

*De Paris, le 16 de la lune
de Chabban 1718.*

L E T T R E C X V I.

U S B E K *au même.*

Nous avons jusqu'ici parlé des pays mahométans, & cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains: examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne, & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta, non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin: en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha;

&

&, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité, & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'infociabilité des humeurs: on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconstant dans la nature: on attacha, sans retour & sans espérance, des gens accablés l'un de l'autre, & presque toujours mal assortis: & l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la facilité du divorce: un mari & une femme étoient portées à soutenir patiemment les peines domestiques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir; & ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie, sans en user, par cette seule considération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des chrétiens, que leurs peines présentes désespèrent pour l'avenir. Ils ne voient, dans les désagrémens du mariage, que leur durée, &, pour ainsi dire, leur éternité: de-là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris; & c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'essentiel: on passe ensemble trente ans de froideur: il se forme des séparations intestines aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques: chacun vit & reste

reste de son côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joie ; commerce honteux & si contraire à la société ; lequel , sans remplir l'objet du mariage , n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si, de deux personnes ainsi liées, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature, & à la propagation de l'espece, soit par son tempérament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle, & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner si l'on voit, chez les chrétiens, tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aboli : les mariages mal assortis ne se raccommoient plus : les femmes ne passent plus, comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire : si, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient sans cesse gênés par des loix singulieres & subtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans, il en seroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, est un contrat susceptible de toutes les conventions ; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet. Mais les chrétiens

tiens ne le regardent pas dans ce point de vue ;
aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est.
Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens :
au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il semble
qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent :
mais c'est une image, une figure, & quelque cho-
se de mystérieux, que je ne comprends point.

*De Paris, le 19 de la lune
de Chabban 1718.*

L E T T R E C X V I I .

U S B E K *au même.*

La prohibition du divorce n'est pas la seule
cause de la dépopulation des pays chrétiens :
le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux
n'en est pas une moins considérable.

Je parle des prêtres & des dervis, de l'un &
de l'autre sexe, qui se vouent à une continence
éternelle : c'est, chez les chrétiens, la vertu par
excellence ; en quoi je ne les comprends pas, ne
sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne ré-
sulte rien.

Je trouve que leurs docteurs se contredisent ma-
nifestement, quand ils disent que le mariage est
saint, & que le célibat, qui lui est opposé, l'est
encore davantage ; sans compter qu'en fait de pré-
ceptes & de dogmes fondamentaux, le bien est
toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de
célibat est prodigieux. Les peres y condamnoient
autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui,
ils

ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à la même chose

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les pestes & les guerres les plus fanglantes n'ont jamais fait. On voit, dans chaque maison religieuse, une famille éternelle, où il ne naît personne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maisons sont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'enfvelissent les races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romains, qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refusoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion protestante, tout le monde est en droit de faire des enfans; elle ne souffre ni prêtres, ni dervis : & si, dans l'établissement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui sépare, en ce point, le Nazaréen & Mahomet.

Mais, quoi qu'il en soit, il est certain que la religion donne aux protestans un avantage infini sur les catholiques.

J'ose le dire; dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cens ans.

Avant

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les protestans. Ces derniers font peu à peu parvenus à un équilibre. Les protestans deviendront plus riches & plus puissans, & les catholiques plus foibles.

Les pays protestans doivent être, & sont réellement plus peuplés que les catholiques: d'où il suit, premièrement, que les tributs y sont plus considérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les paient: secondement, que les terres y sont mieux cultivées, enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire; & qu'avec plus de besoins, on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres, il faut que le commerce périclite; &, lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque: c'est-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même tems, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne soit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non seulement la culture des terres y est abandonnée, mais-même l'industrie y est pernicieuse: elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette provision par-devers lui, il ne doit plus s'embarrasser de sa fortune; il trouve, dans le cloître, une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des sueurs & des peines.

M

Ce

Ce n'est pas tout. Les dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'état; c'est une société de gens avarés, qui prennent toujours, & ne rendent jamais; ils accumulent sans cesse des revenus, pour acquérir des capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince protestant qui ne leve sur ses peuples beaucoup plus d'impôts, que le pape n'en leve sur ses sujets: cependant ces derniers sont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachisme porte la mort par-tout chez les autres.

*De Paris, le 26 de la lune
de Chabban 1718.*

LETTRE CXVIII.

USBEK au même.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe; passons à l'Afrique. On ne peut guere parler que de ses côtes, parce qu'on n'en connoit pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométaine est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raisons que je t'ai déjà dites. Quand aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits rois, ou chefs des villages, vendent leurs sujets aux princes de

l'Eu-

l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, est elle-même déserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces esclaves, qu'on transporte dans un autre climat, y périssent à milliers : & les travaux des mines où l'on occupe sans cesse & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, le vif-argent dont il faut faire un continué usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire pé-
rir un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent ; ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles, & qui ne sont des richesses, que parce qu'on les a choisis pour en être les signes.

*De Paris, le dernier de la lune
de Chahban 1718.*

L E T T R E C X I X .

U S B E K *au même.*

La fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde ; de manière qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaissans, ont réparé leurs pertes & leurs destruc-



tions continuelles, par cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puissant, qui sera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perse n'avoient tant de milliers de sujets, qu'à cause de ce dogme de la religion des mages, que les actes les plus agréables à dieu que les hommes puissent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, cela ne vient que d'une certaine manière de penser: car, comme les enfans regardent leurs peres comme des dieux; qu'il les respectent comme tels dès cette vie; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie, & si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des mahométans deviennent tous les jours déserts, à cause d'une opinion, qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie: les travaux utiles & durables, les soins pour assurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & passagere, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher

fricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins: nous vivons dans une insensibilité générale, & nous laissons tout faire à la providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de ses enfans, & détourne ses yeux de tous les autres; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

*De Paris, le 4 de la lune
de Rhamazan 1718.*

L E T T R E C X X.

U S B E K *au même.*

Les pays habités par les sauvages sont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte que, lorsqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chasse & la pêche qui soit un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a souvent des années où la chasse & la pêche rendent très-peu, ils sont défolés par des famines fréquentes: sans compter qu'il n'y a pas de pays si abondant en gibier &

en poisson, qu'il puisse donner la subsistance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts aussi séparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas se soutenir; parce qu'elles n'ont pas la ressource des grands états, dont toutes les parties se répondent, & se secourent mutuellement.

Il y a, chez les sauvages, une autre coutume, qui n'est pas moins pernicieuse que la première; c'est la cruelle habitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rende pas défagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce désordre; elles vont jusques à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer sa grossesse au magistrat, est punie de mort, si son fruit périt: la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excusent pas.

*De Paris, le 9 de la lune
de Rhamazan 1718.*

L E T T R E C X X I .

U S B E K *au même.*

L'EFFET ordinaire des colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes restent où ils sont: il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change

ge

ge un bon air contre un mauvais; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

L'air se charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous, que notre tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes transportés dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides à une certaine disposition, tous les deux à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres; & ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrain ou du climat: ainsi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience: ils releguoient tous les criminels en Sardaigne; & ils y faisoient passer des juifs. Il fallut se consoler de leur perte; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha - Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de tems.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presque irréparables; parce qu'un peuple qui manque à un certain point reste dans le même état: & si par hazard il se rétablit, il faut des siècles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir, non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour: bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols, qui ont pris la place de ses anciens habitans, n'ont pu la repeupler: au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consomment tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois: il y a des climats si heureux, que l'espece s'y multiplie toujours; témoin ces isles (*) qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient

aban-

(*) L'auteur parle peut-être de l'isle de Bourbon.

abandonnés, & qui y recouvoient aussi tôt la santé.

Mais, quand ces colonies réussiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager; à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Espagnols, découvert l'Amérique, ou au moins de grandes isles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux: mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette sage république défendit à ses sujets ce commerce & cette navigation.

J'ose le dire, au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser les Indiens & les métifs en Espagne; il faudroit rendre à cette monarchie tous ses peuples dispersés: & si la moitié seulement des grandes colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'est plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Espagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite, songerent aux moyens de les conserver, & prirent chacune, pour cela, une voie différente.

Les Espagnols, désespérant de retenir les na-
 M 5 tions



tions vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Espagne des peuples fideles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple, aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparaître de la terre, à l'arrivée de ces barbares, qui semblerent, en découvrant les Indes, n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conserverent ce pays sous leur domination. Jugez par-là combien les conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels : car enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin ? Que seroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute opposée ; ils n'employerent pas les cruautés : aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriserent la rebellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel prince enverroit le sort de ces conquérans ? Qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussi-tôt chassés ; les autres en firent des déserts, & rendirent leur propre pays un désert encore.

C'est le destin des héros de se ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent soudain, ou à sou-

mettre

mettre des nations qu'ils sont obligés eux-mêmes de détruire; comme cet insensé qui se consumoit à acheter des statues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il brisoit aussi-tôt.

*De Paris, le 18 de la lune
de Rhamazan 1718.*

LETTRE CXXII.

USBEK *au même.*

LA douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espece. Toutes les républiques en sont une preuve constante; &, plus que toutes, la Suisse & la Hollande, qui sont les deux plus mauvais pays de l'Europe, si l'on considère la nature du terrain, & qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté, & l'opulence qui la suit toujours: l'une se fait rechercher par elle-même, & nous sommes conduits par nos besoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'espece se multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand par-tout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir arbitraire: le prince, les courtisans, &



quelques particuliers , possèdent toutes les richesses , pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise , & qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui , il ne se mariera pas ; ou , s'il se marie , il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans , qui pourroient achever de déranger sa fortune , & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le rustique ou payfan , étant une fois marié , peuplera indifféremment , soit qu'il soit riche , soit qu'il pauvre ; cette considération ne le touche pas : il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans , qui est son hoyau ; & rien ne l'empêche de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi sert , dans un état , ce nombre d'enfans , qui languissent dans la misere ? Ils périssent presque tous à mesure qu'ils naissent. Ils ne prospèrent jamais : foibles & débiles , ils meurent en détail de mille manieres , tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la misere & la mauvaise nourriture produisent toujours : ceux qui en échappent atteignent l'âge viril sans en avoir la force , & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes , qui ne croissent jamais heureusement , si elles ne sont bien cultivées. Chez les peuples misérables , l'espece perd , & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées , la crainte où étoient

étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages, il naissoit bien des enfans que l'on cherche encore en France, & que la misere, la famine & les maladies en ont fait disparoître.

Que si, dans un ciel aussi heureux, dans un royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que fera-ce dans les autres états?

*De Paris, le 23^e de la lune
de Rhamazan 1718.*

L E T T R E C X X I I I .

USBEK au mollak MEHEMET ALI, gardien
des trois tombeaux à Com.

QUE nous fervent les jeûnés des immaums, & les cilices des mollaks? La main de dieu s'est deux fois appesantie sur les enfans de la loi. Le soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites. Leurs armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussiere.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus: Un moufti chrétien ne le soutient qu'avec peine: le grand vizir d'Allemagne est le fléau de dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar. Il porte par-tout la colere du ciel, irrité contre leur rebellion & leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tu pleures nuit &
M 7 jour

jour sur les enfans du prophete que le détestable Omar a dévoyés: tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs: tu desires leur conversion, & non pas leur perte; tu voudrois les voir réunis sous l'étendard d'Hali, par les larmes des saints; & non pas dispersés dans les montagnes & dans les déserts par la terreur des infideles.

*De Paris, le 1 de la lune
de Chawal 1718.*

L E T T R E C X X I V .

U S B E K à R H E D I .

A Venise.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans? Veulent-ils se les attacher? ils leur sont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides & infatiables, je ne puis que les plaindre: & je les plains encore davantage, lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces, des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions: une foule d'idées

dées se présente à mon esprit: il me semble que j'entends publier cette ordonnance:

„ LE courage infatigable de quelques-uns de
 „ nos sujets à nous demander des pensions, ayant
 „ exercé sans relâche notre magnificence roya-
 „ le, nous avons enfin cédé à la multitude des
 „ requêtes qu'ils nous ont présentées, lesquel-
 „ les ont fait jusqu'ici la plus grande sollicitude
 „ du trône. Ils nous ont représenté qu'ils n'ont
 „ point manqué, depuis notre avènement à la
 „ couronne, de se trouver à notre lever; que
 „ nous les avons toujours vus sur notre passage
 „ immobiles comme des bornes; & qu'ils se sont
 „ extrêmement élevés pour regarder, sur les é-
 „ paules les plus hautes, notre sérénité. Nous
 „ avons même reçu plusieurs requêtes de la part
 „ de quelques personnes du beau sexe, qui nous
 „ ont supplié de faire attention qu'il est notoire
 „ qu'elles sont d'un entretien très-difficile: quel-
 „ ques-unes même très-surannées nous ont prié,
 „ branlant la tête, de faire attention qu'elles
 „ ont fait l'ornement de la cour des rois nos
 „ prédécesseurs; & que, si les généraux de leurs
 „ armées ont rendu l'état redoutable par leurs
 „ faits militaires, elles n'ont point rendu la
 „ cour moins célèbre par leurs intrigues. Ainsi,
 „ desirant traiter les supplians avec bonté, &
 „ leur accorder toutes leurs prières, nous avons
 „ ordonné ce qui suit:

„ Que tout laboureur, ayant cinq enfans, re-
 „ tranchera journellement la cinquieme partie
 „ du

„ du pain qu'il leur donne. Enjoignons aux pe-
 „ res de famille de faire la diminution, sur cha-
 „ cun d'eux, aussi juste que faire se pourra.

„ Défendons expressément à tous ceux qui
 „ s'appliquent à la culture de leurs héritage, ou
 „ qui les ont donnés à titre de ferme, d'y faire au-
 „ cune réparation, de quelque espece qu'elle soit.

„ Ordonnons que toutes personnes qui s'exer-
 „ cent à des travaux vils & mécaniques, lesquel-
 „ les n'ont jamais été au lever de notre majesté,
 „ n'achètent désormais d'habits, à eux, à leurs
 „ femmes, & à leurs enfans, que de quatre ans
 „ en quatre ans: leur interdisons, en outre,
 „ très-étroitement, ces petites réjouissances qu'ils
 „ avoient coutume de faire dans leurs familles
 „ les principales fêtes de l'année.

„ Et, d'autant que nous demeurons avertis
 „ que la plupart des bourgeois de nos bonnes
 „ villes sont entièrement occupés à pourvoir à
 „ l'établissement de leurs filles, lesquelles ne se
 „ font rendues recommandables, dans notre état,
 „ que par une triste & ennuyeuse modestie; nous
 „ ordonnons qu'ils attendront à les marier, jus-
 „ qu'à ce qu'ayant atteint l'âge limité par les
 „ ordonnances, elles viennent à les y contrain-
 „ dre. Défendons à nos magistrats de pourvoir
 „ à l'éducation de leurs enfans.

*De Paris, le premier de la lune
 de Chalval 1718.*

LET.



L E T T R E C X X V .

RICA à ***.

ON est bien embarrassé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines, dont on les menace: mais, pour les gens vertueux, on ne sçait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens: les uns font jouer sans cesse de la flûte ces ombres heureuses; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtresses d'ici bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens, à ce propos, d'une histoire que j'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les prêtres indiens ne sont pas moins stériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaisirs du paradis.

UNE FEMME, qui venoit de perdre son mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permission de se brûler: mais comme, dans les pays soumis aux mahométans,

ou

on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prières impuissantes, elle se jetta dans un furieux emportement. Voyez, disoit-elle, comme on est gêné! Il ne fera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vu rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes sœurs se sont bien brûlées. Et, quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur, il se fâche, & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hazard un jeune bonze : homme infidele, lui dit le gouverneur, est-ce toi qui as mis cette fureur dans l'esprit de cette femme? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais, si elle m'en croit, elle consommera son sacrifice ; elle fera une action agréable au dieu Brama : aussi en fera-t-elle bien récompensée ; car elle retrouvera, dans l'autre monde, son mari, & elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari? Ah! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs si vieux, que, si le dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, surement il n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui! . . . pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me séduisoient, & qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais, si le dieu Brama n'a que ce présent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le gouverneur, je me fais mahométane. Et pour vous, dit-

dit-elle en regardant le bonze , vous pouvez , si vous voulez , aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

*De Paris , le 2 de la lune
de Chawal 1718.*

L E T T R E C X X V I .

R I C A à U S B E K .

A***.

J E t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Ispahan. Les miennes portent que l'ambassadeur du grand Mogol a reçu ordre de sortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince , oncle du roi , qui est chargé de son éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château , où il est très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce prince , & je le plains.

Je te l'avoue , Usbek ; je n'ai jamais vu couler les larmes de personne , sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheureux , comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les grands même , pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés , je les aime si-tôt qu'ils tombent.

En effet , qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse ? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du respect , qui ne demande point de retour. Mais , si-tôt qu'ils sont déchus de leur grandeur , il n'y a que nos plain-

plaintes qui puissent leur en rappeler l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient: je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre roi.

*De Paris, le 3 de la lune
de Chawal 1712.*

L E T T R E C X X V I I .

R I C A à I B B E N .

A Smirne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de Suede: il assiégeoit une place, dans un royaume qu'on nomme la Norwege: comme il visitoit la tranchée, seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier ministre: les états se sont assemblés & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime: c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son roi: forfait qui, selon moi mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du prince le dernier de ses sujets; qu'est-ce lorsque l'on noircit la nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire son bonheur?

Je voudrois que les hommes parlassent aux
rois,

rois, comme les anges parlent à notre saint prophete.

Tu sçais que, dans les banquets sacrés, où le seigneur des seigneurs descend du plus sublime trône du monde, pour se communiquer à ses esclaves, je me suis fait une loi sévère de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une seule parole qui pût être amere au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme; & dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai risqué ma vie & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de prince si méchant, que son ministre ne le soit encore davantage; s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée: de maniere que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse de ses conseillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le ministere, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer?

Un prince a des passions; le ministre les remue: c'est de ce côté-là qu'il dirige son ministere: il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges; & lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, & par les maximes qu'il lui propose.

*De Paris, le 25 de la lune
de Saphar 1719.*

L. E. T.



L E T T R E C X X V I I I

RICA à USBEK.

A* * *.

J E passois l'autre jour sur le pont-neuf avec un de mes amis: il rencontra un homme de sa connoissance, qu'il me dit être un géometre; & il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde: il fallut que mon ami le tirât long-tems par la manche, & le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menerent jusques sur la porte d'un café où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géometre y fut reçu de tout le monde avec empressement, & que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable: car il dérida un peu son visage & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une faillie, comme une vue délicate est offensée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Aussi sa conversa-

fa-

fation étoit-elle finguliere. Il étoit arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui avoit vu un château superbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long, sur trente-cinq de large; & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les regles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur; & il auroit donné, pour cela, une méthode infallible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singuliere : & il s'échauffa fort contre un sçavant, qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babiloniennes. Un nouveliste parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air; &, charmé de sçavoir cela, il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver d'auparavant, par une inondation. Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le géometre; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, & qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après, il sortit, & nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par une autre homme : ils se choquerent rudement; &, de ce coup, ils rejallirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vitesse

&

& de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géometre: je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon Horace au public. Comment! dit le géometre: il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre: c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monsieur! dit le géometre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous? Monsieur, dit le sçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière? Je ne dis pas tout-à-fait cela; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez. Mais vous ne leur ressemblerez point; car, si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps. Mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche

che

che de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très-mécontents l'un de l'autre.

*Do Paris, le dernier de la lune
de Rebiab, 2, 1719.*

L E T T R E C X X I X.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

LA plupart des législateurs ont été des hommes bornés, que le hafard a mis à la tête des autres, & qui n'ont presque consulté que leurs préjugés & leurs fantaisies.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage: ils se font amusés à faire des institutions puériles, avec lesquelles ils se font, à la vérité, conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils se font jettés dans des détails inutiles, ils ont donné dans les cas particuliers: ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choses que par parties, & n'embrasse rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire: chose absurde pour un faiseur de loix: comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies; c'est-à-dire, qu'ils ont jetté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

N

II

Il est vrai que, par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix. Mais le cas est rare; &, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante: on y doit observer tant de solemnités, & apporter tant de précautions que le peuple en conclue naturellement que les loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite, elles ont été trouvées trop dures; &, par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter: mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse; c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les magistrats; rien ne dégarnit plus les tribunaux; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs sont toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'est, de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins: c'est la plus sacrée de toutes les magistratures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses &

de

LETTRES PERSANES. 291

de punitions, les familles sont mieux réglées: les peres sont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre sans te faire remarquer la bisarrerie de l'esprit des François. On dit qu'ils ont retenu, des loix romaines, un nombre infini de choses inutiles & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

*De Paris, le 4 de la lune de
Gemadi, 2, 1719.*

LETTRE CXXX.

RICA à ***.

Je te parlerai, dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les novellistes, qui s'assemblent dans un jardin magnifique, où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'état, & leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un silence aussi long: cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole & ridicule: il n'y a point de cabinet si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose; ils sçavent combien notre auguste sultan a de

N 2

fems



femmes , combien il fait d'enfans toutes les années ; & , quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions , ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent qu'ils se précipitent dans l'avenir , & , marchant au devant de la providence , ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main ; & , après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites , ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues , & tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts sur toutes les rivieres , des routes feccrettes dans toutes les montagnes , des magasins immenses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme , avec qui je loge , qui reçut cette lettre d'un nouvelliste : comme elle m'a paru singuliere , je la gardai ; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du tems. Le premier janvier 1711. je prédis que l'empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai que , comme il se portoit fort bien , je crus que je me ferois moquer de moi , si je m'expliquois d'une maniere bien claire ; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques : mais les gens qui savent raisonner m'entendirent bien. Le 17 avril de la même année , il mourut de la petite vérole.

Dès

Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des tzuilleries; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on seroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du siege, je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 août (*); il ne fut pris que le lendemain: peut-on perdre à si beau jeu?

Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en seroit la conquête: je le dis, & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanés. Comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement: je pariai cinquante pistoles, & je les perdis encore: car ce diable d'Albérone, malgré la foi des traités, envoya sa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le duc de Savoie & moi.

Tout cela, monsieur, me dérouta si fort, que j'ai résolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoissons point aux tzuilleries l'usage des paris, & feu monsieur le comte de L. ne les souffroit guere: mais, depuis qu'une troupe de petits-maitres s'est mêlée parmi nous, nous ne savons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

L'au-

(*) 17:7.



L'autre jour, comme j'ourois mon manuscrit. & accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit. Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance; &, reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis: Monsieur le marchand de *** ayant appris... Cela est faux, me dit-il: vous avez toujours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le sens commun à tout cela. Je vous prie, monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente pistoles; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au ministre. Je suis, &c.

Lettres d'un nouvelliste au ministre.

MONSEIGNEUR,

Je suis le sujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'est moi qui obligai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-tems à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre nation, si votre grandeur veut m'accorder un privilège: mon dessein est de prouver que, depuis le commencement de la monarchie, les François n'ont jamais été battus; & que ce que les historiens ont dit jusqu'ici de nos désavantages, sont de véritables impostures. Je suis obligé de les redresser en bien des occasions; & j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la critique. Je suis, monseigneur, &c.

MON.

MONSEIGNEUR,

DEPUIS la perte que nous avons faite de monsieur le comte de L., nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un président. Le désordre se met dans nos conférences, & les affaires d'état n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé: nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens, & entr'eux sans discipline: c'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des thulleries vingt ans avant qu'ils fussent au monde: je crois qu'ils nous en chasseront à la fin, & qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis. . .

De Paris, le 7 de la lune
de Gemmadi, 2, 1719.

L E T T R E C X X X I .

RHEDI à RICA.

A Paris.

UNE des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire & l'origine des républiques. Tu sçais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre

N 4

qu'il



qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotique.

Les premiers gouvernemens que nous connoissons étoient monarchiques : ce ne fut que par hasard, & par la succession des siècles, que les républiques se formerent.

La Grece ayant été abîmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira presque toutes ses colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines : & comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop pesante, on secoua le joug ; & , du débris de tant de royaumes, s'éleverent ces républiques, qui firent si fort fleurir la Grece, seule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conserva longtems la Grece dans l'indépendance, & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes grecques trouverent des alliés dans l'Asie mineure : elles y envoyerent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grece peupla l'Italie ; l'Italie, l'Espagne, & peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hespérie, si fameuse chez les anciens, étoit au commencement la Grece, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Espagne ; ceux d'Espagne, dans la Bétique ou

le

le Portugal: de maniere que toutes ces régions porteroient ce nom chez les anciens. Ces colonies grecques apporteroient avec elles un esprit de liberté, quelles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi on ne voit guere, dans ces tems reculés, de monarchie dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres: & si l'on trouve des vestiges de quelque royaume parmi eux, c'est qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci se passoit en Europe: car, pour l'Asie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage: il n'y a rien de si connu que les commencemens de la république romaine, & rien qui le soit si peu que l'origine de Carthage. On ignore absolument la suite des princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'aggrandissement prodigieux de la république romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste, entre les citoyens romains & les peuples vaincus; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande; si les loix si saintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été observées; & s'ils ne s'étoient pas servis, pour les faire taire, des mêmes trésors que leur injustice avoit amassés.

César opprima la république romaine , & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long teins sous un gouvernement militaire & violent; & la douceur romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du nord , se répandirent comme des torrens dans les provinces romaines; & , trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrent l'empire, & fondèrent des royaumes. Ces peuples étoient libres; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs rois, qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes, soumis à la volonté d'un seul, ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux sujets, & à établir, par les armes, son autorité violente: mais les peuples du nord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces romaines, ne donnerent point à leurs chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposeroient leurs rois dès qu'il n'en étoient pas satisfaits: & , chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manieres différentes: un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui, les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement: les dépouilles étoient partagées entre le chef & les soldats; aucun impôt en faveur du prince;

les



les loix étoient faites dans les assemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui se formerent des débris de l'empire romain.

*De Venise, le 20 de la lune
de Régeb 1719.*

L E T T R E C X X X I I .

R I C A à ***.

J'É fus, il y a cinq ou six mois, dans un café : j'y remarquai un gentilhomme assez bien mis, qui se faisoit écouter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris; il déploroit sa situation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rentes en fonds de terre; & je me croirois plus heureux, si j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes fermiers & les accabler de frais de justice, je ne fais que les rendre plus insolubles; je n'ai jamais pu voir cent pistoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres, & je serois à l'hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours : mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maison : & j'y vis un homme grave, d'un visage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou six discoureurs, paroïssoit morne & pensif, jusques à ce que prenant brusquement la parole, Oui, messieurs, dit-

N 6

il



il en haussant la voix, je suis ruiné; je n'ai plus de quoi vivre; car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres de billets de banque & cent mille écus d'argent: je me trouve dans une situation affreuse; je me suis cru riche, & me voilà à l'hôpital. Au moins, si j'avois seulement une petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre; mais je n'a pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai, par hasard, la tête d'un autre côté; & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois si fort de mes amis que je lui avois prêté mon argent; & il me l'a rendu! quelle perfidie horrible! Il a beau faire; dans mon esprit, il sera toujours déshonoré.

Tout près de-là, étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, disoit: Dieu bénisse les projets de nos ministres! puisse-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres! J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre, me dit-on; aussi a-t-il un pauvre métier: il est généalogiste, & il espere que son art rendra, si les fortunes continuent, & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui, pour réformer leur nom, dégrasser leurs ancêtres, & orner leurs carrosses. Il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra; & il tressaillit de joie, de voir multiplier ses pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & sec, que

je

je reconnus pour nouvelliste, avant qu'il se fût affis: il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, & préfagent toujours les victoires & les trophées; c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il: nous n'avons point de cavalerie sur la frontière; & il est à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit, vis-à-vis de moi, un philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le nouvelliste en pitié, & haussait les épaules, à mesure que l'autre haussait la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille: vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc: & moi, j'aperçus hier au soir une tache dans le soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdissement; & je n'ai pas dit un seul mot.

*De Paris, le 17 de la lune
de Rhamazan 1719.*

L E T T R E C X X X I I I .

R I C A à***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une grande bibliothèque dans un couvent de dervis, qui en font comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui se

N 7

pro-

promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monsieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois personne. Bien des gens me font de pareilles questions; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ce livres pour les satisfaire: j'ai mon bibliothécaire qui vous donnera satisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là. C'est un homme qui n'est bon à rien, & qui nous est très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui, comme moi, sont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela, le moine me poussa dehors, ferma la porte, &, comme s'il eût volé, disparut à mes yeux.

*De Paris, le 21 de la lune
de Rhamazan 1719.*

LETTRE CXXXIV.

RICA au même.

JE retournai le lendemain à cette bibliothèque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la première fois. Son air étoit simple, sa physionomie spirituelle, & son abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mou

Mon pere, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliotheque? Ce sont, me dit-il, les interpretes de l'écriture. Il y en a un grand nombre! lui repartis-je: il faut que l'écriture fût bien obscure autrefois, & bien claire à présent. Reste t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestés? S'il y en a, bon dieu! s'il y en a! me répondit-il. Il en a presque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tout ces auteurs? Ces auteurs, me repaît-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées: c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, & ont donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les hommes de toutes les sectes font des descentes, & vont comme au pillage; c'est un champ de bataille où les nations ennemies qui se rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manieres.

Tout près delà, vous voyez les livres ascétiques ou de dévotion; ensuite, les livres de morale, bien plus utiles; ceux de théologie, dou-blement inintelligibles, & par la matiere qui y est traitée, & par la maniere de la traiter; les ouvrages des mystiques, c'est-à-dire, des devots qui ont le cœur tendre. Ah! mon pere! lui dis-je: un moment; n'allez pas si vite; parlez-moi
de

de ces mystiques. Monsieur, dit il, la dévotion échauffe un cœur disposé à la tendresse, & lui fait envoyer des esprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naissent les extases & les ravissements. Cet état est le délire de la dévotion; souvent il se perfectionne, ou plutôt dégénere en quiétisme: vous sçavez qu'un quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les casuistes, qui mettent au jour les secrets de la nuit; qui forment, dans leur imagination, tous les monstres que le démon d'amour peut produire, les rassemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs pensées; heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits & si nuevements peints!

Vous voyez, monsieur, que je pense librement, & que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez sçavoir les choses, & les sçavoir telles qu'elles sont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration, je vous dirois sans cesse. Cela est divin, cela est respectable; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit, de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là; une affaire qui survint au dervis, rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

*De Paris, le 23 de la lune
de Rhamazân 1719.*

LET-

L E T T R E C X X X V .

RICA *au même.*

J E revins à l'heure marquée; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs, & les commentateurs. Mon pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens? Oui, dit-il, ils le peuvent; & même il n'y paroît pas: leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais, ce qui est très-commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces fortes de sciences.

Voilà, poursuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons; & les géometres qui obligent un homme, malgré lui, d'être persuadé & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par-tout, les livres de physique qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers, que dans la machine la plus simple de nos artisans:

Les livres de médecine; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance de l'art; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légères, tant ils nous rendent la mort présente; mais qui nous mettent dans une
sé.

fécurité entière, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de-là font les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit, ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

Voici la chymie, qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites-maisons, comme des demeures qui lui font également propres

Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte; tels sont ceux qui contiennent quelque espece de diablerie: exécrables, selon la plupart des gens; pitoyables, selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon pere? Les livres d'astrologie judiciaire! repartis-je avec feu. Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse: ils reglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entreprises: les astrologues sont proprement nos directeurs; ils sont plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la raison: voilà le plus étrange de tous les empires: je plains bien une famille, & encore plus une nation, qui se laisse si fort dominer par les planetes. Nous nous servons, lui repartis-je, de l'astrologie, comme vous vous servez de l'algebre. Chaque nation a sa science, selon laquelle elle regle sa politique. Tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse, qu'un seul de vos algébristes

bristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une regle aussi sure que les beaux raisonnemens de votre faiseur de systéme? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie; vous verriez les calculateurs bien humiliés: quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux?

Notre dispute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

*De Paris, le 26 de la lune
de Rhamazan 1719.*

L E T T R E C X X X V I .

RICA au même.

DANS l'entrevue suivante, mon sçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'histoire moderne, me dit-il. Voyez, premièrement, les historiens de l'église & des papes; livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là, ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient

toient libres: mais ils le sont devenus, depuis que, soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la raison, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les historiens de l'empire d'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du premier empire; mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre que la division n'a point affoiblie; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes; & qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des rois se former, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siècles; mais, prenant insensiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à son dernier période: semblable à ces fleuves qui, dans leur course, perdent leurs eaux, ou se cachent sous terre; puis, reparoissant de nouveau, grossis par les rivières qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

Là, vous voyez la nation espagnole sortir de quelques montagnes: les princes mahométans subjugués aussi insensiblement qu'ils avoient rapidement conquis: tant de royaumes réunis dans une vaste monarchie, qui devint presque la seule; jusqu'à ce qu'accablée de sa propre grandeur & de sa fausse opulence, elle perdit sa force & sa réputation même, & ne conserva que l'orgueil de sa première puissance.

Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit

LETTRES PERSANES. 109

voit la liberté fortir sans cesse des feux de la discorde & de la sédition; le prince toujours chancelant sur un trône inébranlable; une nation impatiente, sage dans sa fureur même; & qui, maîtresse de la mer (chose inouïe jusqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là, sont les historiens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, si respectée en Europe, & si formidable en Asie, où ses négocians voient tant de rois prosternés devant eux.

Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres; ses princes divisés & foibles, & sans autre attribut de souveraineté, qu'une vaine politique.

Voilà les historiens des républiques de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie; & de Gênes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du nord, & entr'autres de la Pologne, qui use si mal de sa liberté & du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

*De Paris, le 2 de la lune
de Chalval 1719.*



L E T



R I C A au même.

LE lendemain, il me mena dans un autre cabinet. Ce sont ici les poètes, me dit-il; c'est-à-dire, ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, & d'accabler la raison sous les agrémens, comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoissez; ils ne sont pas rares chez les orientaux, où le soleil plus ardent semble échauffer les imaginations même.

Voilà les poèmes épiques. Hé! qu'est-ce que les poèmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en sçais rien: les connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres, qu'on donne sous ce nom, ne le sont point: c'est aussi ce que je ne sçais pas. Ils disent, de plus, qu'il est impossible d'en faire de nouveaux; & cela est encore plus surprenant.

Voici les poètes dramatiques, qui, selon moi, sont les poètes par excellence, & les maîtres des passions. Il y en a de deux sortes; les comiques, qui nous remuent si doucement; & les tragiques, qui nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, & qui sont de leur art une harmonieuse extravagance.

On voit ensuite les auteurs des idylles & des églogues, qui plaisent, même aux gens de cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers. D

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux: ce sont ceux qui aiguïsent les épigrammes, qui font de petites fleches déliées, qui font une plaie profonde & inaccessible aux remedes.

Vous voyez ici les romans, dont les auteurs font des especes de poëtes, & qui outrent également le langage de l'esprit & celui du cœur; ils passent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours; leurs héros y font aussi étrangers que les dragons ailés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans: & si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs: il faut dix années de passion, avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il est impossible que les incidens soient variés: on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir; c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre; qu'un héros, lui seul, en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans: ces aventures froides, & souvent répétées, nous font languir; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

*De Paris, le 6 de la lune
de Chabval 1719.*

LET.



L E T T R E C X X X V I I I .

R I C A à I B B E N .

A Smirne.

LES ministres se succedent & se détruisent ici, comme les faisons: depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de systême sur les finances. On leve aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perse, comme les levoient les fondateurs de ces empires: il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'adminiftration des revenus du prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en compter cent: mais il y ici bien plus de finesse & de mystere. Il faut que de grands genies travaillent nuit & jour; qu'ils enfantent sans cesse, & avec douleur, de nouveaux projets; qu'il écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux sans en être priés, qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & sacré aux petits; qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importans, de desseins miraculeux, de systêmes nouveaux; & qu'aborbés dans les méditations, ils soient privés de l'usage de la parole, & quelquefois même de celui de la politesse.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle adminiftration. On sentoit qu'on étoit mal; mais on ne sçavoit comment faire

faire

faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa pour cet effet, six ou sept conseils ; & ce ministère est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens : la durée en fut courte, aussi bien que celle du bien qu'elle produisit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps accablé de mille maux : N***, prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remèdes topiques. Mais il restoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger est venu, qui a entrepris cette cure : après bien des remèdes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint ; & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois sont à présent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; & ce qui étoit dessus, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé, vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent, à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux

O

eux

eux il y a six mois : ils crient de toute leur force. La noblesse est ruinée ; quel désordre dans l'état ! quelle confusion dans les rangs ! on ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux ; & que, dans trente ans , ces gens de qualité feront bien du bruit.

*De Paris, le 1 de la lune
de Zilcadé 1720.*

L E T T R E C X X X I X.

RICA au même.

VOICI un grand exemple de la tendresse conjugale , non seulement dans une femme, mais dans une reine. La reine de Suede voulant , à toute force , associer le prince son époux à la couronne , pour applanir toutes les difficultés , a envoyé aux états une déclaration , par laquelle elle se désiste de la régence , en cas qu'il soit élu.

Il y a soixante & quelques années , qu'une autre reine nommée Christine , abdiqua la couronne , pour se donner toute entière à la philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuvé assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la nature l'a mis ; & que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état , le quittent comme par une espece de désertion ; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux prin-

LETTRES PERSANES. 315

princesses, & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le tems que les autres ne songent qu'à jouir : & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

*De Paris, le 27 de la lune
de Maharram 1720.*

L E T T R E C X L.

RICA à USBEK.

A ***.

Le parlement de Paris vient d'être relegué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise. Le conseil lui a envoyé enrégistrer ou approuver une déclaration qui le déshonore ; & il l'a enrégistrée d'une manière qui déshonore le conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses ; elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités ; & pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie, & apporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux princes ! Ils doivent bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraints ; & qu'ils



ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

*De Paris, le 21 de la lune de
Gemadi, 1, 1720.*

L E T T R E C X L I.

RICA au même.

J'IRAI te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus présenté, il y a quelques jours, à une dame de la cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persanes. Il me parut que la vie du ferrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir, sans envie, le bonheur de l'un; & sans pitié, la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur-tout celle des poètes & des romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité: elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis, & je lui envoyai, quelques jours après un conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du

Du TEMS de Cheik-ali-Can , il y avoit , en Perse , une femme nommée Zuléma : elle sçavoit par cœur tout le saint alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendit mieux qu'elle les traditions des saints prophetes ; les docteurs arabes n'avoient rien dit de si mystérieux , qu'elle n'en comprît tous les sens ; & elle joignoit , à tant de connoissances , un certain caractère d'esprit enjoué , qui laissoit à peine deviner si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit , ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des salles du ferrail , une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie ; & si elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs , que le paradis n'est fait que pour les hommes.

C'est le sentiment commun , leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre sexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perse , qu'on appelle la nation juive , qui soutient , par l'autorité de ses livres sacrés , que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes , qui veulent porter leur supériorité au-delà même de leur vie ; & ne pensent pas que , dans le grand jour , toutes les créatures paroîtront devant dieu comme le néant , sans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses : comme les hommes qui auront bien vécu , & bien usé de l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous , feront dans un paradis plein de beautés

célestes & ravissantes, & telles que, si un mortel les avoit vues, il se donneroit aussitôt la mort, dans l'impatience d'en jouir; aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices, où elles seront enivrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur feront soumis: chacune d'elle aura un ferrail, dans lequel ils seront enfermés; & des eunuques, encore plus fideles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalousie insupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles qu'il traitoit d'une manière très-dure; il ne se fioit plus à ses eunuques, ni aux murs de son ferrail: il les tenoit presque toujours sous la clef, enfermées dans leur chambre, sans qu'elles pussent se voir, ni se parler; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente: toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle: jamais une douce parole ne sortit de sa bouche; & jamais il ne fit le moindre signe, qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes rassemblées dans une salle de son ferrail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr. Nous sommes si malheureuses, que nous ne pouvons nous empêcher de désirer un changement: d'autres, à ma place, souhaiteroient votre mort; je ne souhaite que la mienne; &, ne pouvant es-
pérer

pérer d'être séparée de vous que par là, il me fera encore bien doux d'en être séparée. Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colere; il tira son poignard & le lui plongea dans le sein. Mes cheres compagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le ciel a pitié de ma vertu, vous serez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives; un ruisseau, dont les eaux étoient plus pures que le cristal, y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux. De magnifiques jardins se présentèrent ensuite; la nature les avoit ornés avec sa simplicité, & toute sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe, préparé pour elle, & rempli d'hommes célestes, destinés à ses plaisirs.

Deux d'entr'eux se présenterent aussi-tôt pour la déshabiller: d'autres la mirent dans le bain, & la parfumèrent des plus délicieuses essences: on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens: après quoi, on la mena dans une grande salle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans & une table couverte des mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens: elle entendoit, d'un

côté, une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre; de l'autre, elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre: &, après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enivrée, & que ses ravissemens passèrent même ses desirs. Je suis toute hors de moi, leur disoit-elle: je croirois mourir, si je n'étois sûre de mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi; je succombe sous la violence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes sens; je commence à respirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine? que ne puis-je voir... Mais, pourquoi voir? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux! que ces ténèbres sont aimables! Quoi! je ferai immortelle, & immortelle avec vous! je ferai... Non, je vous demande grace; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réitérés, elle fut obéie: mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparèrent sa lassitude: elle reçut deux baisers, qui l'enflammerent soudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiète, dit-elle;

elle; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-tems: aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissémens qu'elle pouvoit desirer. Je suis défabufée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je suis sûre de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire: oui, oui, je vous le confesse, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuâder! Ah! si vous vous disputez, si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite, je suis perdue; vous ferez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue: mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fideles & aimables domestiques entrèrent dans sa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé simple, & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à son teint, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de tems en tems, & voloit vers ses deux jeunes héros: après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus fé-

rein. Enfin, sur le soir, on la perdit tout à fait: elle alla s'enfermer dans le ferrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse: elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu: souvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre: les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se présentoient en foule au devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion: elle avoit joui de son bonheur sans le connoître, & sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles, où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit: c'est pour cela qu'attachés invinciblement aux objets présens, ils perdent entièrement la mémoire des choses passées, & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais

Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vraiment philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austère que son mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laissé que cet avantage.

C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dont ses compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ses peines, & le commencement de sa félicité.

Ainsi elle sortit peu à peu de l'ivresse des plaisirs, & s'enferma seule dans un appartement de son palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée, & sur sa félicité présente : elle ne put s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes : on est sensible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion : plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de son mari ; d'aller dans son ferrail, de s'en rendre maître, de l'en chasser ; & d'y rester à sa place, jusqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du ferrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe, tout lui est ouvert, les eunuques tombent à ses pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit, en passant, pris les clefs dans la poche.

de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre, & les surprend d'abord par son air doux, affable; & bientôt après, il les surprend davantage par ses empressements, & par la rapidité de ses entreprises. Toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un songe, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles scènes se jouent dans le ferrail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête & crie. Après avoir essuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un désordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arrière, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet imposteur, mais il n'est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. L'autre est chassé, & traîné indignement hors du ferrail; & il auroit reçu la mort mille fois, si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix, & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim: comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas?

Ah!

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes: Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être: vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix; nous vous jurons une fidélité éternelle: nous n'avons été que trop long-tems abusée. Le traître ne soupçonnoit point notre vertu, il ne soupçonnoit que sa foiblesse. Nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui; c'est à vous, sans doute, qu'ils ressemblent. Si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr! Ah! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison, dit l'homme divin, j'ai mesuré l'expiation au crime: je suis bien aise que vous soyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il: dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient guere par la ruse: & d'ailleurs je l'enverrai si loin que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors, je prendrai sur moi le soin de votre bonheur. Je ne ferai point jaloux; je sçaurai m'assurer de vous, sans vous gêner; j'ai assez bonne opinion de mon

mérité, pour croire que vous me ferez fideles : si vous n'étiez par vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura long-tems entre lui & ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joie, & ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il sortit furieux. Et un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, & le laissa à deux mille lieues de là.

O dieux ! dans quelle désolation se trouverent ces femmes, dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déjà leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres, & se rappeloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin, le céleste Ibrahim revint, toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre, qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singulière de les voir, dans les festins, parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim crut, avec raison, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour
des

des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucun depense: il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointans où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes, & trente-six enfans.

*De Paris, le 26 de la lune
de Gemmadi, 1720.*

L E T T R E C X L I I .

R I C A à U S B E K .

A***.

VOICI un lettre que je reçus hier d'un sçavant: elle te paroitra singuliere.

M O N S I E U R ,

IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cent mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien, lorsqu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs: je suis presque toujours enfermé dans un cabinet, où je mene la vie d'un sçavant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains: mais je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me suis bien pourvu de ces précieux

cieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent, pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un philosophe stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile: je suis charmé d'y avoir ma figure représentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout: j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six piéces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas avoir à présent dans ma maison un seul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux & fort chers: quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir, que des exemplaires imprimés, qui ne sont pas si corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais: je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi, qu'un proconsul des Gaules fit faire, il y a environ douze cens ans: lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue: mais, ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance, pour marquer l'éloignement des villes voisines. Je suis désespéré de voir ces misérables indices, au lieu des colonnes militaires qui y étoient autrefois: je ne doute pas que je ne les fasse rétablir par mes héritiers, & que je ne les

en-

engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez, monsieur, quelque manuscrit persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez; & je vous donnerai, par-dessus le marché, quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entr'autres, une dissertation, où je fais voir que la couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier: vous en admirerez une autre, où je prouve, par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs grecs, que Cambysé fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite; une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto, en forme d'explication d'un vers du sixième livre de l'Énéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours: & quant à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste grec, qui n'avoit point paru jusques ici, & que j'ai découvert dans la poussière d'une bibliothèque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras: il s'agit de restituer un beau passage de Plin le naturaliste, que les copistes du cinquième siècle ont étrangement défiguré. Je suis, &c.

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DANS une isle près des Orcades, il naquit un enfant, qui avoit pour pere Eole, dieu des vents, & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit

dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts; & que, dès l'âge de quatre ans, ils distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jeta par terre.

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit ensuite à tous les voyageurs: mais, comme la marchandise n'étoit pas fort prisee dans son pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du bazar.

Il apprit, dans ses voyages, que, dans la Bétique, l'or reluisoit de toutes parts; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui régnoit pour lors: mais ce dieu ayant quitté la terre, il s'avisa d'aller dans tous les carrefours. où il crioit sans cesse d'une voix rauque: peuples de Bétique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi: quittez le pays des vils métaux; venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. Aussitôt il ouvrit une grande partie des outres qu'ils avoit apportées, & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria: peuples de Bétique, voulez-vous être riches? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup aussi: mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit: levez-vous ensuite; & si

vous

vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainsi: peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'est pas si vive que les premiers jours: laissez-vous conduire à la mienne: je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui sera pour vous la source des richesses: vous n'y verrez que quatre paroles; mais elles seront bien significatives; car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui; quant à vous, mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde naissance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos festins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout essoufflé; & transporté de colere, il s'écria: peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas. Eh bien, à présent je vous l'ordonne. Là-dessus, il les quitta brusquement: mais la réflexion le rappela sur ses pas. J'apprends que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or & leur argent. Encore passe pour l'argent; mais, pour de l'or... pour de l'or... Ab! cela me met dans une indignation... Je jure, par mes autres sacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai sévèrement. Puis il ajouta, d'un air tout-à-fait persua-

sif:

suaff; croyez-vous que ce soit pour garder ces misérables métaux que je vous les demande? Une marque de ma candeur, c'est que, lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain, on l'aperçut de loin, & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse: peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos trésors dans les pays étrangers: je vous prie, faites-les moi venir; vous me ferez plaisir, & je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

Le fils d'Ecole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne purent pourtant s'en empêcher: ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, reprenant courage, il hazarda encore une petite priere. Je sçais que vous avez des pierres précieuses; au nom de Jupiter, défaites-vous-en; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses; défaites-vous-en, vous-dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-même, je vous donnerai des hommes d'affaire excellents. Que de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que je vous conseille! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin, il monta sur un tréteau; & prenant une voix plus assurée, il dit: peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici; je vois le plus riche peuple de la terre: mais, pour achever votre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une alle légère, le fils d'Ecole disparut, & laissa ses auditeurs dans une consternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain,

demain, & parla ainsi: je m'aperçus bien que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien, prenez que je ne vous aie rien dit. Il est vrai; la moitié, c'est trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens, pour arriver au but que je me suis proposé. Assemblons nos richesses dans un même endroit; nous le pouvons facilement; car elles ne tiennent pas un gros volume. Aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune
de Chabban 1720.

L E T T R E C X L I I I .

RICA à NATHANAEL LEVI, médecin juif à
Livourne.

Tu me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes, & de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi? Tu es juif, & je suis mahométan; c'est à-dire, que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint alcoran: j'attache à mes bras un petit paquet, où sont écrits les noms de plus de deux cent dervis: ceux d'Hali, de Fatmé, & de tous les purs, sont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant, je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle: je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses; &, sans cette sauvegarde, tu ferois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances & des craintes ridicules: &, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des phantômes qui les séduisent.

Quel effet veux tu que produise l'arrangement de certaines lettres? quel effet veux tu que leur dérangement puisse troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes, avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la cause morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille: & moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles: pour ne pas trouver, dans la situation du terrain, dans le nombre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience des capitaines,

taines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe, pour un moment, qu'il y ait des prestiges: passe-moi, à mon tour, pour un moment, qu'il n'y en ait point; car cela n'est pas impossible. Ce que tu m'accorde, n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre: veux-tu que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain, jusqu'à ce qu'une puissance invisible vienne le déterminer? que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penses-tu que la mort, dans ces occasions, rendue présente de mille manières, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que, dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre? que le second, qui quitte un troisième, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrième? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait, & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie: on sçait cela en général: & on cherche pourquoi, dans un certaine occasion parti-

culi.

calière, ils ont craint de la perdre ?

Quoique les livres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole; parce que, pour s'assurer qu'un effet qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi, ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël, il me semble que la matière ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

*De Paris, le 20 de la lune
de Chabban 1720.*

P. S. COMME je finissois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'une médecin de province à une médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, & s'achètent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet (*).

L E T T R E

d'un médecin de province à un médecin de Paris.

[L y avoit, dans notre ville, un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium: mais il ne pouvoit se foudre à le prendre; & il avoit la coupe à la main, qu'il

(*) L'auteur, dans le manuscrit qu'il avoit confié de son vivant aux libraires, a jugé à propos de faire des retranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui les trouvera ici en notes.

Il y a bien des choses que je n'entends pas: mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confrères.

qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à son médecin : Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remèdes contre l'insomnie; souffrez que je l'envoie querir : & , si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : tiens, va-t-en chez monsieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon cher monsieur Anis, je me meurs, je ne puis dormir : n'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G., ou bien quelque livre de dévotion composé par un R. P. F. que vous n'avez pas pu vendre? car souvent les remèdes les plus gardés sont les meilleurs. Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la Cour Sainte du pere Caussin, en six volumes, à votre service : je vais vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodriguès, Jésuite espagnol, ne vous en saisissez saute. Mais, croyez-moi, tenons-nous en au pere Caussin : j'espère, avec l'aide de dieu, qu'une période du pere Caussin vous sera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus, monsieur Anis sortit, & courut chercher le remède à sa boutique. La Cour Sainte arrive : on en secoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en sentit le premier l'effet; à la seconde page, il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, & déjà toute la compagnie se sentoit affoiblie; un instant après, tout ronfla, excep-

té le malade, qui, après avoir été long-tems éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien! a-t-on pris mon opium? On ne lui répond rien: la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joie, lui montrent le pere Caussin? Il demande ce que

(*) Voyez la note de la page précédente.

Le médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la cabale, & de la puissance des paroles & des esprits: cela le frappa; &, après plusieurs reflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience; il faut la pousser plus loin. Hé pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même? ne le voyons-nous pas tous les jours? Au moins, cela vaut-il bien la peine de l'essayer. Je suis las des apothicaires; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues galéniques nuisent les malades & leur santé. Changeons de méthode; éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remèdes qu'il quitte en pratique.

Pisifanne purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Aristote en Grec; deux feuilles d'un traité de theologie scholastique le plus aigu, comme, par exemple, du subtil Scot; quatre de Paracelse; une d'Avicenne, six d'Averroës; trois de Porphyre, autant de Plotin, autant de Jamblique. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

Prenez dix A** du C** concernant la B** & la C** des I**; faites les distiller au bain-marie; mettez une goutte de l'humeur acre & piquante qui en viendra, dans un verre d'eau commune: avalez le tout avec confiance.

Vomitif.

Prenez six haranzues, une douzaine d'oraisons funèbres indifféremment, prenez garde pourtant de ne point se ser-

vir

que c'est : on lui dit , vive le pere Caussin ; il faut l'envoyer reliev. Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? c'est un miracle. Tenez , monsieur ; voyez donc le pere Caussin ; c'est ce volume - là qui a fait dormir mon pere. Et , là-dessus , on lui expliqua la chose comme elle étoit passée (*).

LET-

vir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux opéra ; cinquante romans ; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un matras ; laissez-le en digestion pendant deux jours ; puis faites le distiller au feu de sable. Et , si tout cela ne suffit pas ,

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de papier marbré , qui ait servi à couvrir un recueil des piéces des F. F. ; faites-la infuser l'espace de trois minutes ; faites chauffer une cuillerée de cette infusion ; & avalez.

Remede très-simple pour guérir de l'asthme.

Lisez tous les ouvrages du révérend pere Maimbourg , xi - devant jésuite , prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période : & vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu , sans qu'il soit besoin de réitérer le remede.

Pour préserver de la galle , gratelle , teigne , farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Aristote , deux degrés métaphysiques , une distinction , six vers de Chapelain , une phrase tirée des lettres de M. l'abbé de S. Cyran : Ecrivez le tout sur un morceau de papier , que vous pliez , attachez à un ruban , & porterez au col.

Miraculum chymicum , de violentâ fermentatione , cum fumo , igne & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem , cum infusione Lellomanianâ ; fiet fermentatio cum magnâ vi , impetu , & tonitru , acidis pugnantis , & invicem penetrantibus alcalinos sales : fiet evaporatio ardentium spirituum. Pens liquor



L E T T R E C X L I V .

USBEK à RICA.

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux sçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci: ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. La conversation du second portoit sur autre chose: ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois assez le premier: car qu'un homme soit opiniâtre, cela ne me fait absolument rien; mais qu'il soit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions, c'est son bien: le second attaque les opinions des autres, & c'est le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Usbek! que la vanité sert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui

rem fermentatum in alembico: nihil inde extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Moline anodini chartas duas; Escobaris relaxativi paginas sex; Vasquii emollientis folium unum: infunde in aqua communis lib. iiii. Ad consumptionem dimidia partis coletur & exprimantur; & in expressione, dissolve Banni deterjivi & Tamburini abluentis folia iij.

Fiat elixer.

In chlorosim, quam vulgus pallides - colores, aut febrim - amatoriam, appellat.

Recipe Aretini figuras iij; R. Thomæ Sanchii de marimo.

L E T T R E S P E R S A N E S. 345

qui est nécessaire pour la conservation de la nature ! Ces gens-là veulent être admirés, à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs, & ils ne font pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez, que je vous embrasse. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien ; & moi, je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, & vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

*De Paris, le 22 de la lune
de Chabban 1720.*

L E T T R E C X L V.

U S B E X à ***.

UN homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés. Il choisit peu de personnes ;

*trimonis solia ij. Infundantur in aque communis libras
quinque,*

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique, avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remèdes rares, & qui ne se trouvent presque point : comme, par exemple, une épître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne ; une préface trop couite ; un mandement fait par un évêque ; & l'ouvrage d'un janséniste méprisé par un janséniste, ou bien admiré par un jésuite. Il disoit que ces sortes de remèdes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.



nes; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaise compagnie; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût: autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre, & les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hâsarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose, que des remèdes qui sont de lui & qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout: il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est, plus ordinairement, pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci, on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre: la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de défavantages,

tages, que dirons-nous de la dure condition des scavans ?

Je n'y pense jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voici :

MONSIEUR,

*J*E suis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent sur nos têtes : & quand je veux me délasser, je prends mes petits microscopes, & j'observe un ciron ou une mitte.

Je ne suis point riche, & je n'ai qu'une seule chambre: je n'ose même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermometre, & que la chaleur étrangere le feroit hausser. L'hyver dernier, je pensai mourir de froid: & , quoique mon thermometre, qui étoit au plus bas degré, m'avertit que mes mains alloient se geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de tems les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort peu: & , de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipzig, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai sans doute jamais, avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte, que je ne laisse pas passer un courrier sans leur écrire.

Mais, quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, j'y suis dans une si mauvaise réputation, que je serai, à la fin, obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines, pour avoir fait la dissection d'un chien



qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui se trouva-là, se mit de la partie. Et, pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierre, conjointement avec le docteur***, qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os frontal & occipital, dont le siège de sa raison fut très-ébranlé.

Depuis ce tems-là, des qu'il s'écarte quelque cbien au bout de la rue, il est aussitôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise, qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, disoit-elle plus que ses enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre; & ne le trouvant pas, elle me cita devant le magistrat. Je crois que je ne serai jamais délivré de la malice importune de ces femmes, qui, avec leurs voix glapissantes, m'étourdissent sans cesse de l'oraison funebre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans. Je suis, &c.

Tous les sçavans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même; j'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller; cependant un certain sçavant a des avantages sur moi: il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour, & un sçavant ne sçauroit guere éviter le reproche d'irréligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple: la plaie est faite; elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours, pour lui, un endroit malade. Un adverfaire viendra, trente ans après, lui dire

dire modestement : A dieu ne plaife que je dife que ce dont on vous accufe foit vrai ; mais vous avez été obligé de vous défendre. C'est ainfi qu'on tourne contre lui fa justification même.

S'il écrit quelque hiftoire , & qu'il ait de la nobleffe dans l'efprit , & quelque droiture dans le cœur , on lui fufcite mille perfécutions. On ira contre lui foulever le magiftrat , fur une fait qui s'eft paffé il y a mille ans. Et on voudra que fa plume foit captive , fi elle n'eft pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches , qui abandonnent leur foi , pour une médiocre penfion ; qui , à prendre toutes leurs impofitures en détail , ne les vendent pas feulemeut une obole ; qui renverfent la conftitution de l'empire , diminuent les droits d'une puiffance , augmentent ceux d'une autre , donnent aux princes , ôtent aux peuples , font revivre des droits furannés , flattent les paffions qui font en crédit de leur tems , & les vices qui font fur le trône ; impofant à la poftérité , d'autant plus indignement , qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'eft point affez , pour un auteur , d'avoir effuyé toutes ces injuftes ; ce n'eft point affez , pour lui , d'avoir été dans une inquiétude continuelle fur le succès de fon ouvrage. Il voit le jour , enfin , cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un fentiment ; il l'a foutenu par fes écrits : il ne favoit pas qu'un homme , à deux cent lieues de lui , avoit dit toute le contraire. Voilà cependant la guerre qui fe déclare.

Encore, s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération ! Non. Il n'est, tout au plus, estimé que cè ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits : & il est, à son tour, regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme, à qui il manque un talent, se dédommage en le méprisant : il ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui, & par là se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin, il faut joindre, à une réputation équivoque, la privation des plaisirs, & la perte de la santé.

*De Paris, le 26 de la lune
de Chablan, 1720.*

L E T T R E C X L V I.

USSEK à RHEDL.

A Verise.

IL y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve; il ne se décrédite que devant quelques gens; il se tient couvert devant les autres : mais un ministre qui manque à la probité, a autant de juges qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire? le plus grand mal que fait

un

un ministre sans probité, n'est pas de desservir son prince & de ruiner son peuple: il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation, naturellement généreuse, pervertie en un instant, depuis le dernier des sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un ministre: j'y ai vu tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont passé de tout tems pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus sains; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes; & violer les premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions les plus lâches; & nommoient nécessité, l'injustice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renversées. J'ai vu des débiteurs avarés, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des tems, feindre un paiement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain, dans tout les cœurs,

une foif infatiable des richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces tems malheureux, ne se coucher qu'en disant: j'ai ruiné une famille aujourd'hui, j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit: je vois que j'accommode mes affaires: il est vrai que, lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le pere en mourra de douleur, la mere périt de tristesse: mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'éclat des dignités, obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance dans le mépris universel?

Que dira la postérité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses peres? Que dira le peuple naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses ayeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse

blesse qui les déshonore, & ne laissent la génération présente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

*De Paris, le 26 de la lune
de Rhamazan 1720.*

L E T T R E C X L V I I .

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

Les choses font venues à un état qui ne se peut plus soutenir: tes femmes se font imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entière: il se passe ici des choses horribles: je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la mosquée, laissa tomber son voile, & parut presque à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses esclaves, chose si défendue par les loix du ferrail.

J'ai surpris, par le plus grand hasard du monde, une lettre que je t'envoie: je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du ferrail, & il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est par parvenu à ma connoissance; car sûrement tu es trahi. J'attends tes ordres: &, jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle. Mais, si tu ne mets toutes ces femmes à ma discrétion, je ne te réponds d'aucune

d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles
aussi tristes à te mander.

*Du serrail d'Isphahan, le 1 de la
lune de Rhégeb 1717.*

L E T T R E C X L V I I I .

U S B E K *au PREMIERE EUNUQUE.*

Au serrail d'Isphahan.

R E C E V E Z, par cette lettre, un pouvoir sans
bornes sur tout le serrail: commandez avec
autant d'autorité que moi-même: que la crainte
& la terreur marchent avec vous: courez d'ap-
partemens en appartemens porter les punitions
& les châtimens: que tout vive dans la conster-
nation; que tout fonde en larmes devant vous:
interrogez tout le serrail: commencez par les
esclaves; n'épargnez pas mon amour: que tout
subisse votre tribunal redoutable: mettez au jour
les secrets les puls cachés: purifiez ce lieu infâ-
me, & faites y rentrer la vertu bannie. Car, dès
ce moment, je mets sur votre tête les moindres
fautes qui se commettront. Je soupçonne Zélis
d'être celle à qui la lettre que vous avez surprise
s'adreffoit: examinez cela avec des yeux de lynx.

*De *** , le 11 de la lune
de Zilhagé 1718.*



LET.

L E T T R E C X L I X.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique seigneur : comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place jusques à ce que tu aies fait connoître sur qui tu veux jeter les yeux.

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir ; je l'ai enveloppée avec respect, & l'ai ferrée, jusqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes sacrées volontés.

Hier, un esclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le ferrail : je me levai, j'examinai la chose, & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime seigneur ; & je te prie de compter sur mon zele, mon expérience & ma vieillesse.

*Du ferrail d'Espahan, le 5 de la
lune de Gemmadi, 1, 1718.*

L E T T R E C L.

USBEK à NARSIT.

Au ferrail d'Espahan.

MALHEUREUX que vous êtes ! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me désespérer ; & vous demeurez tranquille sous un vain prétexte !

II

Il se passè des choses horribles: j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-dessus, avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans. Lisez les donc, ces ordres: & vous périrez, si vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la lune
de Chawal 1718.*

L E T T R E C L I.

SOLIM à USBEX.

A Paris.

Si je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le ferrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidele de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles: je me meurs: mais le seul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois! Puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je

Je sçais ce qu'il t'écrivit, quelque tems avant sa mort, sur la conduite de tes femmes: il y a, dans le ferrail, une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sçais ce que c'est; tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue: depuis la mort du grand eunuque, il semble que tout leur soit permis: la seule Roxane est restée dans le devoir, & conservé de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & sévère qui y régnoit autrefois: une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, est une témoignage infailible, selon moi, de quelques satisfaction nouvelle. Dans les plus petites choses, je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il regne, même parmi tes esclaves, une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'observation des règles, qui me surprend; ils n'ont plus ce zele ardent pour ton service, qui sembloit animer tout le ferrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin a été gagné; & qu'un jour avant qu'elles arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir, lorsque nous étions retirés. Le vieux eunuque, qui est à présent à notre tête, est un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je

Je suis agité d'une colere vengereſſe contre tant de perfidies: & ſi le ciel vouloit, pour le bien de ton ſervice, que tu me jugeaſſes capable de gouverner, je te promets que, ſi tes femmes n'étoient pas vertueuſes, au moins elles ſeroient fidelles.

*Du ſerrail d'Iſpahan, le 6 de la
lune de Rébiab, 1, 1719.*

L E T T R E C L I I.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

R O X A N E & Zélis ont ſouhaité d'aller à la campagne: je n'ai pas cru devoir le leur refuſer. Heureux Usbek! tu as des femmes, & des eſclaves vigilans: je commande en des lieux où la vertu ſemble s'être choſi un aſyle. Compte qu'il ne s'y paſſera rien que tes yeux ne puiffent ſoutenir.

Il eſt arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands arméniens, nouvellement arrivés à Iſpahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi; j'ai envoyé une eſclave pour la chercher; il a été volé à ſon retour, & la lettre eſt perdue. Ecris-moi donc promptement; car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choſes de conféquence à me mander.

*Du ſerrail de Faſmé, le 6 de la
lune de Rébiab, 1, 1719.*

L E T-

L E T T R E C L I I I .

U S B E K à S O L I M .

Au ferrail d'Ispahan.

J E te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le monde de plus cher, qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ferrail comme je l'ai laissé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas espérer de ton maître pour des services si signalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même, & de toutes les récompenses que tu as jamais désirées.

*De Paris, le 4 de la lune
de Chahban 1719.*

L E T T R E C L I V .

U S B E K à S E S F E M M E S .

Au ferrail d'Ispahan.

P U I S S E cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim est votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le ferrail s'abaisse devant lui. Il doit juger vos actions
pas-

passées: &, pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

*De Paris, le 4 de la lune
de Chabban 1719.*

L E T T R E C L V.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

HEUREUX celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoit d'autre terre que celle qui lui a donné le jour!

Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit; je tombe dans un accablement affreux: il me semble que je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Nessir; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, si tu sçavois mon état déplorable. J'attends quelquefois six mois entiers des nouvelles du ferrail; je compte tous les instans qui s'écoulent; mon impatience me les allonge toujours: &, lorsque celui qui a été tant attendu est prêt d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale; cette in-

quié-

quiétude qui me désespéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être, & je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raison que j'aie eue de sortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même, en proie à mes chagrins? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangère: mais il s'oppose à toutes mes résolutions; il m'attache ici par mille prétextes: il semble qu'il ait oublié sa patrie, ou plutôt, il semble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il est insensible à mes plaisirs.

Malheureux que je suis! Je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout: j'entrerai dans le ferrail; il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon absence; & si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et si la seule idée m'accable de si loin, que fera-ce, lorsque ma présence la rendra plus vive? que fera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir? que fera-ce enfin, s'il faut que des châtimens, que je prononcerai moi-même, soient des marques éternelles de ma confusion & de mon désespoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées; j'y porterai tous mes soupçons; leurs empressemens ne m'en déroberont rien; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquié-

quiétudes; dans un tems si peu propre aux réflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne géiriez plus sur votre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

*De Paris, le 4 de la lune
de Chabban 1719.*

L E T T R E C L V I.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante regnent dans le ferrail: un deuil affreux l'environne: un tigre y exerce à chaque instant toute sa rage. Il a mis dans les supplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence: il a vendu une partie de nos esclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne; le sacrilege n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement; &, quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile. Il ne nous est plus permis de nous parler; ce seroit un crime de nous écrire: nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques est entrée
dans

dans le ferrail, où ils nous affligent nuit & jour: notre sommeil est fans cesse interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas long-tems, & que ces peines finiront avec ma vie: elle ne sera pas longue, cruel Usbek: je ne te donnerai pas le tems de faire cesser tous ces outrages.

*De ferrail d'Ispahan, le 2 de la
lune de Maharram 1720.*

L E T T R E C L V I I .

ZACHI à USBEK.

A Paris.

O Ciel ! un barbare m'a outragée jusques dans la maniere de me punir ! Il m'a infligé ce châtement qui commence par allarmer la pudeur ; ce châtement qui met dans l'humiliation extrême ; ce châtement qui ramene, pour ainsi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie sous la honte, reprenoit le sentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorsque mes cris firent retentir les voutes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains, & tenter sa pitié, à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce tems, son ame insolente & servile s'est élevée sur la mienne. Sa présence, ses regards, ses paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule, j'ai du moins la
con-

consolation de verser des larmes: mais, lorsqu'il s'offre à ma vue, la fureur me faisit; je la trouve impuissante, & je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner jusques aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne sçais plus me plaindre; je ne plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence, & j'ai conservé mon amour, par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même, & le tien me faisoit respecter ici. Mais à présent... Non, je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer: reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

*Du serrail d'Ispahan, le 14 de la lune
de Maharram 1720.*

LETTRE CLVIII.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

A Mille lieues de moi, vous me jugez coupable: à mille lieues de moi, vous me punissez.

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains, il agit par votre ordre: c'est le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaisie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille, depuis

puis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame se dégrade, & vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

*Du servail d'Ispahan, le 2 de la
lune de Maharram 1720.*

L E T T R E . C L I X .

S O L I M à U S B E K .

A Paris.

J E me plains, magnifique seigneur, & je te plains : jamais serviteur fidele n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophetes du ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour sur elles ; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon ministere par les châtimens, & je les ai suspendus sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile ? Oublie tous mes services passés ; regarde-moi comme un traître : & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la superbe Roxane, ô ciel ! à qui se fier désormais ? Tu soupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une sécurité entiere : mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture ; c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'est

vu découvert, est venu sur moi; il m'a donné deux coups de poignard: les eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré: il s'est défendu long-tems, en a blessé plusieurs; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, disoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin il a cédé au nombre, & il est tombé à nos pieds.

Je ne sçais si j'attendrai, sublime seigneur, tes ordres sévères. Tu as mis ta vengeance en mes mains, je ne dois pas la faire languir.

*Du serrail d'Ispahan, le 8 de la
lune de Rébiab, 1, 1720.*

L E T T R E C L X.

SOLIM à USBER.

A Paris.

J'AI pris mon parti: tes malheurs vont disparaître: je vais punir.

Je sens déjà une joie secrète: mon ame & la tienne vont s'apaiser: nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui semblez n'être faites que pour ignorer tous vos sens & être indignés de vos desirs même, éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce serrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le sang que j'y vais répandre.

*Du serrail d'Ispahan, le 8 de la
lune de Rébiab, 1, 1720.*

LET.

L E T T R E C L X I.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé; j'ai séduit tes eunuques; je me suis jouée de ta jalousie; & j'ai sçu, de ton affreux ferrail, faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes veines: car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges qui ont répandu le plus beau fang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non: j'ai pu vivre dans la fermeté, mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes loix sur celles de la nature, & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour: si tu m'avois bien connue

Q 2

tu

tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis: nous étions tous deux heureux; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais, c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains; je sens affoiblir jusqu'à ma haine: je me meurs.

*Du serail d'Ispahan, le 8 de la
lune de Rébiab, 1, 1720.*

Fin des Lettres Persanes.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les Lettres Persanes.

A.

- A**EDIAS IBESALON, *juis*. Question qu'il fait à Mahomet, page 46.
- Académie françoise*, 125. Le peuple casse ses arrêts, 172. Son dictionnaire, *ibid.* Portrait des académiciens, *ibid.*
- Africes*. Leurs mœurs, 68, 69.
- A**DAM. Sa défobéissance, 168. Est-il le premier de tous les hommes? 254.
- Afrique*. Son intérieur a toujours été inconnu. 251. Ses côtes sont beaucoup moins peuplées qu'elles ne l'étoient sous les Carthaginois & les Romains, *ibid.* Pourquoi? 266. Elle a toujours été accablée sous le despotisme, 297.
- Agriculture*. Un état qui ne souffriroit que cet art se repeupleroit infailliblement, 240, 241.
- Ainse*. Ce droit est contraire à la propagation, 269.
- Alchymistes*. Leur extravagance plaifamment décrite, 97, 98. Leur charlatanerie, 132.
- Alcoran*. Il ne suffit pas pour expliquer la vraie morale, 29. Il s'éleve sans cesse contre le dogme de la prescience absolue, 168. Il est plein de choses puérides pompeusement exprinées, 220. Le précepte qu'il contient sur les devoirs du mariage est contraire à la propagation, 256.
- A**LXANDRE comparé à Genghis-kan, 189.
- Allemagne*. La petitesse de la plupart de ses états rend ses princes martyrs de la souveraineté, 228. Comment cet empire se maintient, 308.
- Alliance*. Quand on doit renoncer à celle d'un prince, 214.
- Ambassadeur de Perse sous Louis XIV.*, 207.
- Ambassadeurs*. Doit-on porter la guerre chez les nations qui ont manqué d'égards pour eux? 213.
- A**M B R O I S E (*saint*). Son zele héroïque dégénere en fanatisme, 140.
- Ame (l')*. Se détermine-t-elle librement & par elle-même? 166, 167.
- Amerique*. Ses mines d'or sont la cause de sa dévastation, 236. Elle ne contient pas la cinquantieme partie des habitans qu'elle contenoit autrefois, 251. Elle ne se repeuple point, quoiqu'on y envoie sans cesse de nouveaux habitans, 267, 272. Pourquoi? 267, 268.

- Amour*. Il se détruit lui-même dans un ferraill, 18, 129.
Amour-propre bien entendu. Ce que c'est, 115.
Amulettes. Fort en usage chez les juifs & chez les mahométans, 333.
Anatomie. Jugement sur les livres qui en traitent, 306.
Anciens. Ridicule de la querelle sur les anciens & les modernes, 83, 84.
Angleterre. Un des plus puissans états de l'Europe, 228. Autorité de ses rois, 233. Portrait abrégé de son gouvernement, 309, 310.
Anglois. Leurs maximes sur le gouvernement, 233, 234.
Antiquaires. Leurs extravagances, 327 & *suiv.*
APHERIDON & ASTARTE, guebres. Leur histoire, 152 & *suiv.*
Arméniens. Ne mangent que du poisson, 100. Transportés dans la province de Guilan, ils y périrent presque tous, 271.
Arragon (Etats d'). Expédient dont on s'avisa pour y terminer une querelle d'étiquette, 246.
Arrêt qui permet à tous les François de prononcer la lettre Q comme ils jugeront à propos, 345.
Arts. Sont-ils utiles ou pernicious? 235 & *suiv.* Incompatibles avec la mollesse & l'oisiveté, 239. Sont tous dans la dépendance les uns des autres, 240.
Ascétiques. Livres moins utiles que ceux de morale, 304.
Asie. Beaucoup moins peuplée qu'autrefois, 251. Elle a toujours été accablée sous le despotisme, 297.
Asie mineure. Elle n'a plus que deux ou trois de ses anciennes villes, 251.
Astrologie judiciaire. Méprisée aujourd'hui en Europe, gouverne la Perse, 306.
Astronomes. Regardent avec pitié les événemens qui se passent sur la terre, 301.
Avocats. Les juges doivent se défier des embûches qu'ils leur tendent, 164.
Auteurs. La plupart ne font qu'apprendre à la postérité qu'ils ont été des fots, 149. La plupart mesurent leur gloire à la grosseur de leurs volumes, 244. La plupart craignent plus la critique que les coups de bâton, *ibid.*

B.

- Babyloniens**. Ils étoient soumis à leurs femmes, en l'honneur de Sémiramis, 89.
Bachas. Leur tyrannie, leur avarice, 49.
Balk. Ville sainte, où les guebres honoroient le soleil, 158.
Barbares. Pour se conserver la conquête d'un peuple policé, ils ont été obligés de cultiver les arts, 237, 238. Gouvernement de ceux qui ont détruit l'empire romain, 298

Ba

DES MATIERES. 267

- Bataille*. La terreur panique d'un seul soldat peut en décider, 335.
Baruecas (ars). Nation espagnole incorne dans son propre pays, 184.
Béatitude éternelle. Ce dogme mal entendu est contraire à la propogation, 268.
Beaux-esprits. Leur portrait: leur manège, 190 & suiv.
Beivam, 153. Voyez *ferrail*.
Bel-esprit. C'est la fureur des François, 149.
Bibliothèques. Examen des différens livres qui la composent, 301, 302 & suiv.
Bombes. Leur invention a fait perdre la liberté à tous les peuples de l'Europe, 235.
Bonne compagnie. Ce que c'est, 108.
Bonne-foi. Doit être l'ame du ministère, 346.
Bourbon (isle de). Salubrité de son air, 272.
Bourgeois. Depuis quand la garde des villes ne leur est plus confiée, 235.
Bouffole. A quoi a servi son invention, 236.
Brachmanes. Admettent la métempsychose, 101. Conséquences qu'ils en tirent, *ibid.*

C.

- Caballistes*, 132, 133.
Café. Description des endroits où l'on s'assemble pour en prendre, 83.
Capucins. Description de leur habillement, 112, 113. Leur zele pour former des établissemens dans les pays étrangers, *ibid.*
Carthage. C'est la seule république qui ait existé dans l'Afrique, 297. La succession de ses princes, depuis Didon, n'est point connue, *ibid.*
Carthaginois. Avoient découvert l'Amérique, 273. Pourquoi ils en abandonnerent le commerce, *ibid.*
Casuistes. Leurs vaines subtilités, 131, 132. Dangers que court continuellement leur innocence, 304.
Catalagne (Etat de). Expédient dont on s'avisa pour y terminer une querelle d'étiquette, 246.
Cartésianisme. Moins favorable à la propagation que le protestantisme, 264 & suiv.
Célibat. C'est la vertu par excellence dans la religion catholique, 263. Sa sainteté paroît contradictoire avec celle que les chrétiens attribuent au mariage, *ibid.* Etoit puni à Rome, *ibid.*
Cérémonies religieuses. Elles n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes, 100.
C E' S A R opprime la liberté de Rome, 298.
Chambre de justice, 221.

- Chansons satyriques.* Effet qu'elles font sur les François, 248.
Chapelets, 72.
Charité. C'est une des principales vertus dans toutes les religions, 100.
Charlatans de plusieurs especes, 133.
CHARLES XII. Sa mort, 284.
Chartreux. Leur silence rigoureux, 189.
Chat. Pourquoi immonde, suivant la tradition musulmane, 47.
Chine. Cause de sa population, 268.
Chymie. Ses ravages, 235.
Chymistes. Demeures qui leur sont propres, 306.
Chrétiens. Cultivent les terres en Turquie, & y sont persécutés par les bachas, 49. La plupart d'entr'eux ne veulent gagner le paradis qu'au meilleur marché qu'il est possible. De-là l'origine des casuistes, 130, 131. Commencent à se défaire de cet esprit d'intolérance, 137. Ne paroissent pas si persuadés de leur religion que les musulmans, 175. Leur mariage est un mystere, 262, 263.
Chrétiensisme. Comparé avec le mahométisme, 81, 82. Cette religion est une fille de la religion juive, 156. N'est pas favorable à la population, 261 & *suiv.*
CHRISTINE, reine de Suede, abdique la couronne, 314, 315.
Circassie. Royaume presque désert, 251.
Circassiennes. Précautions que prennent les eunuques en les achetant pour leurs maîtres, 185.
Cochon. Pourquoi, immonde, suivant la tradition musulmane, 47.
Colonies. Ne sont point favorables à la population, 270, 271 & *suiv.* Celles que les Romains envoyotent en Sardaigne y périssent, *ibid.* N'ont jamais réussi à Constantinople, ni à Ispahan, 258.
Comédie. Point de vue sous lequel ce spectacle s'est présenté à Rica, 67, 68.
Commerce. Quand on doit l'interrompre de nation à nation, 213. Fleurit à proportion de la population, 265.
Commentateurs. Peuvent se dispenser d'avoir du bon sens, 305.
Compilateurs. Sont, de tous les auteurs, les plus méprisables: leur occupation, 149, 150.
Confesseurs. Les héritiers les aiment moins qu'ils n'aiment les médecins, 130.
Confesseurs des rois. Leur rôle est difficile à soutenir sous un jeune prince, 242.
Conquêtes. Droit qu'elles donnent, 114.
Conscience (Liberté de), 195 & *suiv.*
Constantinople. Causes de sa dépopulation, 258. Leur colonies n'y ont jamais réussi, 271.

Con=

- Constitution.* Comment reçue en France, à son arrivée, 59.
 Conversation à ce sujet, 227.
Conte persan, 317-327.
Corps (les grands) s'attachent trop aux minuties, 245, 246.
Cour. On ne peut pas y être sincère impunément, 22.
Convout. Ordre qui se publie en Perse pour empêcher qu'aucun homme ne se trouve sur le passage des femmes de qualité, 102.
Courtisans. Leur avidité, 278. Les pensions qu'ils obtiennent sont onéreuses aux peuples : ordonnance plaisante à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*
Coûtrmes. Celles des différentes provinces de France sont tirées, en partie, du droit romain, 225, 226. Leur multiplicité, *ibid.*
Czar. Il est despotique, 115. Voyez PIERRE I.

D.

- Décrétales.* Ont pris, en France, la place des loix du pays, 225.
Dictionnaires. Leur portrait, 171.
Déluqe. Celui de Noë est-il le seul qui ait dépeuplé l'univers? 254.
Dépopulation de l'univers. Ses causes, 249-277.
 I. Combat des principes du monde physique, qui occasionne la peste, &c. 252 & *suiv.*
 II. Religion mahoméenne, 254 & *suiv.*
 1. Polygamie, 256.
 2. Le grand des eunuques, 257.
 3. Le grand nombre de filles esclaves qui servent dans le ferrail, *ibid.*
 III. Religion chrétienne, 260 & *suiv.*
 1. Prohibition du divorce, *ibid.* & *suiv.*
 2. Célibat des prêtres & des religieux de l'un & de l'autre sexe, 263 & *suiv.*
 IV. Les mines de l'Amérique, 266, 267.
 V. Les opinions des peuples, 267, 268.
 1. La croyance que cette vie n'est qu'un passage, 268.
 2. Le droit d'aïnesse, *ibid.*
 VI. Maniere de vivre des sauvages, 269.
 1. Leur aversion pour la culture de la terre, *ibid.*
 2. Le défaut de commerce entre les différentes bourgeoisies, *ibid.*
 3. L'avortement volontaire des femmes, *ibid.*
 VII. Les colonies, 270 & *suiv.*
 VIII. La dureté du gouvernement, 275, 276.
Désespoir. Egale la foiblesse à la force, 215.
Despot. Il est moins maître qu'un monarque. 187. Dans
 gers que son autorité outrée lui fait courir, *ibid.*

- Despotisme.** Est le tombeau de l'honneur, 204. Rapproche les princes de la condition des sujets, 229. Ses inconveniens, *ibid.* Il ne présente aux mécontents qu'une tête à abattre, 232.
- Devins.** Leur secret, 132.
- Dictionnaire de l'académie,** 172.
- DIEU.** Moyens sûrs de lui plaire, 100. Ne peut violer ses promesses, ni changer l'essence des choses, 166. Il a des attributs qui paroissent incompatibles aux yeux de la raison humaine, 166 & *suiv.* Comment il prévoit les futurs contingens, 167, 168. On ne doit point chercher à en connoître la nature, 168. Est essentiellement juste, 191. Fautive idée que quelques docteurs en donnent, 193. Il n'y a point de succession en lui, 264.
- Dieux.** Pourquoi on les a représentés avec une figure humaine, 135.
- Disgrace.** Ne fait perdre, en Europe, que la faveur du prince: en Asie, elle entraîne presque toujours la perte de la vie, 229, 230.
- Directeurs.** Leur portrait, 106, 107.
- Divorce.** Favorable à la population, 256 & *suiv.* Sa prohibition donne atteinte à la fin du mariage, 256 & *suiv.*
- Dom Quichotte.** C'est le seul bon livre des Espagnols, 183.
- Droit public.** Plus connu en Europe qu'en Asie, 211. On en a corrompu tous les principes, 211, 212. Ce que c'est: comment les peuples doivent l'exercer entr'eux, 212 & *suiv.*
- Duels.** Leur abolition louée: par qui, 135. Quel en est le principe, 205. Ils sont ordonnés par le point d'honneur, & punis par les loix, 205, 206.

E.

- Ecclesiastiques.** Leur avidité pour les bénéfices, 132. Agrémens & desagrémens de leur profession, 138, 139. Ils ont un rôle fort difficile à soutenir dans le monde, *ibid.* Leur esprit de profélytisme est souvent dangereux, 139.
- Ecriture-sainte,** beaucoup interprétée, & fort peu éclaircie, 303, 304.
- Ecrivains mercénaires.** Leur lâcheté, 344, 345.
- Eglise.** Effet que produit son histoire dans l'esprit de ceux qui la lisent, 307.
- Eglise (gens d').** Méprisent les gens de robe & ceux d'épée, & en sont méprisés, 96.
- Eloges.** Pourquoi elles plaisent, même aux gens de qualité, 310.
- Egypte.** Elle n'a presque plus de peuples, 251.
- Egyptiens.** Ils étoient soumis aux femmes, en l'honneur d'Isis, 89.

Ems

- Empereur (l')*. Ses possessions font un des plus puissans états de l'Europe, 228.
- Enfans*. Ils appartiennent au mari de leur mere, 119.
- Epée (les gens d')* méprisent les gens de robe, & en font méprisés, 96.
- Epiques*. C'est le genre de poésie le plus dangereux, 312.
- Epitaphe* d'un philanthrope outré, 200, 201.
- Eslavage*. Raisons pour lesquelles les princes chrétiens l'ont aboli dans un pays, & permis dans un autre, 176.
- Eslaves*. Ceux des Romains étoient fort utiles à la propagation, 258.
- Espagne (l')* est un des plus grands états de l'Europe, 228. A été originairement peuplée par l'Italie, 296. On s'y est mal trouvé d'en avoir chassé les Maures, 137. Leur expulsion s'y fait encore sentir comme le premier jour, 272. C'est un royaume vaste & désert, 184. Elle n'a presque plus de peuple, 250. Au lieu d'envoyer des colonies en Amérique, elle devrait avoir recours aux Indiens pour se repeupler, 273. Elle n'a conservé que l'orgueil de son ancienne puissance, 308. Sa guerre contre la France, sous la régence, 283.
- Espagnols*. Ils méprisent toutes les nations, & haïssent les François, 180. La gravité, l'orgueil, & la paresse sont leur caractère dominant, 180, 181. En quoi ils font consister leur principal mérite, *ibid.* Comment ils traitent l'amour, 183. Leur jalousie: bornes ridicules qu'y met leur dévotion, *ibid.* Ils souffrent que leurs femmes laissent voir leur gorge, & non pas le bout de leurs pieds, *ibid.* Leur politesse insultante, *ibid.* Leur attachement pour l'inquisition, & pour les petites pratiques superstitieuses, *ibid.* Ils ont du bon sens, mais il n'en faut pas chercher dans leurs livres, *ibid.* Leurs découvertes dans le nouveau monde, & leur ignorance de leur propre pays, *ibid.* Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, 273. Moyens affreux dont ils se sont servis pour conserver les leurs, 274.
- Esprit*. Ceux qui en ont se communiquent peu: se font des ennemis; & ruinent souvent leurs affaires. Comparés avec les hommes médiocres, 342, 343. On prend toujours celui du corps dont on est membre, 125.
- Esprit humain*. Il se révolte avec fureur contre les préceptes, 77.
- Etats*. Chacun estime plus le sien que tous les autres états, 96.
- Etrangers*. Ils apprennent à Paris à conserver leur bien, 133.
- Evêques*. Ont deux fonctions opposées, 70, 71. Lumieres de quelques-uns, 227. Leur intaillibilité, *ibid.*
- Eunuques*. Leur devoir dans le serrail, 12, 13, 14, 15. Leur moindre imperfection est de n'être point hommes, 19. Ont éteint en eux l'effet des passions, sans en éteindre la cause, 24. Leur malheur redouble à la vue d'un homme

- toujours heureux, *ibid.* Leur état dans leur vieillesse, 25 & *suiv.* Comment regardés par les orientaux, 53. Place qu'ils tiennent entre les deux sexes, 55. Leur volonté même est le bien de leur maître, *ibid.* Leur portrait, 80. Leurs mariages, 121 & *suiv.* Ont moins d'autorité sur leurs femmes que les autres maris, 156. Ne peuvent inspirer aux femmes que l'innocence, 185. Leur grand nombre, en Asie, est une des causes de sa dépopulation, 257.
- Eunuque (le premier blanc).** Soins dont il est chargé : dangers qu'il court quand il les néglige, 53, 54.
- Eunuques blancs.** Punis de mort lorsqu'on les trouve, dans le ferrail, avec les femmes, 50, 51.
- Eunuque noir (le grand).** Son histoire, 145 & *suiv.* Veut obliger un esclave noir à souffrir la mutilation, 93 & *suiv.* Sa mort : défordres qu'elle occasionne dans le ferrail, 351 & *suiv.*
- Europe.** Paris est le siège de son empire, 56. Quels en sont les plus puissans états, 228. La plupart de ces états sont monarchiques, *ibid.* La sûreté de ses princes vient principalement de ce qu'ils se communiquent, 231 & *suiv.* Les mécontents n'y peuvent exciter que de très-légers mouvemens, 232. Elle a gémi long-tems sous le gouvernement militaire, 298.
- Européens.** Ils font tout le commerce des Turcs, 49, 50. Sont aussi punis par l'infamie, que les orientaux par la perte d'un membre, 187.

F.

- Fat.** Son portrait, 114.
- Faveur.** C'est la grande divinité des François, 202.
- Femmes.** Malheur de celles qui sont enfermées dans les ferrails, 20, 21. Façon de penser des hommes à leur sujet, *ibid.* Momens où leur empire a le plus de force, 27, 28. Il est moins aisé de les humilier que de les anéantir, 55. La gêne, dans laquelle elles vivent en Italie, paroît un excès de liberté à un mahométan, *ibid.* Sont d'une création inférieure à l'homme, 59, 60. Comparaison de celles de France avec celles de Perse, 63--66 & *suiv.* Est-il plus avantageux de leur ôter la liberté que de la leur laisser ? 87. La loi naturelle les foumet-elle aux hommes ? 88. Il y en a, en France, dont la vertu seule est un gardien aussi sévère que les eunuques qui gardent les orientales, 108. Elles voudroient toujours que l'on les crût jeunes, 118 & *suiv.* Portrait de celles qui sont vertueuses, 127. Le jeu n'est, chez elles, qu'un prétexte dans la jeunesse : c'est une passion dans un âge plus avancé, 128. Moyens qu'elles ont, dans les
- dit.

différens âges, pour ruiner leurs maris, *ibid.* Leur pluralité sauve de leur empire, 129. Elles font l'instrument animé de la félicité des hommes, 141. On ne peut les bien connoître, qu'en fréquentant celles de l'Europe, 142, 143. Quel est le talent qui leur plaît le plus, *ibid.* C'est par leurs mains que passent toutes les grâces de la cour, & à leur sollicitation que se font toutes les injustices, 242, 243. Importance & difficulté du rôle d'une jolie femme, 246, 247. Sa plus grande peine n'est pas de se divertir; c'est de le paroître, *ibid.*

Femmes jaunes du Vilapour. Font l'ornement des serrails de l'Asie, 215, 216. Voyez *Françoises, Orientales, Persanes*: Voyez aussi ROXANE.

Femiers-généraux. Portrait de l'un d'entr'eux, 106.

Filles de joie. Il y en beaucoup en Europe, 129. Leur commerce ne remplit pas l'objet du mariage, 262.

Finances. Elles sont réduites en système dans l'Europe, 312.

Financiers. Leur portrait; leurs richesses, 221.

FLAMMEL (*Nicolas*). Passe pour avoir trouvé la pierre philosophale, 99.

Fondateurs des empires. Ont presque tous ignoré les arts, 235.

Forme judiciaire. Elle fait autant de ravages que la forme de la médecine, 226.

Fouet. Est un des châtimens que l'on inflige aux femmes persanes, 359.

France (*Le roi de*) est un grand magicien, 58. Les peuples qui l'habitent sont partagés en trois états, qui se méprisent mutuellement, 95, 96.

France. On n'y élève jamais ceux qui ont vieilli dans des emplois subalternes, 109, 110. On s'y est mal trouvé d'avoir fatigué les huguenots, 137. Il y arrive de fréquentes révolutions dans la fortune des sujets, 221. C'est un des plus puissans états de l'Europe, 228. Depuis quand les rois y ont pris des grâces, 230. La présence seule de ses rois donne la grace aux criminels, *ibid.* Le nombre de ses habitans n'est rien en comparaison de ceux de l'ancienne Gaule, 250. Sa guerre avec l'Espagne, sous la régence, 283. Révolutions de l'autorité de ses rois, 308.

François. Vivacité de leur démarche opposée à la gravité orientale, 57, 58. Leur vanité est la source des richesses de leurs rois, *ibid.* Ne sont pas indignes de l'estime des étrangers, 105. Raisons pour lesquelles ils ne parlent presque jamais de leurs femmes, 125. Sort des maris jaloux parmi eux: il y en a peu; pourquoi, *ibid.* Leur inconstance en amour, 127. Le badinage est leur caractère essentiel: tout ce qui est sérieux leur paroît ridicule, 143. Ont la fureur du bel-esprit, 149. Doivent paroître foux aux yeux d'un Espagnol, 184. Leurs loix civiles, 197, 198 & *suiv.* Semblent faits uniquement

pour la société: excès de la philanthrope de quelques uns d'entr'eux: épitaphe d'un de ces philanthropes, 199 & *suiv.* La faveur est leur grande divinité, 202. Leur inconstance en fait de modes: plaifanteries à ce sujet, 222, 223 & *suiv.* Changent de mœurs, suivant l'âge & le caractère de leurs rois, 224. Aiment mieux être regardés comme législateurs dans les affaires de mode, que dans les affaires essentielles, 225. Ont renoncé à leurs propres loix, pour en adopter d'étrangères, *ibid.* Ils ne font pas si efféminés qu'ils le paroissent, 239. Efficacité qu'ils attribuent aux ridicules qu'ils jettent sur ceux qui déplaisent à la nation, 248, 249. En adoptant les loix romaines, ils en ont rejeté ce qu'il y avoit de plus utile 291. Le système de Law a, pendant un tems, converti en vices les vertus qui leur sont naturelles, 347, 348. *Françoises.* Ne se piquent pas de constance en amour, 126, 127. Leurs modes, 223.

FURETIER E. Son dictionnaire, 172.

G.

Gardes. Depuis quand les rois de France en ont pris, 230.

Gauls (les). Etoient beaucoup plus peuplées que ne l'est actuellement la France, 250. Elles ont été originaiement peuplées par l'Italie, 296.

Généalogistes, 300.

Genes. N'est superbe que par ses bâtimens, 311.

GENGHIS-KAN. Plus grand conquérant qu'Alexandre, 189.

Genre-humain. Révolutions qu'il a essuyées, 249--277. Réduit à la dixieme partie de ce qu'il étoit autrefois, 250, 250. Voyez *Dépopulation.*

Giometres. Leur portrait, 286 & *suiv.* Convainquent avec tyrannie, 305.

Gloire. Ce que c'est: pourquoi les peuples du nord y sont plus attachés que ceux du midi, 202 & *suiv.*

Glossateurs. Peuvent se dispenser d'avoir du bon sens, 305.

GORTZ (Le baron de). Pourquoi condamné en Suède, 284.

Gouvernement. Quel est le plus parfait, 186. Sa douceur contribue à la propagation de l'espece, 275.

Grammairiens. Peuvent se dispenser d'avoir du bon sens, 305.

Grands. Le respect leur est acquis: ils n'ont besoin que de se rendre aimables, 174. Ce qui leur reste après leur chute, 280, 234.

Grands-seigneurs. Ce que c'est: différence entre ceux de France & ceux de Perse, 201, 202.

Grecs. Elle ne contient pas la centieme partie de ce qu'elle avoit autrefois d'habitans, 250. Elle fut d'abord gouvernée

vernée

- vernée par des monarques, 296. Comment les républiques s'y établirent, *ibid.*
- Guebres.* Leur religion est une des plus anciennes du monde, 152, 159. Elle ordonne les mariages entre freres & sœurs, 152. Ils rendent un culte au soleil, 153. Quel culte, 157. Ont conservé l'ancien langage persan ; c'est leur langue sacrée, 154. N'enferment point leurs femmes, 156. Zoroastre est leur législateur, 158. Cérémonies de leurs mariages, 160. Persécutés par les mahométans, passent en foule dans les Indes, 195.
- Guerres.* Celles qui sont justes ; celles qui sont injustes, 212, 213 & *suiv.*
- Guinée (Roi de la côte de).* Croit que son nom doit être porté d'un pôle à l'autre, 96. Les esclaves que l'on en tire ont dû la dépeupler considérablement, 267.
- Guviel.* Royaume presque désert, 251.
- GUSTASPE. Révéré par les guebres, 160.

H.

- Habit.* C'est à lui qu'on doit la plupart des honneurs que l'on reçoit, 74.
- HALI, gendre de Mahomet, prophete des Persans. Etoit le plus beau des hommes, 81. Son épée se nommoit *Zufagar*, 43.
- Hérésarques.* C'est l'être que de ne faire consister la religion que dans de petites pratiques, 183.
- Hérésies.* Comment elles naissent ; comment elles se terminent, 71. Abolies en France, 134.
- Hibernois.* Chassés de leur pays, viennent disputer en France, 84.
- HORASPE (*l'*). Révéré par les guebres, 160.
- Hollande.* La douceur de son gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 275. Sa puissance, 309.
- HOMERE. Dispute sur ce poète, 83, 84.
- Hommes.* Leur façon de penser sur le compte des femmes, 21. Ne sont heureux que par la pratique de la vertu : histoire à ce sujet, 30-41. Ne savent quand ils doivent s'affliger ou se réjouir, 92. Rapportent tout à leurs idées & faits singuliers qui le prouvent, 96, 97. Ne jugent des choses que par un retour secret qu'ils font sur eux-mêmes, 134. Leur jalousie prouve qu'ils sont dans la dépendance des femmes, 142. Se croient un objet important dans l'univers, 179. Ne voient pas toujours les rapports de la justice : quand ils les voient, leurs passions les empêchent souvent de s'y livrer, 191. Leur propre sûreté exige qu'ils pratiquent la justice : satisfaction qu'ils en retirent, 192. La fausseté de leurs espérances & de leurs craintes les rend malheureux, 334.

Hom-

- Hommes à bonnes fortunes.* Leur portrait, 110, 111. Emploi qu'on leur destineroit en Perse, s'il y en avoit, 111.
Honnêtes gens. Portrait de ceux qui méritent ce nom, 105, 106.
Honneur. C'est l'idole à laquelle les François sacrifient tout, 203, 204.
Huguenots. On s'est mal trouvé, en France, de les avoir fatigués, 137.
Humanité. C'est une des principales vertus dans toutes les religions, 100.

I.

- Jalousie.* Singularité de celle des orientaux, 18. Celle des hommes prouve combien ils dépendent des femmes, 142.
Jaloux. Leur sort en France: il y en a peu dans ce pays; pourquoi, 126.
Jansénistes désignés, 60.
JAPHET Raconte, par l'ordre de Mahomet, ce qui s'est passé dans l'arche de Noé, 46, 47, 48.
Idylles. Pourquoi elles plaisent, même aux gens de qualité, 300.
Idolâtres. Pourquoi ils donnoient à leurs dieux une figure humaine, 135.
Jeu. Il est très en usage en Europe, 128, 129. Ce n'est, chez les femmes, qu'un prétexte dans leur jeunesse; c'est une passion dans un âge plus avancé, *ibid.*
Jeux de hasard. Pourquoi défendus chez les musulmans, 129.
Jeunesse. Il y a des femmes qui ont l'art de la rétablir sur un visage décrépit, 132.
Ignorans. Croient se mettre au niveau des sçavans, en méprisant les sciences, 346.
Imans. Chefs de mosquées, 43.
Immaums, 46.
Immeubles. Est-ce le genre de biens le plus commode? 299, 300.
Impôts. Rendent le vin fort cher à Paris, 77.
Imprimerie (Ouvriers d'). Comparés aux compilateurs, 150.
Industrie. C'est le fonds qui rapporte le plus, 240.
Inquisition. Sa façon de procéder, 71, 72. Attachement des Espagnols & des Portugais pour ce tribunal, 183. Elle fait excuses à tous ceux qu'elle envoie à la mort, *ibid.*
Intérêt. C'est le plus grand monarque de la terre, 239.
Interpretes. N'ont fait qu'embrouiller l'écriture, 303.
Intolérance politique. Malheurs qui la suivent: elle est funeste, même à la religion dominante; par qui introduite dans le monde, 194, 195 & *suiv.*
Invalides (Hôtel des). C'est le lieu le plus respectable de la terre, 193.
Joucar. C'est un état en Europe, 128, 129.

Jours-

- Jouenſes.* Leur portrait, *ibid.*
- Journaux.* Flattent la pareſſe, 243. Devroient parler des livres anciens, auſſi bien que des nouveaux, *ibid.* Sont ordinairement très-ennuyeux: pourquoi, 244.
- Jrimette.* Royaume preſque déſert, 251.
- Iſpahan.* Auſſi grand que Paris, 57. Cauſes de ſa dépopulation, 258. Les colonies n'y ont jamais réuſſi, 271.
- Italie.* La gêne dans laquelle les femmes y ſont retenues paroît un excès de liberté aux orientaux, 56. La peti-teſſe de la plupart de ſes états rend ſes princes les martyrs de la ſouveraineté, 228. Leurs pays ſont ouverts au premier venu, *ibid.* Moderne, ne préſente que les débris de l'ancienne, 250. Fut originairement peuplée par la Grece, 296. N'a plus, des attributs de la ſouveraineté, qu'une vaine politique, 309.
- Juges.* Leurs occupations; leurs fatigues, 163, 164. Doivent ſe déſier des embûches que les avocats leur tendent, *ibid.*
- Juiſ.* Levent les tributs en Turquie, & y ſont perſécutés par les bachas, 49. Seront menés au grand trot, en enſer, par les Turcs, 81. Regardent le lapin comme un animal immonde, 101. Il y en a par-tout où il y a de l'argent, 136. Sont par-tout uſuriers, & opiniâtement attachés à leur religion: pourquoi, *ibid.* Calme dont ils jouiſſent actuellement en Europe, *ibid.* Regardent les chrétiens & les mahométans comme des juiſ rebelles, 137. Leurs livres ſemblent s'élever contre le dogme de la preſcience abſolue, 168. Pourquoi toujours renaiffans, quoique toujours exterminés, 267, 268. N'ont pu ſe relever de leur déſtruction ſous Adrien, 271. Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux talifmans, 333. Leur religion eſt la mere du chriſtianiſme & du mahométisme: elle embraille le monde entier, & tous les tems, 136, 137.
- Juiſiſconſultes.* Leur nombre accablant, 226. Ils ont fort peu de juſteſſe dans l'eſprit, *ibid.*
- Juſtice.* Sa définition, 191. Elle eſt la même pour tous les êtres, *ibid.* L'intérêt & les paſſions la cachent quelque-fois aux hommes, *ibid.* Nous devons l'aimer, indépendamment de toutes conſidérations & de toutes conventions: notre intérêt l'exige, 192, 193. Celle qui gouverne les nations comparée à celle qui gouverne les particuliers, 211 & ſuiv.
- Juſtice divine.* Paroît incompatible avec la preſcience, 166.



L.

- Lacédémone.** Cette république ne composoit qu'une famille, 262.
- Laquais.** Leur corps est le séminaire des grands Seigneurs, 222.
- L A W.** Fausse opulence que son système procure à la France; Bouleversement qu'il occasionne dans les fortunes, 313. Histoire allégorique de son système, 330 & *suiv.*
- Législateurs.** Regles qu'ils auroient dû suivre, 289.
- Lenitivum,** 339.
- Lese-majesté.** Ce que les Anglois entendent par ce mot, 234.
- Liberté.** Elle fait naître l'opulence, & contribue à la population, 275.
- Libre-arbitre.** Paroit incompatible avec la prescience, 167.
- LIONNE (Mr. le Comte de)** président des novellistes, 293.
- Littérateurs.** Peu de cas qu'en font les philosophes, 345.
- Livourne.** Ville la plus florissante de l'Italie, 55.
- Livres.** Immortalisent la sottise de leurs auteurs, 149.
- Livres originaux.** Respect qu'on doit avoir pour eux, *ibid.*
- Loix.** Ont-elles leur application à tous les cas? 164. Regles suivant lesquelles elles auroient dû être faites, 289. On doit se déterminer difficilement à les abroger, 290.
- Loix romaines.** Ont pris, en France, la place de celles du pays, 225.
- LOUIS XIV.,** 60. Son portrait, 85 & *suiv.* Sa mort: événemens qui l'ont suivie, 208. Son goût pour les femmes jusques dans sa vieillesse, 242, 243.
- LOUIS XV.** Son portrait, 242.
- Luxe.** Fait la puissance des princes, 240, 241.

M.

- Mages.** Préceptes de leur religion utiles à la propagation, 268. Voyez *Guebres.*
- МАНОМЕТ.** Comment il prouve que la chair de pourceau est immonde, 47. Signes qui ont précédé & accompagné sa naissance, 90 & *suiv.* Donne la supériorité aux hommes sur les femmes, *ibid.*
- Mahométans.** Croient que le voyage de la Mecque les purifie des souillures qu'ils contractent parmi les chrétiens, 43. En quoi ils font consister la souillure, 44, 45. Leur surprise en entrant, pour la première fois, dans une ville chrétienne, 56. Pourquoi ils ont en horreur la ville de Venise, 75. Leurs princes, malgré la défense, font plus d'excès de vin que les princes chrétiens, 77. Ne con-
- noit

noissent leurs femmes, avant de les épouser, que sur le rapport de femmes qui les ont vues dans leur enfance, 169. Leur loi leur permet de renvoyer une femme qu'ils croient n'avoir pas trouvée vierge, 169, 170. Paroissent plus persuadés de leur religion que les chrétiens, 175. Pourquoi il y a des pays dont ils ne veulent pas faire la conquête? 176. L'idée qu'ils ont de la vie future nuit, chez eux, à la propagation & à tout établissement utile, 268. Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux talismans, 333.

Mahométisme. Comparé au christianisme, 82. Cette religion est une fille de la religion juive, 136. Ne donne aux femmes aucune espérance au-delà de cette vie, 157. N'a été établi que par la voie de conquête, & non par celle de la persuasion, *ibid.* Défavorable à la population, 255 & *suiv.*

MAINE (le Duc DU) Fait prisonnier, 283.

Maîtres des sciences. La plupart ont le talent d'enseigner ce qu'ils ne savent pas, 133.

Maîtresses des rois, 241.

Maladie vénérienne. Danger dans lequel elle a mis le genre humain, 253.

Malte (les chevaliers de). Fatiguent l'empire ottoman, 49. *Maltotiers.* Sont estimés à proportion de leurs richesses; aussi ne négligent-ils rien pour mériter l'estime, 221. Chambre de justice établie contre eux, *ibid.*

Mandemens. Combien ils coûtent de peine à faire à quelques évêques, 227.

Mariages. Tous les enfans, qui naissent pendant le mariage, appartiennent au mari, 199. La prohibition du divorce a donné atteinte à sa fin, 260 & *suiv.* Celui des chrétiens est un mystère, 263. Sa sainteté paroît contradictoire avec celle du célibat, *ibid.*

Marchands, 133.

Maures. On s'est mal trouvé, en Espagne, de les avoir chassés, 137. Leur expulsion a dépeuplé ce pays, 272.

MAZARIN. Ses ennemis croyoient le perdre, en le chargeant de ridicules, 248.

Mecque (la). Les musulmans croient s'y purifier des souillures qu'ils contractent parmi les chrétiens; 43.

Médecine. Ses formes sont aussi pernicieuses que les formes judiciaires, 226.

Médecine (livres de). Effraient & consolent tout à la fois, 305.

Médecins. Préférés aux confesseurs par les héritiers, 130. Recettes singulieres d'un médecin de province, 336 & *suiv.*

Médiocrité d'esprit. Plus utile que la supériorité d'esprit, 342.

Métaphysiciens. Objet principal de leur science, 305.

Mi-3

- Militaires*. Portrait de ceux qui ont vieilli dans les emplois subalternes, 108, 109.
- Mines*. Sont , en partie, cause de la dépopulation de l'Amérique, 267.
- Ministère*. La bonne foi en est l'ame, 346.
- Ministres*. Ceux qui ôtent aux peuples la confiance de leurs rois méritent mille morts, 284. Sont toujours la cause de la méchanceté de leurs maîtres, 285. Incertitude de leur état, 312. Leur mauvaise-foi les déshonore à la face de tout l'état : celle des particuliers les déshonore devant un petit nombre de gens seulement, 347. Les mauvais exemples qu'ils donnent sont le plus grand mal qu'ils puissent faire, 347.
- Miracles*. On ne doit pas attribuer à des causes surnaturelles ce qui peut être produit par cent mille causes naturelles, 336.
- Miraculum chymicum*, 339.
- Mode*. Ses caprices : plaisanteries à ce sujet, 222, 223.
- Moderne*. Ridicule de la querelle sur les anciens & les modernes, 83, 84.
- Modeste*. Ses avantages sur la vanité, 341.
- Mogol*. Plus il est matériel, plus ses sujets le croient capable de faire leur bonheur, 92. Histoire plaisante d'une femme de ce pays qui vouloit se brûler sur le corps de son mari, 281, 282.
- Moines*. Leur nombre : leurs vœux comment ils les observent, 130. Leur titre de pauvres les empêche de l'être, *ibid.*
- MOÏSE**, 168.
- Mollaks*. N'entendent rien à expliquer la morale, 29.
- Molleffe*. Incompatible avec les arts, 239.
- Monachisme*. Il contribue à la dépopulation, 263. Ses abus, 265, 266.
- Monarchie*. C'est le gouvernement dominant en Europe, 228. Y a-t-il jamais eu des états vraiment monarchiques ? *ibid.* C'est le première espèce de gouvernement connue, 269.
- Monarque*. Pourquoi ceux d'Europe n'exercent pas leur pouvoir avec autant d'étendue que les sultans, 229.
- Monde*. Causes de sa dépopulation, 249, 250. N'a pas à présent la dixième partie des habitans qu'il contenoit autrefois, 252. Voyez *Dépopulation*. A-t-il eu un commencement ? 454, 255.
- MONTESQUIEU** (M. R. DE). Se peint dans la personne d'Usbek, 104.
- Morale*. Il ne suffit pas d'en persuader les vérités, il faut les faire sentir, 30.
- Morale* (*livres de*). Plus utiles que les livres ascétiques, 303.

Mof-

- Moscovie.* C'est le seul état chrétien dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, 115. Son étendue, *ibid.*
- Moscovites.* Ils sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles, *ibid.* Pays où l'on exile les grands, *ibid.* Le vin leur est défendu, *ibid.* Accueil qu'ils font à leurs hôtes, *ibid.* Les femmes moscovites aiment à être battues par leurs maris : lettre à ce sujet, 116. 117. Ne peuvent sortir de l'empire, 117. Leur attachement pour leur barbe, *ibid.*
- Mouvement.* Ses loix font tout le système de la nature : quelles sont ces loix, 218 & *suiv.*
- MUSTAPHA.** Comment il fut élevé à l'empire, 188.
- Musulmans.* Voyez *Mahométiens.*
- Myliques.* Leurs extrâtes font le délire de la dévotion, 304.

N.

- Nations.** Leur droit public n'est qu'une espèce de droit civil universel, 212. Comment elles doivent l'exercer entr'elles, *ibid.* & *suiv.*
- Negres.* Pourquoi leurs dieux sont noirs, & leur diable blanc, 135.
- N***.** Ses plaisanteries sur les maltotiers que la chambre de justice faisoit regorger, 221. Cherche à rétablir les finances, 313.
- Nord.** Loin d'être en état d'envoyer, comme autrefois, des colonies, ses pays sont dépeuplés, 250. Les peuples y étoient libres : on a pris pour des rois ce qui n'étoit que des généraux d'armée, 297.
- Novellistes.* Leur portrait. Deux lettres plaisantes à ce sujet, 291 & *suiv.*

O.

- Opéra,** 69.
- Opulence.* Est toujours compagne de la liberté, 275.
- Or.** Signe des valeurs : il ne doit pas être trop abondant, 236.
- Oraisons funebres.* Appréciées à leur juste valeur, 92.
- Orateurs.* En quoi consistent leurs talens, 305.
- Orientales.* Pourquoi moins gaies que les européennes, 105.
- Orientaux.* Le ferrail est le tombeau de leurs desirs : singularité de leur jalousie, 18. Comment ils bannissent le chagrin, 78. Le peu de commerce qu'il y a entre eux est la cause de leur gravité, 79. Vices de leur éducation, 80. Ne sont pas plus punis, par la perte de quelque membre, que les européens le sont par l'infamie seule, 187. L'autorité outrée de leurs princes les rapprochent de la condition de leurs sujets, 229. Précaution que leurs princes sont obligés de prendre, pour mettre leur vie en sûreté,

reté, 230. En se rendant invisibles, ils font respecter la royauté, & non pas le roi, 231, 232. Leurs poésies; leurs romans, 310, 311.
 OSMAN. Comment il fut déposé, 188.
Osmanlins, 18. Voyez *Turcs*.

P.

- Palais** (*le*), 197, 198.
Pape. Plus grand magicien que le roi de France, 59. Son autorité; ses richesses, 70.
Papes. Effet que leur histoire produit dans l'esprit des lecteurs, 307.
Paradis. Chaque religion differe sur les joies qu'on doit y goûter, 281.
Paris. Siege de l'empire de l'Europe, 56. Embarras de ceux qui y arrivent, *ibid.* Contient plusieurs villes bâties en l'air, *ibid.* Embarras de ses rues, *ibid.* Différens moyens d'y attraper de l'argent, 132. & *suiv.* Chacun n'y vit que de son industrie, 133. Rend les étrangers plus précautionnés, *ibid.* Tous les états y sont confondus, 201. C'est la ville la plus voluptueuse, & celle où la vie est la plus dure, 239.
Parisiens. Leur curiosité ridicule, 73.
Payement. Ce que c'est, 208. Matieres qui y sont le plus souvent agitées, 197, 198. On y prend les voix à la majeure, 199. Querelle importante qu'il décide, 245. Rélégué à Pontoise; pourquoi, 315.
Paysans. Lorsqu'ils sont dans la misere, leur population est inutile à l'état, 276.
Péculé. Celui que les Romains laissoient à leurs esclaves animoit les arts & l'industrie, 259.
Peines. Elles doivent être modérées; pourquoi, 186, 187. Leur proportion avec les crimes fait la sûreté des princes de l'Europe; leur disproportion met, à chaque instant, la vie des princes asiatiques en danger, 229.
Pèlerinages de la Mecque, 43. De saint Jaques en Galice, 72.
Peres. Le respect qu'on leur porté contribue à la population, 208.
Persanes. Elles obéissent & commandent en même tems à leurs eunuques, 12. Moyens qu'elles emploient pour obtenir la primauté dans le serail, 14, 15. On ne leur permet pas de privautés, même avec les personnes de leur sexe, 16, 103, 349. Ne voient jamais qu'un seul homme en leur vie, 19. Sont plus étroitement gardées que les femmes turques & indiennes. *ibid.* Flux & reflux d'empire & de soumission dans les serails; entr'elles & les eunuques, 26, 27. Tout commerce avec les eunuques blancs

blancs leur est interdit, 51. Opiniâtreté avec laquelle elles défendent leur pudeur dans les commencemens de leur mariage, 62. & *suiv.* 111, 125. Leur façon de voyager; on tue tous les hommes qui approchent leurs voitures de trop près, 103. On les laisseroit plutôt périr que de les sauver, si, pour le faire, il falloit les exposer aux regards des hommes, 103, 104. A quel âge on les enferme dans le ferrail, 140. Leurs caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés, 146. Dissensions qui regnent entr'elles, 144. En quoi consiste leur félicité, 170. Forcées de déguiser toutes leurs passions, 216. C'est un crime, pour elles, que de paroître à visage découvert, 349. Le fouet est un des châtimens qu'on leur inflige, 358.

Persans. Il y en a peu qui voyagent, 11. Leur haine contre les Turcs, 18. Cachent avec beaucoup de soin le titre de mari d'une jolie femme, 127. Leur autorité sur leurs femmes, 148. Idée de leurs contes, 317 & *suiv.*

Perses. On y cultive peu les arts, 75. A quel âge on y enferme les filles dans le ferrail, 140. Perte qu'ils ont faite, en persécutant les guebres, 195. Quels sont ceux que l'on y regarde comme grands, 201.

Perse (Ambassadeur de) auprès de Louis XIV, 207. Ce royaume est gouverné par deux ou trois femmes, 242. Elle n'a plus qu'une très-petite partie des habitans qu'elle avoit du tems des Darius & des Xercès, 251. Peu de personnes y travaillent à la culture des terres 259. Pourquoi elle étoit si peuplée autrefois, 268. Est gouvernée par l'astrologie judiciaire, 306. On y leve aujourd'hui les tributs de la façon dont on les y a toujours levés, 312.

Petits-maitres. Leur occupation aux spectacles 68. Leur art de parler sans rien dire: ils font parler pour eux leur tabatiere, &c. 190.

Petites-Maisons. Ce n'est pas assez d'un lieu de cette nature en France, 184.

PHILIPPE D'ORLEANS, régent de France. Il fait casser le testament de Louis XIV, & relève le parlement de Paris, 208, 209. Il le relegate à Pontoise, 515.

Philosophes. Peu de cas qu'en font les littérateurs, 346.

Philosophie. Elle s'accorde difficilement avec la théologie, 149.

Physiciens. Rien ne leur paroît si simple que la structure de l'univers, 305.

Physique. Simplicité de celle des modernes, 218 & *suiv.*

PIERRE I. Changemens qu'il introduit dans ses états: son caractère, 117.

Pierre philosophale. Extravagance de ceux qui la cherchent plaisamment décrite, 97, 98, 99. Charlatanisme des alchimistes, 132.

Poë-

- Poèmes épiques.* Y en a-t-il plus de deux? 310.
Poètes. Leur portrait, 107. Leur métier, 310.
Poètes dramatiques. Sont les poètes par excellence, *ibid.*
Poètes lyriques. Peu estimables, *ibid.*
Point-d'honneur. Ce que c'est: il étoit autrefois la règle de toutes les actions des François, 205, 206.
Polygamie. Livre dans lequel il est prouvé qu'elle est ordonnée aux chrétiens, 82. Défavorable à la population: pourquoy, 356 & *suiv.*
Pologne. Elle est presque déserte, 251. Use mal de sa liberté, 309.
Pompes funèbres. Sont inutiles, 92.
Portugais. Ils méprisent toutes les nations, & haïssent les François, 180. La gravité, l'orgueil & la paresse sont leur caractère, 180, 181. Leur jalousie: bornes ridicules qu'y met leur dévotion; 182, 183. Leur attachement pour l'inquisition, & pour les pratiques superstitieuses, *ibid.* Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, 273. La douceur de leur domination, dans les Indes, leur a fait perdre presque toutes leurs conquêtes, 274.
Poudre. Depuis son invention, il n'y a plus de places imprenables, 235. Son invention a abrégé les guerres, & rendu les batailles moins sanglantes, 238.
Pratiques monachales & superstitieuses. Sont des hérésies, 183, 184.
Préjugés. Contribuent, ou nuisent à la population, 267, 268.
Prescience. Elle paroît incompatible avec la justice divine, 166 & *suiv.*
Prestiges. Y en a-t-il? 334.
Prêtres. Sont respectables dans toutes les religions, 209.
Procédure. Ses ravages, 226.
Protestantisme. Plus favorable à la propagation que le catholicisme, 264 & *suiv.*
Puisance purgative, 339.
Puissance paternelle. C'est un des établissemens les plus utiles, 290.
Purité légale. Il semble qu'elle devrait plutôt être fixée par les sens que par la religion, 44, 45.
Purgatif violent, 338.

Q

Qu'il estistes. Ce que c'est, 303, 304.
Quinze-vingt, 76, 77.

R.

- Pat.* Pourquoi immonde, suivant la tradition musulmane, 47.
- RAYMOND LULLE A cherché inutilement la pierre philosophale, 99.
- Recueil de bons mots.* Leur usage, 124.
- Régence.* Ses commencemens, 312.
- Régent.* Voyez PHILIPPE D'ORLÉANS.
- Religion.* Dieu impute-t-il aux hommes de ne pas pratiquer celles qu'ils font dans l'impossibilité morale de connoître, 81. La charité & l'humanité en sont les premières loix, 100. Dieu ne l'a établie que pour rendre les hommes heureux, *ibid.* Il faut distinguer le zèle pour ses progrès d'avec l'attachement qu'on lui doit, 137. Il semble qu'elle est, chez les chrétiens, plutôt un sujet de disputes, que de sanctification, 175. Il y en a, parmi eux, dont la foi dépend des circonstances, *ibid.*
- Religions.* Leur grand nombre embarrasse ceux qui cherchent la vraie: prière singulière sur ce sujet, 100, 101. Leur multiplicité dans un état est-elle utile? Elles prêchent toutes la soumission, 195, 196. Différentes béatitudes qu'elles promettent, 281.
- Religion Chrétienne.* Elle n'est pas favorable à la population, 261 & *suiv.*
- Religion juive.* Est la mere du christianisme & du mahométisme, 136. Embrasse le monde entier & tous les tems, *ibid.*
- Religion mahométane.* Défavorable à la population, 255 & *suiv.*
- Religion des anciens Romains.* Favorable à la population, 256.
- Remède* pour guérir de l'asthme 339. Pour préserver, de la galle, &c. *ibid.* Autre *in chlorosim*, *ibid.*
- Représailles.* Sont justes, 213.
- Représenter.* Portrait d'un homme qui représente bien, 173, 174.
- Républiques.* Elles sont le sanctuaire de l'honneur & de la vertu, 204. Sont moins anciennes que les monarchies, 296 & *suiv.*
- Respect.* Il est tout acquis aux grands; ils n'ont besoin que de se rendre aimables, 174.
- RICA, compagnon de voyage d'Usbek: son caractère, 61.
- Richesses.* Pourquoi la providence n'en a pas fait le prix de la vertu, 222.
- Robe (les gens de).* Méprisent les gens d'église & ceux d'épée, & en sont méprisés, 96.
- Rois.* Leurs libéralités sont onéreuses au peuple, 278 & *suiv.*

R

Leur

- Leur ambition est toujours moins dangereuse que la bassesse d'ame de leurs ministres, 285.
- Rois d'Europe.* Leur caractère ne se développe qu'entre les mains de leurs maîtresses ou de leurs confesseurs, 241, 242.
- Romains.* Jugement sur ces sortes d'ouvrages, 311. Des orientaux, *ibid.*
- Romains.* Ils obéissoient à leurs femmes, 89. Une partie des peuples qui ont détruit leur empire étoient originaires de Tartarie, 189. Leur religion étoit favorable à la population, 255. Leurs esclaves remplissoient l'état d'un peuple innombrable, 258. Les criminels qu'ils reléguoient en Sardaigne y périssoient, 271. Tous les royaumes de l'Europe font formés des débris de leur empire, 307.
- Rome ancienne.* Nombre énorme de ses habitans, 250. On y punissoit le célibat, 264. Origine de cette république: sa liberté opprimée pour César, 297, 298.
- ROXANE, femme d'USBEK.** Usbek vante sa sagesse & sa vertu, 53. Opiniâtreté avec laquelle elle résiste aux empressemens de son mari, pendant les premiers mois de son mariage, 62, 63. Conserve tous les extérieurs de la vertu, au milieu des désordres qui regnent dans le sérail, 353. Ses plaintes sur les châtimens que le grand eunuque fait subir aux autres femmes d'Usbek, 258. Surprise entre les bras d'un jeune homme, 361. S'empoisonne: sa lettre à Usbek, 362.
- S.
- Samos (roi de).** Pourquoi un monarque d'Egypte renonce à son alliance, 214.
- Santons.** Espèce de moines: idée que les musulmans ont de leur sainteté, 209.
- Sauromates.** Ce peuple barbare étoit dans la servitude des femmes, 89.
- Sauvages.** Leurs mœurs sont contraires à la population, 270.
- Scavans.** Leur entêtement pour leurs opinions, 340, 341. Malheur de leur condition: lettre à ce sujet, 343 & *suiv.*
- Scapulaires,** 72.
- Scholastique,** 84.
- Sciences.** En seignant de s'y attacher, on s'y attache réellement, 22.
- Sciences occultes (livres de).** Pitoyables, suivant les gens de bon sens, 306.
- SENEQUE.** Auteur peu propre à consoler les affligés, 78.
- Sens.** Les plaisirs qu'ils procurent ne font pas le vrai bonheur: histoire à ce sujet, 30-42. Sont juges plus compétens

- pétens que la religion de la pureté ou impureté des choses, 44, 45.
- Serrail*. Son gouvernement intérieur, 12, 13, 16, 24, & *suiv.* 51 & *suiv.* 145 & *suiv.* 217, 239 & *suiv.*
- L'amour s'y détruit par lui-même, 18. Malheur des femmes qui y sont renfermées, 20, 21. Plus fait pour la santé que pour les plaisirs, 79. A quel âge on y enferme les filles, 140. Dissentions qui y règnent, 144, 145. On égorge tous ceux qui en approchent de trop près, 153. Les filles qui y servent ne se marient presque jamais, 257. Toutes privautés y sont défendues, même entre personnes de même sexe, 349. Désordres arrivés dans celui d'Usbek, pendant son absence, 309 & *suiv.* Solim le rempli de sang, 363.
- Sévérité*. Quand elle est outrée, elle ne corrige point les caractères féroces, 30.
- Smirne*. Ville riche & puissante, 53.
- Sibérie*, 116.
- Sicile*. Cette île est devenue déserte, 250.
- Sincérité*. Cette vertu est odieuse à la cour, 32.
- Société*. Scrupule avec lequel quelques François en observent les devoirs, 199 & *suiv.* Ce que c'est: quelle en est l'origine, 212.
- Soleil*. Les guebres lui rendent un culte, 153. Quel, 157, 158. Ils l'honoroiert principalement dans la ville sainte de Balk, *ibid.*
- Solitaire de la Thébaïde*. Ce qu'on doit penser des prodiges qui leur sont arrivés, 214.
- Soporifique singulier*, 337.
- Souillures*. Comment elles se contractent dans la loi musulmane, 45, 46.
- Souverains*. Doivent chercher des sujets, & non des terres, 238.
- Subordination*. Ce n'est pas assez de la faire sentir; il faut la faire pratiquer, 141.
- Suicide*. Loix d'Europe contre ce crime: Apologie du suicide: Réfutation de cette apologie, 177 & *suiv.*
- Suisse (la)*. La douceur de son gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 275. Elle est l'image de la liberté, 309.
- Superstition*. C'est une hérésie, 183.
- Système de L. A. W.* Ses effets funestes, 299, 330. Comparé à l'astrologie judiciaire, 307. Son histoire allégorique, 330 & *suiv.* Bouleversemens qu'il a occasionnés dans les fortunes, dans les familles & dans les vertus de la nation françoise: il l'a déshonorée, 347, 348.



- Talisman.** Les mahométans y attachent une grande vertu. 333.
- Tartares.** Sont les plus grands conquérans de la terre: leurs conquêtes, 188 & *suiv.*
- Tartarie (le kan de).** Insulte tous les rois du monde deux fois par jour, 97.
- Tentations.** Elles nous suivent jusques dans la vie la plus austere, 210.
- Terre.** Elle se lasse quelquefois de fournir à la subsistance de hommes, 255.
- Thébaïde.** Voyez *Solitaires.*
- THEODOSE.** Son crime & sa pénitence, 139, 140.
- Théologie.** Elle s'accorde difficilement avec la philosophie, 149.
- Théologie (livres de).** Doublement inintelligibles, 303.
- Tolérance,** 137.
- Tolérance politique.** Ses avantages, 195, 196.
- Toscane (duc de).** Ont fait, d'un village marécageux, la ville la plus florissante de l'Italie, 56.
- Traducteurs.** Parlent pour les anciens, qui ont pensé pour eux, 288.
- Traité de paix.** Il semble qu'ils soient la voix de la nature, 215. Quels sont ceux qui sont licitimes, *ibid.*
- Triangles.** Quelle forme ils donneroient à leur dieu, s'ils en avoient un, 135.
- Tributs.** Sont plus forts chez les protestans que chez les catholiques, 242.
- Tristesse.** Les orientaux ont, contre cette maladie, une recette préférable à la nôtre, 77.
- Troglodites.** Leur histoire prouve qu'on ne peut être heureux que par la pratique de la vertu, 30 & *suiv.*
- Turcs.** Causes de la décadence de leur empire, 49. Il y a, chez eux, des familles où l'on n'a jamais ri, 79. Serviront d'ânes aux juifs, pour les mener en enfer, 81. Ne mangent point de viande étouffée, 101, 102. Leur défaite par les impériaux, 281.
- Turquie.** Sera conquise avant deux siècles, 50. On y leve aujourd'hui les tributs comme on les y a toujours levés, 311.
- Turquie d'Europe.** Est presque déserte, 251. Ainsi que celle d'Asie, 251.
- TYEN (le).** Divinité des Chinois, 268.

- V*anité. Sert mal ceux qui en ont une dose trop forte, 341.
- Venise*. Situation singuliere de cette ville: pourquoi elle est en horreur aux musulmans, 75. N'a de ressources que dans son économie, 309.
- VENUS*. Comment certains peuples la représentent, 135.
- Vérités morales*. Elles dépendent des circonstances, 175.
- Vertu*. Sa pratique seule rend les hommes heureux: histoire à ce sujet, 30 & suiv. Elle fait sans cesse des efforts pour se cacher, 113.
- Vieillesse*. Elle juge de tout, suivant son état actuel: histoire à ce sujet, 134 & suiv.
- Villes*. Pourquoi les voyageurs cherchent les grandes villes, 56. Depuis quand la garde n'en est plus confiée aux bourgeois, 235.
- Vin*. Les impôts le rendent fort cher à Paris, 77. Funestes effets de cette liqueur, *ibid.* Pourquoi défendu chez les musulmans, 129.
- Virginité*. Se vend, en France, plusieurs fois, 132. Il n'y en a point de preuves, 170.
- Visapour*. Il y a, dans ce royaume, des femmes jaunes qui servent à orner les ferrails de l'Asie, 215.
- ULRIQUE-ELEONORE*, reine de Suede, met la couronne sur la tête de son époux, 314.
- Université*. Querelle ridicule qu'elle soutient au sujet de la lettre Q, 245, 246.
- Vomitif*, 338. Autre plus puissant, 339.
- Voyages*. Sont plus embarrassans pour les femmes que pour les hommes, 104.
- USBEK*. Part de la Perse. Route qu'il tient, 11, 17, 48, 55, 56. Ce qu'on pense à Ispahan de son départ, 16. Sa douleur en quittant la Perse: son inquiétude par rapport à ses femmes, 17, 18. Motifs de son voyage, 22. Paroit à la cour dès sa plus tendre jeunesse: sa sincérité lui attire la jalousie des ministres, *ibid.* S'attache aux sciences: quitte la cour, & voyage pour fuir la persécution, *ibid.* Ordres qu'il donne au premier eunuque de son ferrail, 12, 13. Tout bien examiné, il donne la préférence à Zachi sur ses autres femmes, 14, 15. Est jaloux de Nadir, eunuque blanc, surpris avec sa femme Zachi, 50 & suiv. Croit Roxane vertueuse, 53. Tourmenté par sa jalousie, il renvoie un des eunuques, avec tous les noirs qui l'accompagnoient, pour augmenter le nombre des gardiens de ses femmes, 54. Ses inquiétudes touchant la conduite de ses femmes, 95. Nouvelles acablantes qu'il reçoit du ferrail, 349, 351, 352, 353.

390 TABLE DES MATIERES.

Ordres qu'il envoie au premier eunuque, 351. Après sa mort, à Narfüt, son successeur, *ibid.* Donne la place de premier eunuque à Solim, & lui remet le soin de sa vengeance, 354, 355. Ecrit une lettre foudroyante à ses femmes, *ibid.* Chagrins qui le dévorent, 356, 357. Lettres de reproches qu'il reçoit de ses femmes, 358 & *suiv.* *Martyrs.* Leurs succès leur tiennent lieu de droit, 233, 234.

Z.

ZOROASTRE. Législateur des guebres ou mages, a fait leurs livres sacrés, 158.
Zufagar, épée d'Hali, 43.

Fin de la Table des Matières.







214352

§ (5)

ULB Halle

3

005 213 797











OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.
TOME CINQUIEME.
CONTENANT.

Les Lettres Perfanes. Augmenté de douze Lettres.

